



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BCU - Lausanne



1094801137



NOUVELLE
RELATION
D'UN
VOYAGE
FAIT AUX
INDES ORIENTALES

*Contenant la description des Isles de Bourbon &
de Madagascar, de Surate, de la côte de Ma-
tabar, de Calicut, de Tanor, de Goa, &c.*

Avec l'Histoire des Plantes & des Animaux
qu'on y trouve, & un Traité des Ma-
ladies particulières aux pays Orientaux &
dans la route, & de leurs Remèdes.

Par Mr. DELLON, Docteur en Médecine,
Auteur de la Relation de l'Inquisition de Goa.

A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire
dans le Beurs-straat, à la Renommée.

M. DC. XCIX.





A

MESSIRE
JACQUES BENIGNE
BOSSUET,

EVESQUE DE MEAUX;
Conseiller du Roy en ses Conseils,
cy-devant Precepteur de Monseigneur
le Dauphin, premier Aumonier de
Madame la Dauphine.



MONSEIGNEUR;

Puisque c'est à votre Grandeur, que je suis redevable de l'heureuse fin de mes Voyages, j'ay cru qu'il étoit de mon devoir de luy en presenter la Relation, & je ne pouvois mesme sans ingratitude chercher aujor-d'huy un autre Protecteur, que celuy par les

* 2

bon-

E P I S T R E

boutez duquel je jouis de la liberté. Je n'ay
que faire de dire icy au Public, tout ce qu'il
fçait de votre merite, ny toutes les rares
qualitez, qui vous ont fait choisir par le
plus Grand & le plus Sage Roy de l'univers
pour une œuvre aussi importante, que celle
de l'Education de Monseigneur le Dauphin.
Je ne parleray pas non plus, MONSEI-
GNEUR, ny de vos Doctes & Excellens
Ouvrages, ny de votre zelo ny de la benc-
dition que Dieu donne à vos Travaux,
ny de votre incomparable Doctrine, que vous
faites servir toute entiere à la pieté : outre
que ces choses ne sont ignorées de personne,
il fandroit, MONSEIGNEUR, un stile
plus élevé que le mien, pour les celebrer di-
gnement ; mais ce quo je ne puis faire, c'est
que vous estes mon Liberateur, & que je
suis avec tout le respect possible,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le très-obéissant & tres-oblige Ser-
gent D'ALLON.

P R E-



P R E F A C E.

UN accident imprévu, m'ayant obligé de partir precipitamment des Indes, dans un temps où je n'y songeais point du tout, m'a empêché d'y faire beaucoup de remarques, qui n'auraient peut-être pas été moins utiles qu'agréables. Depuis mon retour j'écrivis cette petite Relation pour satisfaire seulement, à la curiosité de quelques-uns de mes Amis, & ce n'est qu'après en avoir été long-temps sollicité que j'ay consenti qu'elle parût en public.

Il se pourra faire que ceux qui se donneront la peine de la lire n'y trouveront pas tout ce qu'ils en auront attendu, mais du moins les puis-je assurer, qu'ils n'y verront rien qui ne soit sincère & véritable: ce n'est pas sur le récit d'autrui que j'écris, c'est ce que j'ay vécu moy-même pendant un Voyage de dix années. J'ay observé la brièveté autant qu'il m'a été

P E F A C E.

possible, & j'ay évité de rapporter un grand nombre d'avantures, qui en grossissant les Volumes, ne font d'ordinaire que les rendre plus ennuyeux.



AVER-

A VERTISSE M E N T D U LIBRAIRE.

QUOI que nous ayions plusieurs Relations des Indes Orientales, & que celle-ci ne paroisse pas fort considerable à cause de sa petitesse, on ne doute pourtant pas qu'elle ne plaise beaucoup par les choses curieuses & particuliers qu'elle contient, & par l'exactitude & la sincérité avec laquelle elles sont rapportées. Les Indes Orientales sont d'une tres-vaste étendue : elles ont déjà fourni de la matière à un grand nombre de Voyageurs, & elles en fourniront encore sans doute à bien d'autres qui voudront se donner la peine de parcourir tous les différens Royaumes qu'elles renferment. Il seroit à souhaitter que Mr. DELLON eut puachever le voyage qu'il meditoit , il est certain qu'étant aussi habile & aussi sincère qu'il paroit l'être , il nous auroit donné un plus gros volume, où il nous auroit appris bien des choses singulières, qui ont pu échaper à ceux qui l'ont précédé. Mais de terribles obstacles le detournèrent de son dessein , & l'obligèrent malgré lui

AVERTISSEMENT

lui de retourner en Europe. Il ne nous dit pas dans ce livre quels furent ces obstacles , mais il l'a fait dans un autre , c'est dans sa Relation de l'Inquisition de Goa qui a été imprimée il y a peu d'années en ces Provinces , sur l'édition qui en avoit été faite à Paris en 1688. avec Privilege du Roy. Quoi qu'on fçeut déjà assez ce que c'est que l'Inquisition qui est établie en Espagne , en Italie , en Portugal & en plusieurs autres endroits , on a été bien aise de voir ce qu'en a dit , un Catholique Romain , & d'apprendre de sa propre bouche les rigueurs qu'on y a exercées contre lui pendant environ quatre années qu'il a été détenu dans ses prisons. Mais ce qui a paru plus étrange , c'est que pendant qu'on permet de publier des écrits dans lesquels on démontre avec la dernière évidence les injustices & les violences de cet épouvantable Tribunal , on en commettra dans le même tems de beaucoup plus grandes. Ce qui nous fait voir que bien souvent les hommes ne conviennent pas des mêmes mots , quoi que dailleurs ils s'accordent parfaitement bien sur les choses.

T A-

T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus en cette première partie.

CHAP. I. Départ de France,	page
II. Du Cap Vert,	4
III. De l'Isle Bourbon ou Mascareigne,	9
IV. Des Tortues & de quelques autres animaux,	14
V. De l'Isle Dauphine,	18
VI. Du Commerce,	20
VII. Des Peuples de Madagascar,	22
VIII. De la Religion,	27
IX. Des Festes,	30
X. Des Sauterelles, Crocodiles & Caïmans,	32
XI. Voyage de Galamboule,	36
XII. De la Baie d'Amongil, & de notre retour au Fort Dauphin,	40
XIII. Départ de Madagascar pour les îles,	44
XIV. De Sumatra,	48
XV. Suite	

T A B L E.

XV. Suite du precedent,	53
XVI. Des differentes Religions,	57
XVII. Comme les femmes Indiennes se brûlent vives avec le corps mort de leur mary,	63
XVIII. Des Temples & des habits des Indiens,	69
XIX. Départ de Surate pour le Malabar,	75
XX. Suite du Voyage de Malabar,	78
XXI. Du Malabar,	82
XXII. Du jacque & de la Manga,	88
XXIII. Du Poivre, Cardamome, Canelle & Betel,	90
XXIV. Des animaux, & particulièrement de l'Elephant,	96
XXV. Suite des animaux du Malabar, où il est parlé du Tigre,	104
XXVI. Suite des animaux, du Iacard, du Busfe, de la Civette & du Singe,	109
XXVII. Suite des animaux,	113
XXVIII. Des Peuples du Malabar, & de leurs Coutumes,	121
XXIX. Des Nahers,	125
XXX. Suite des Coutumes,	128
XXXI. Suite des Coutumes,	132
XXXII. Suite des Coutumes,	136
XXXIII. Des habits,	140
XXXIV. Des richesses des Pagodes,	142
XXXV. Des	

T A B L E.

XXXV. Des Idoles,	145
XXXVI. Des Armes,	147
XXXVII. Des Mahometans,	150
XXXVIII. Etablissement à Tilcery,	153
XXXIX. Départ de Baliepatan,	157
XL. Voyage de Monsieur de Flacour chez le Samorin,	161
XLI. Nouveaux troubles à Tilcery,	164
XLII. Arrivée de plusieurs Vaisseaux,	166
XLIII. Départ de Tilcery,	169

Fin de la Table de la premiere partie.



T A B L E

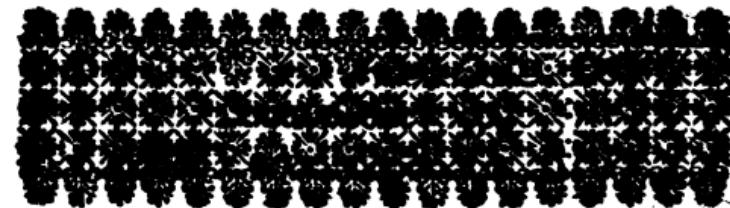


TABLE DES CHAPITRES

Contenus en cette seconde
partie.

CHAP.	<i>Voyage de Tanor,</i>	page
I.		175
II.	<i>De Calicut,</i>	178
III.	<i>De Tanor,</i>	183
IV.	<i>Départ de Tanor,</i>	185
V.	<i>Voyage de Baliepatan,</i>	187
VI.	<i>Retour du sieur de Flacour,</i>	190
VII.	<i>Depart de Tilcery,</i>	193
VIII.	<i>Départ de Mangalor,</i>	198
IX.	<i>Arrivée à Goa,</i>	203
X.	<i>De Goa,</i>	204
XI.	<i>Des Habitans de Goa,</i>	208
XII.	<i>De</i>	

T A B L E

XII. De notre séjour à Goa,	213
XIII. Départ de Goa,	215
XIV. Arrivée du saint Esprit,	218
XV. Mort de Monsieur Blot,	220
XVI. De Ganneron en d'Ormeau,	225
XVII. Départ de Ganneron,	229
XVIII. Départ de Surate,	233
XIX. De mon séjour à Damas,	236
XX. De Trapor,	239
XXI. Retour à Damas,	243
XXII. Départ de Damas,	245
XXIII. Mon départ des Indes,	248
XXIV. Mon arrivée au Brésil, & sa description,	252
XXV. Suite du Brésil,	254
XXVI. Des Habitans du Brésil,	257
XXVII. De la Ville & du Port de la Baye de tous les Saints,	261
XXVIII. Mœurs du Peis,	264
XXIX. Départ du Brésil,	266
XXX. Suite du Voyage, & Partie de la Flote à Lisbonne,	271
XXXI. Du Port de Lisbonne,	273
XXXII. De Lisbonne,	276
Chap. dernier. Départ de Lisbonne, & retour en France,	278

TRAL

T A B L E.



T R A I T E

Des Maladies particulières aux païs
Orientaux & dans la Route , & de
leurs Remedes.

C H A P. I.	<i>D u Vomissement,</i>	283
C II.	<i>D u Scorbute ou mal de terre,</i>	285
III.	<i>Des coliques de Madagascar,</i>	291
IV.	<i>De la Maladie Venerienne en l'Isle Dauphine,</i>	293
V.	<i>Des Maladies des Indes , & premières- ment des fiévres,</i>	294
VI.	<i>D u Mordechi,</i>	300
VII.	<i>Des flux de ventre,</i>	303
VIII.	<i>De ceux que les Portugais appellent Esfalfados,</i>	307
IX.	<i>De la petite Verole,</i>	309
X.	<i>Des morsures de Conlevres,</i>	310
XI.	<i>D n mal que les Portugais appellent Bicho,</i>	312
Chap. dernier.	<i>D e l'E s s e n c e de Perse , & de la Cephalique ,</i>	316

Fin de la Table de la 2. partie.



RELATION D'UN VOYAGE DES INDES ORIENTALES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France.

DA curiosité est une chose naturelle à tous les hommes , mais la jeunesse a plus de penchant à se satisfaire que ceux qui ont passé ces premiers feux : J'eus la passion de voyager dès mon enfance , & après avoir achevé mes études , je partis de Paris sans aucun dessein déterminé que

Part. I.

A celuy

2 RELATION D'UN VOYAGE

celuy de quitter la France, & de chercher dans le commerce des Etrangers la connoissance de leurs moeurs. J'arrivay au Port Loüis l'année 1667. & la Compagnie Royale faisant alors un embarquement, j'entray à son service dans le Vaisseau nommé la Force, d'environ 400. tonneaux, commandé par le Sieur Marchand, qui sortit du Havre accompagné de l'Aigle d'or, le 20. Mars 1668. au bruit de nos canons, & de ceux de la Forteresse ; mais le vent nous manquant presque aussi-tôt, il falut mouiller l'Ancre sous l'Isle de Groy, à deux lieues de la terre ferme, où nous demeurâmes jusques au matin, qu'un vent Nord-Est enfla nos voiles, & nous poussa en pleine mer.

D'abord les incommoditez ordinaires attaquerent ceux qui n'avoient jamais été sur cet Element; je payay le tribut comme les autres, mais le temps me fit une habitude de cette fatigue: Nous ne vîmes que la mer & le Ciel jusques au 28. que nos Sentinelles découvrirent quatre voiles un peu au dessus du vent. La guerre qui étoit alors entre la France & l'Espagne nous fit craindre des ennemis; Môtre Capitaine disposa son équipage à com-

combattre , pendant que l'Aigle d'or , plus leger que nostre Vaisseau , gagna le vent , & s'approcha de ceux que nous avions veus ; On scût que c'étoit des François qui alloient en Terre-neuve , & nous continuâmes nôtre route . Une tempête de dix-huit heures nous fatigua cruellement le lendemain , & nous fîmes à peinc de ce danger qu'un autre plus considerable nous menaça ; nôtre vaisseau faisoit une si grande quantité d'eau que les deux pompes ne suffisoient pas . Nos gens accablez du travail étoient déjà convenus avec les Officiers de l'Aigle d'or qu'on avoit avertis , qu'il falloit relâcher en France ; mais après une recherche plus exacte ou plus heureuse que les premières , on trouva la voye d'eau qui fût aussi-tost arrêtée , & nous ne songeâmes plus qu'à la joye d'être échapez du danger . Un grand vaisseau nous parut encore à la pointe du jour , l'Aigle se mit à la portée du canon , & fit une décharge pour l'obliger à baïsser ses voiles ; mais comme il fit difficulté d'obeir , on déploya le Pavillon blanc , qui le mit à son devoir . C'étoit un Navire de la Compagnie établie à Dieppe , qui alloit au Sénégal trafiquer d'yvoire , de plumes , &

4 RELATION D'UN VOYAGE
de poudre d'or ; le Capitaine nommé le
Moyne nous suivit quelques jours, &
demeura à l'embouchure du Niger,
pendant que nous vogâmes vers le Cap-
vert, où nous arrivâmes le dernier d'A-
vril.



CHAPITRE II.

Du Cap Vert.

C'EST un endroit de l'Afrique scitué
sous le quatorzième degré au Nord
de la ligne équinoxiale ; il y a une gran-
de Ance où les Vaisseaux sont exposés
à tous les vents, & l'on n'y en voit que
chercher de l'abry. L'abordage des
Chaloupes est tres-dangereux, & il y
perit des gens qui avoient résisté à de
terribles orages... Les Hollandois habi-
toient une petite Isle proche de la ter-
re ferme dans ce temps, qui avoit eu
autant de maîtres qu'on avoit vu de Na-
tions la souhaiter, & ces derniers ne la
possedoient apparemment que parcequ'on
ne la leur avoit point disputée, elle est
ingrate, & pour y subsister il faut cher-
cher



cher des vivres à la terre ferme. Les peuples du Cap vert sont beaucoup plus affreux que le reste des Afriquains. La laideur est égale entre les hommes & les femmes : celles qui j'y ay vues portent leurs enfans derrière le dos, & leur donnent à téter par dessus les épaules, elles aiment la chasse, sont aussi peu chastes que belles, & ne rougissent point de faire publiquement des propositions amoureuses aux étrangers. Quoy que ces Afriquains aient quelque connoissance de la religion Mahometane, ils observent beaucoup de cérémonies superstitieuses, que l'Alcoran n'enseigne pas. Ils reçoivent assez bien ceux que la fortune conduit sur leurs terres, mais le vol est si commun parmy eux, qu'on doit s'en défier : la chasse leur fournit abondamment de quoy vivre, & le millet est leur pain ordinaire, parce qu'ils recueillent beaucoup moins de ris & de bled.

Je ne m'arréteray point à décrire leur maniere de vivre, trop de personnes l'ont fait avant moy & comme je veux être sincere, j'avoue que je ne m'en trouve pas assez bien informé, n'ayant demeuré parmy eux, qu'autant qu'il le falut pour prendre quelques rafraichissemens.

6 RELATION D'UN VOYAGE

Nous levâmes les anches le 12. de May, & les vents étant favorables nous n'eûmes point d'autre incommodité qu'un peu de calme, pendant lequel nous nous occupions à pêcher des Requins, que les Portugais appellent Tuberons, pour le seul plaisir de les tuer. C'est un poisson dont la chair est dure & fort indigeste, il y en a de si grands, qu'ils pourroient avaler un homme, & l'on n'en mange que dans les dernières extrémitez : la femelle porte ses petits & ne fait point d'œufs, j'en ay trouvé jusques à douze d'une pié & demy de long dans le ventre de leur mère, ils font beaucoup meilleurs que les grands. On pêche d'autres poissons entre les deux Tropiques, que les mêmes Portugais appellent Bonites ; c'est un des plus agréables rafraîchissements de cette mer. Il s'en voit aussi de volans, à peu près de la grandeur & de la forme des harans ; leurs ailes ressemblent à celles des chauves-souris Ils ne s'en peuvent servir que tant qu'elles sont humides, ce qui les oblige à se plonger souvent dans l'eau. C'est une chose surprenante que la quantité en soit si nombreuse, veu qu'ils ont des ennemis partout, & qui les poursuivent sans relâche ; les

les oyseaux les persecutent dans l'air. Les Bonites par une cruelle antipatie ne leur font pas plus de quartier dans la mer ; quand ils y veulent chercher un azile, de sorte qu'ils sont dans la crainte perpetuelle de perir.

Nous passâmes la ligne équinoxiale sur la fin de May , & le tropique de Capricorne le 24. Juin ; jusques alors notre voyage n'avoit rien eu que de fort agréable , mais l'eau manqua à ceux de l'Aigle d'or , avec lesquels il falut partager la nôtre ; la nuit suivante il fit fausse route & nous abandonna. Deux jours après notre Vaisseau retomba dans l'accident de faire eau avec tant d'abondance , que la perte en parut infaillible , parce qu'il n'y avoit point de lieux où nous pussions relâcher , & nous fûmes long-temps à n'attendre que le moment d'une mort cruelle ; l'ouverture fut encore découverte , & le remede n'eut pas plutôt arrêté le mal , que l'esperance de vivre redonna la vigueur & la joye à tous ceux à qui la crainte & le travail les avoit ôtées. Le vent nous devint fort contraire au passage de ce Cap si célèbre , formidable à tous les voyageurs ; enfin nous le doublâmes heureusement

8 RELATION D'UN VOYAGE
sur la fin de Juillet , & le 7. d'Aoust
nous découvrîmes l'Isle Dauphine , ap-
pellée auparavant de Saint Laurens , &
par ses habitans originaires , Madagascar ,
à la hauteur de 26. degrez Sud , & du
côté de l'Ouest , ce qui surprit nos Pilotes
qui avoient crû en être à l'Est . Il
falut extremement travailler pour dou-
bler le Cap le plus meridional de l'Isle ,
à cause de l'opposition du vent . Ce
fut alors que la maladie commença à de-
soler notre équipage , & que nous vîmes
en peu de temps le scorbut attaquer les
deux tiers de nos hommes ; c'est ce fleau
cruel que les Mariniers François appelle-
lent mal de terre , parce que ce n'est
que sur elle qu'on y peut espérer du sou-
lagement , peu des nôtres en furent
exemps , & la rigueur des vents ajouta
une fatigue déplorable à ce malheur , de
sorte que sans un secours miraculeux de
la Providence , tout étoit sur le point
de perir . Avec tant de souffrances dif-
ferentes nous ne perdîmes que trois per-
sonnes dans notre bord , & le vent se
lassant de nous travailler , nous arrivâ-
mes à la veue de l'Île Bourbon , appel-
lée auparavant Mascareigne le 1. Septem-
bre , mais il nous fut impossible de l'ap-
pro-

procher que le quatrième jour : Nous mouillâmes l'anchre vis à vis d'une habitation que les nôtres appellent de Saint Paul, à l'Ouest de l'Isle, & l'on travailla avec toute la diligence possible à mettre les malades à terre ; nous perdîmes encore deux hommes, dont l'un fut noyé, & l'autre mourut sur le rivage,



CHAPITRE III.

De l'Isle Bourbon ou Mascareigne.

Q Uoy que plusieurs personnes ayant parfaitement bien décrit les beautez de cette Isle, je ne laisseray pas de dire ce que j'enay veu, pour ne point interrompre mon dessein. Elle est scituée sous le 21. degré au Midy de l'Equateur, & distante de l'Isle Dauphine d'environ 150. lieuës ; son circuit peut avoir 22. lieuës, & sa figure est presque ronde ; les François l'habitent depuis près de 40. ans, & rien ne nous apprend que d'autres peuples l'ayent possedée avant eux. Pour être sous la Zone torride que les anciens ont criù in-

10 RELATION D'UN VOYAGE

habitable , l'air que l'on y respire ne laisse pas d'être agreable , & la chaleur que la proximité du Soleil cause pendant le jour , est temperée par les rosées qui tombent toutes les nuits . Il n'y pleut jamais que sur la fin de Février ou au commencement de Mars : pendant ce temps les vents que l'on appelle houragans regnant sur les côtes , empêchent les Vaisseaux d'en approcher , parce qu'il n'y a point de ports , & qu'ils n'y pourroient demeurer sans peril . Depuis que les François en étoient en possession jusques au temps que nous y passâmes , on n'y avoit point encore veu de malades : tous les voyageurs affligez d'incommodeitez différentes y trouvent ordinairement la santé , & plus de quatre-vingt de nos hommes en firent l'heureuse experience dans l'espace de dix ou douze jours . Cette Ile est arrosée par plusieurs petites rivieres si fertiles en poisson , que pour les traverser à pié , ce qui se peut faire aisement , on est obligé de s'appuyer sur un bâton pour ne chanceler pas , par le nombre & la rapidité des poissons , que l'on prend à la main sans avoir besoin de lignes ny de filets . Nos François ont nommé le côté du Nord pais
brû.

DES INDES ORIENTALES. LE
brûlé, parce que l'on y voit durant la
nuit des flâmes s'élever de terre , sans
qu'il en reste rien pendant le jour qu'u-
ne grande secheresse , qui rend ces plai-
nes steriles. Il y a une fertilité toute op-
posée au Nord-Est , que l'on appelle le
beau païs. Les François n'ont rien ou-
blié pour le cultiver , & les fruits , les
grains & les herbages y viennent abon-
damment ; on y trouve d'excellens me-
lons d'eau , que les Indiens appellent pa-
tequas , & les Portugais balancias , ils
sont plus gros que ceux d'Europe , ont
l'écorce plus verte , & la chair plus mo-
le , rien au monde ne defaltere mieux ;
le goût en est deliciieux , & quelque ex-
cez que l'on en fasle , il n'en reste aucu-
ne incommodité.

Les bananes ou figues d'Inde , n'y
sont pas plus rares , ny moins agreables.
L'arbre qui les porte est bien différent
des nôtres , sa plus grande hauteur va
jusques à huit ou dix piez , il ne jette
aucunes branches , & l'on voit seulement
au haut du tronc quelques feüilles qui en-
fortent immédiatement , il pousse un
bourgeon de la grosseur du bras , qui de-
vient long de trois piez , où les bananes
sont attachées en formes de grappes . Les

12 RELATION D'UN VOYAGE
feüilles ont jusques à sept piez de longueur, & deux & demy de large, le fruit est different en goût, en couleur, & en grandeur ; les plus petites de ces figues ont environ trois pouces de long & deux de tour, & les plus grosses un pié de long, elles jaunissent en meurrisant, il y en a cependant quelques-unes qui demeurent toujours vertes ; la peau qui les couvre est épaisse & peu attachée à la chair qui paroît blanche ; le goust en est admirable, & les arbres en sont pleins toute l'année.

Les ananas sont meilleurs & beaucoup plus rares que les bananes, ils approchent de la grosseur de nos melons, la figure en est ovale, la couleur jaune, & la peau semblable aux pommes de pin ; ce fruit porte au sommet un petit bouquet vert tissu en forme de couronne, & cela joint à son excellance, le fait appeller le Roy des fruits ; il est fort chaud, on le tempere cependant avec du vin & du sucre, & l'excez en seroit dangereux : Il ne produit point de graine, & pour le multiplier on ne fait que transplanter quelques rejetons qui croissent au pied de la tige, qui n'est pas plus haute que celle d'un artichaut, & ne porte jamais qu'un fruit & une seule fois.

Qn

DES INDES ORIENTALES. 13
on fait la même chose pour les bana-
niers.

Il y a d'une infinité d'autres sortes de fruits dont la description seroit ennuyeuse, & à laquelle il n'est pas nécessaire de s'arrêter. La première habitation que les François ont faite à Bourbon est celle que l'on appelle de Saint Paul ; elle est située à l'Ouest de l'Isle, auprès d'un grand étang dont l'eau est bonne à boire, & qui produit quantité de poisson, il n'est qu'à cent pas de la mer, & toutes les fois que les houragans de Mars excitent quelques tempêtes, les flots inondent le petit espace de terre qui sépare l'étang & la mer, & mêle son eau salée avec la douce ; mais comme ces orages durent peu, l'étang perd le goût du sel, que ce mélange luy avoit donné.

L'on ignore qui peut avoir conduit des pourceaux & des chèvres dans l'Isle Mascareigne, mais ces animaux s'y sont si fort multipliez, que l'on en rencontre de grandes troupes par tout. On élève des chiens pour les prendre avec moins de peine, & particulièrement les pourceaux qui sont les plus farouches. Comme il n'y a pas plus de 25. ansqu'il on

a

24 RELATION D'UN VOYAGE
a fait venir des taureaux & des vaches
de l'Isle Dauphine à Bourbon, ils y sont
encore assez rares & mêmes sauvages.



CHAPITRE IV.

Des tortuës, & de quelques autres animaux.

Les tortuës de terre y sont si communes que ceux qui marchent avec le plus d'empressement sont souvent obligéz de s'arrêter par leur rencontre nombreuse & frequente; la chair en est fort bonne, & approche du goût du veau, & l'on tire une huile de leur foye qui peut servir dans le besoin à la salade.

Celles de mer font beaucoup plus rares, elles ne viennent à terre que la nuit, à l'Ouest de l'Isle du côté de S. Paul, & couvent leurs œufs dans le fable après les avoir soigneusement couverts pour les cacher aux pourceaux, qui les mangent. Quand on les veut prendre, il faut observer le temps qu'elles sortent de l'eau, & lors qu'elles en sont un peu éloignées, on les renverse en leur passant un bâton sous le ventre; celles de terre étant plus

ron-

rondes se retournent plus facilement. Il y en a des unes & des autres prodigieusement grandes, le gouft de leur chair est different, & celle de mer a une vertu particulière pour le soulagement de ceux qui sont attaquez du scorbut: on a trouvé dans quelques-unes jusques à 800 œufs, gros comme ceux des oyes, les uns prêts à sortir, & les autres encore sans coque, ils sont fort secz, & n'approchent point de la bonté de ceux des poules. Cependant la tortuë est d'un grand secours dans les équipages, on les peut conserver deux mois vivantes, en les arrosant tous les jours d'eau salée.

Il y a dans l'Isle Bourbon des pigeons, des tourterelles, des perdrix, & une infinité d'autres oyseaux, mais sur tout quantité de perroquets, on les prend aisément à la main; ou tout au plus avec un bâton. Le seul où le fusil est nécessaire, s'appelle flamand, il est gros comme un dindon, son col & ses jambes ont quatre ou cinq piez de long, & la difficulté de le prendre le rend plus rare que les autres.

Quoy que les moineaux ne soient pas plus gros à Mascareigne que dans les autres pays; la quantité les rend incommodes,

16 RELATION D'UN VOYAGE
des, ils ravagent les terres ensemencées,
& les maisons en sont pleines, comme
les nôtres de mouches, on les voit sou-
vent tomber dans les pots & les plats,
& brûler leurs ailes au feu que l'on allu-
me dehors, le soleil fatigant assez dans
les plus fraîches habitations.

On voit aussi à Bourbon des chauves-
souris grosses comme des poules, mais
les François ne les mangent pas comme
font les Indiens: il n'y a ny serpens, ny
aucune autre sorte de reptile ou d'insecte
dangereux, la bonté de l'air les tuë, &
c'est une expérience que les François ont
faite sur les rats.

Après nous être rafraîchis dix-huit
jours, nos hommes étant entièrement
remis, & notre vaisseau rempli de nou-
velles provisions, nous partîmes de Ma-
careigne le 22. Septembre, & gagnâmes
l'Isle Dauphine le 29. du même mois,
sans aucunes traverses. Quand nous fû-
mes à la hauteur de 24. degréz & quel-
ques minutes, la crainte de passer le
Fort Dauphin pendant la nuit, où l'on
ne revient qu'avec peine, quand on est
tombé sous le vent, à cause des courants
qui portent au Sud, & des vents Nord-
Est qui règnent sur cette côte, nous
mouil-

mouillâmes l'ancre à la veue de la pointe d'Itapere, & le lendemain sur les onze heures du matin, nous entrâmes heureusement dans l'Ance Dauphine, où nous trouvâmes l'Aigle d'or, qui étoit arrivé depuis quinze jours, après avoir plus perdu que nous, depuis même que l'équipage étoit à terre, l'air de Madagascar n'ayant pas la même bonté que celui de Mascareigne.

On préparoit déjà ce Vaisseau pour les Indes avec la Marie, où ils devoient conduire Monsieur de Faïe, Directeur de la Compagnie, qui mourut depuis à Surate : Notre arrivée donna d'autant plus de joye que l'on nous avoit crû perdus, & l'on nous fit une reception fort agréable.

Le 2. Octobre le Vaisseau nommé S. Jean, qui avoit le prenier passé aux Indes depuis l'établissement de la Compagnie, où il avoit porté Monsieur Caron, un des Directeurs généraux, partit pour France. Il étoit commandé par Monsieur de Lopi, neveu de Monsieur de Mondevergue, alors Lieutenant général pour le Roy à Madagascar. On songea en même temps à notre équipage, & sa diligence fut si grande, qu'il se trouva presst

18 RELATION D'UN VOYAGE
prêt à partir avec les deux autres, de
forte qu'ils firent voile tous trois ensem-
ble, pendant que nous demeurâmes à
terre.



CHAPITRE V.

De l'Isle Dauphine.

MAdagascar, l'Isle Dauphine, &
saint Laurens, ne font qu'une mê-
me chose : Les habitans naturels luy ont
toujours donné ce premier nom ; le se-
cond luy vient des François, & le troi-
sième luy fut imposé par les Portugais,
qui en firent la découverte le jour cor-
sacré à la memoire de S. Laurens.

Elle est scituée en longueur depuis
environ le huitiéme degré jusques au 27.
degré de latitude meridionale. C'est la
plus grande Isle du monde, au moins
de celles que l'on connoît ; elle à 750.
lieuës de circuit, & est temperée autant
que le peut être un païs dans cette situa-
tion ; La nourriture ordinaire des peu-
ples est du ris ; il y a quantité de bananes,
ananas, cocos, oranges, limons & autres
fruits..

fruits. Il y a aussi beaucoup de rivieres grandes & petites, & des étangs tres-commodes quand la pluye manque. Le plus grand commerce est en bœufs ; ces animaux y sont d'une hauteur demesurée, ont une louppe sur le col, qui n'est que de graisse, c'en est l'endroit le plus delicat, & elle pese à quelques-uns jusques à 30. livres.

L'air de Madagascar n'est pas fort bon, quoy que temperé, & celuy du Fort Dauphin a plus de pureté que les autres cantons ; les maladies qui y regnent sont presque toutes contractées dans le commerce des Noirs, qu'il faut aller chercher au travers des rivieres & des montagnes, sans bateaux ny voitures, avec une fatigue que l'extrême chaleur rend pernicieuse, & qui ne peut pas manquer de causer des maux dangereux ; on porte tous les malades au Fort Dauphin, mais la fièvre est si contagieuse sous ce climat, que l'Hôpital en est toujours remply, quoy qu'il en meure tous les jours.

Les habitans de Madagascar se servent de deux sortes de bateaux pour aller sur la mer & les rivieres ; ils appellent les uns canoé ou canots, & les autres piro-

20 RELATION D'UN VOYAGE
pirogues. Ceux-cy sont composez de plusieurs planches assemblées, ou plutôt coufuës les unes & les autres avec un fil d'écorce d'arbre, sans clou, ny étoupe, ny godron ; il s'en fait d'assez grands pour porter 100. hommes : ils peuvent aisément renverser, si l'on n'y est dans un repos continual, & c'est à la pêche que l'on s'en fert ordinairement.

Les canots sont d'une seule piece de bois, creusée avec de petits couteaux, dont les Noirs se servent uniquement dans tous leurs ouvrages ; cette espece de gondole n'est pas moins facile à tourner que les pirogues, on ne laisse pas de traverser dedans les plus grandes rivieres, & de les exposer à la mer. J'en ay veu d'assez grands pour porter 100. hommes, & 60 paniers de ris, pesant chacun 20. livres.



CHAPITRE VI.

Du Commerce.

LE Commerce des Etrangers avec ceux de Madagascar est en toiles peintes, cornalines, bracelets, & menilles.

les d'argent, de cuivre, ou d'étain ; ils estiment extremement le fer, parce qu'il n'y en a point dans leur Isle, & surtout l'eau de vie, qu'ils appellent chicaf, qui signifie en notre Langue, vin de feu ; ils donnent pour tout cela du vin, des bœufs, des fruits, du miel, dont ils ont abondamment ; quelques fois on en tire de l'or, & c'est l'esperance d'en trouver quelque mine, qui a contribué à l'établissement de la Compagnie ; mais jusques ici toutes les recherches ont été inutiles, & les Grands du Pays appellez Rohandrian, jaloux de nos François, ont fait plusieurs fois des alliances artificieuses, pour les attirer dans des lieux écartez, où ils les massacraient, sous pretexte de leur montrer ces mines. Ces exemples assez frequens ont rebuté les plus curieux, & l'on ignore toujours s'il y a véritablement de l'or à Madagascar, mais selon toutes les apparences, celuy que ces Affriquains possèdent ne vient que de la communication qu'ils ont avec les habitans de la terre ferme.

On trouve assez près du Fort Dauphin des Topases & des Ametistes, que les François ont autrefois fort estimées ; mais le temps a fait connoître qu'elles étoient de peu de valeur.

CHA-



CHAPITRE VII.

Des Peuples de Madagascar.

Les habitans de cette Isle sont presque tous noirs, traîtres, farouches & fort cruels, ils portent leurs cheveux fort longs ; il y en a beaucoup de roux, & d'autres tirant sur le blanc, & ces derniers ont le visage mieux formé que les autres.

Quand les François aborderent à Madagascar, ils y trouverent quantité d'habitans aussi blancs que les Européens, & l'on n'a jamais pu sçavoir quelle pouvoit être leur origine : ils s'étoient acquis une si grande autorité, que les Negres les respectoient comme leurs Rois ; les Loix qu'ils imposoient étoient regulierement observées, & les autres étoient leurs esclaves.

L'arrivée des François & la veue de leurs armes inspira la resolution aux Noirs de secouer le joug de ces Maîtres qu'ils s'étoient donnez. Ils ménagerent la faveur des nouveaux venus, & le pouvoir de

de leurs Tyrans s'assobiissant avec un peu de temps , le desespoir de perdre ce qu'ils avoient possedé si tranquillement leur fit employer l'artifice & la trahison contre les nôtres ; enfin on en vint à une guerre declarée , les François les exterminerent , & il ne resta de ces familles imperieuses que quelques femmes que la pitié fit épargner.

L'Isle Dauphine est aussi peuplée que la France , on n'y voit point de Villes , mais quantité de Villages peu distans les uns des autres ; les maisons sont de bois , & les portes si basses qu'un enfant de douze ans n'y peut entrer sans se courber ; elles n'ont ny fenêtres ny cheminées , le toit n'est couvert que de feuilles , ou d'une espece de paille qui resiste à la pluye pendant douze ans , sans qu'il soit nécessaire d'y travailler , mais le feu y fait souvent de grands desordres ; ils n'ont aucun meubles que les panniers dans lesquels ils enferment leurs toiles . On peut transporter ces maisons quand elles ne sont pas bien placées , & il y en a qui sont presque toujours errantes .

L'un & l'autre sexe va la tête découverte , & laissent croître leurs cheveux ; les

24 RELATION D'UN VOYAGE

les hommes ne portent sur le corps qu'une piece de cotton ou de soye , large de demie aune , & longue d'une aune & demie , qui passe entre leurs jambes & fait un tour à la ceinture. Les femmes ont de petits corsets qui ne leur couvrent que le sein , dont les manches tombent jusques au poignet , & une badine de toile ou d'étoffe suffisamment longue & large pour faire le tour de leur corps , & les couvrir depuis la ceinture jusqu'au talon.

Les moins opulentes s'habillent d'étoffe d'écorce d'arbre , qui ne passe point les genoux , afin d'être plus agiles au travail. Les hommes & les femmes sont également curieux de bracelets & de coliers , ils marchent les pieds nuds , & se frottent le corps d'une graisse puante qui jointe à leur laideur naturelle les rend vilains & defectueux ; ils n'ont point d'autres lits que des nattes sur le plancher , avec des morceaux de pierres ou de bois pour leur servir de chevet.

Les Rohandrians ou grands Seigneurs se font porter sur les épaules par leurs esclaves dans une machine qu'ils appellent Tacon , les femmes de qualité ont une

une pareille voiture, & les François de quelque autorité ne voyagent point autrement. Cette Nation est assez guerrière & fidelle aux Rohandrians : la richesse de ces Roitelets consiste en bœufs & en esclaves, ils sont dans une perpétuelle division avec leurs voisins, & se font des guerres cruelles où les vaincus ne sont point épargnez, ny le sexe des femmes, ny l'innocence des enfans ; quand on leur demande pourquoi ils portent la cruauté si loin, en arrachant impitoyablement les enfans du sein de leurs meres, pour les écraser contre les rochers, ils répondent qu'en les épargnant ce seroit se conserver des ennemis irreconciliables, qui pourroient un jour porter sur eux cette vengeance qu'ils exercent si severement. En effet ils sont tous vindicatifs & n'oublient jamais les outrages. Leurs armes s'appellent Zagaye, c'est une espece de dard dont le bois est souple, & va en diminuant vers le bout par où on le tient, le fer en est ordinairement empoisonné, ils le lancent fort adroitement & se servent aussi de demi-piques que quelques-uns portent avec des rondaches de bois fort épais, ils marchent tous à pied, & l'on n'avoit

I. Partie.

B

ja-

26 RELATION D'UN VOYAGE
jamais veu de chevaux à Madagascar, au-
vant que Monsieur de Mondevergue en
eut fait venir des Indes.

Pendant notre séjour au Fort Dauphin, nous eûmes la guerre contre un des plus puissants Seigneurs de l'Île, appellé Rasaf: il mit quatorze mille hommes sous les armes, & on ne leur opposa que cent quarante François & trois mille Nègres qui avoient pris notre party. Monsieur de Chamargou qui les commandoit, se faisoit mener un cheval en main auquel les peuples imbecilles rendoient les mêmes respects qu'à son Maître.

Les François rencontrèrent Rasaf à la tête de son Armée dans une plaine dont le poste luy étoit fort avantageux, il témoigna assez de resolution, mais le feu des mousquets intimida les siens de telle sorte qu'ils se disperserent sans qu'il fût possible à leur Chef de les rallier; enfin Rasaf s'opiniâtrant au combat perdit la victoire & la vie, & les nôtres demeurèrent maîtres de près de trente mille bœufs & d'un grand nombre d'esclaves, qu'ils amenerent au Fort Dauphin, il en mourut quelques-uns par le chemin, & le reste fut partagé entre les vainqueurs.

Cet

Cet heureux succéz effraya tous les Rois de Madagascar, l'exemple de Râ-saf les rendit sages, & ils s'empresserent à rechercher l'amitié de notre Nation, les uns vinrent eux-mêmes jurer une alliance perpetuelle, entre les mains de Monsieur de Mondevergue & les plus éloignez envoierent des Ambassadeurs pour la mesme chose. Cependant tres-peu ont observé ce qu'il promettoient, & il y en a eu d'assez lâches pour employer contre les François des armes qu'ils en avoient receuës par presens en jurant la paix ; on les en punit aisément, & leurs rebellions ne sont que des contre-temps sans suites.



C H A P I T R E VIII.

De la Religion.

CEUX de Madagascar donnent si peu de marques de Religion qu'on pourroit dire qu'ils n'en ont aucune. On ne voit chez eux ny Temples ny Prestres : les seuls Rohandrians observent quelques ceremoniés, & les occa-

28 RELATION D'UN VOYAGE
occasions en sont assez extraordinaires.
Ce n'est que lors qu'il faut tuer un bœuf,
& comme tous les sujets sont esclaves,
il n'y a que les Princes qui puissent im-
moler ces animaux de leur main; L'usa-
ge de se taillader le visage & les bras
leur est commun, mais comme ils sont
tous ignorans & agissent sans motifs, je
n'ay pû découvrir si c'est pour la santé,
la pieté ou l'ornement, qu'ils se mar-
tirisent de cette sorte. Les plus éclairez
d'entr'eux demeurent d'accord qu'il y a
un Estre infiny & souverainement bon
qui conduit tout, cependant par une
indigne obstination ils disent qu'il n'est
pas nécessaire de prier celuy qui ne fait
jamais de mal & reservent leur vénéra-
tion & leurs vœux pour le demon qui
les tourmente. Ils ne croient point
l'immortalité de l'Ame, & n'espérant
pas de seconde vie, ils s'abandonnent à
tous les excez de la première, & ceux
que les Missionnaires ont baptiséz retom-
bent souvent dans le libertinage des au-
tres, trouvant le Christianisme trop sé-
vere; c'est une vérité confirmée par l'ex-
perience; & de plus de trois mille que
l'on avoit convertis avant que nous arri-
vassions, à peine en venoit-il vingt à la
Mef-

Messie : il est vray que plusieurs François y vivoient d'une maniere à ne pas edifier ces nouveaux Chrétiens , on fut obligé de leur interdire les Sacremens & l'entrée de l'Eglise , mais cette conduite qu'on regardoit comme un remede pensa faire naître un Schisme ; les libertins trouverent un Pasteur tout propre à les confirmer dans l'égarement , ils établirent une Chapeile , où ils faisoient l'Exercice public , malgré les defiances des Directeurs legitimes , mais le Procureur general la fit brûler à la fin.

Le Mariage n'a aucunes regles chez quelques peuples de Madagascar , ils se prennent sans exiger de promesses reciproques & se quittent quand ils en ont envie , la methode est toute differente dans les contrées de Galamboule & d'Antongil , on y garde les femmes , elles n'y sont point en commun , & la mort est imposée à celles qui sont surprises dans quelque infidélité . En quelques endroits plus Sauvages il se fait un mélange affreux sans aucun égard pour le sang .

Je ne sçay si les femmes de Madagascar souffrent autant que celles de l'Europe dans leurs accouchemens , mais à peine

30 RELATION D'UN VOYAGE

ne sont elles delivrées , qu'elles vont se laver dans des rivieres , laissant leurs enfans sur des nattes , sans en prendre ensuite d'autre soin que celuy de les allaitter.

Ils solemnisent quelques jours par des dances , au son des instrumens à leurs usages , mangeant outre mesure : leurs chansons ne sont point mesurées comme celles des autres Nations , ils recitent sans ordre ce qu'ils pensent , une voix seule commence , les autres forment une maniere de choeur , accordant autant qui leur est possible leurs gestes & leurs pas à l'air qu'ils chantent , lequel soutenu par de petits tambours fait un bruit bizarre qui n'est point désagréable.



CHAPITRE IX.

Des Festins.

LA plus commune nourriture des habitans de l'Isle Dauphine est du riz cuit avec de l'eau & du sel , qui leur sert de pain ; ce n'est pas que la terre ne pût pro-

DES INDES ORIENTALES. 31
produire du bled : mais la parcellé de ceux qui la devroient cultiver les prive de cet avantage. Quoy qu'ils soient tous fort grands mangeurs, ils supportent constamment la faim dans les temps de disette : mais quand il leur est libre de se repaître, six hommes mangent aisement un bœuf.

L'ordre qu'ils observent dans leurs festins est de mettre quantité de riz en un milieu de l'assemblée, qui est assise à terre ; on étend le bœuf, ou plusieurs, selon que le nombre des personnes est grand, sur sa peau, qui sert de plat ; ils en coupent de grands morceaux chacun en particulier : & après les avoir un peu tenus près du feu avec de petites broches de bois ; ils le devorent sans se soucier s'il est cuit, & mangent jusques à la peau, après l'avoir un peu grillée pour brûler le poil, & les intestins sans les nettoyer.

Il y a quantité de raisins dans l'Isle, Dauphine dont on ne fait cependant point de vin, les Noirs n'en mangent point ; & l'avoient toujours cru un poisson avant l'arrivée des François. Ils usent d'une boisson composée de miel qu'ils appellent *Tentet*, & le vin *Chicentet*, c'est

32 RELATION D'UN VOYAGE
à dire un vin de miel, ou Hidromel; les
nôtres n'en boivent point d'autre & s'en
trouvent bien.

Il y a dans chaque village une grande
halle ouverte par tout, qui n'a que le
comble couvert, on met dessous un vais-
seau de deux ou trois muids selon que le
lieu est peuplé, plein de ce vin de
miel, & les jours de Festes le Rohan-
drian y fait porter des bœufs & du ris,
& s'y rend suivy de ses sujets, qu'il re-
gale depuis le matin jusques au soir.



CHAPITRE X.

Des Sauterelles, Crocodiles & Cameleons.

PERIONNE n'ignore que Dieu se ser-
vit autrefois des Sauterelles pour af-
fliger l'Egypte & remettre Pharaon dans
son devoir; c'est un fléau que sa Provi-
dence répand encore aujourd'hui dans de
certains temps sur les Peuples de Mada-
gascar, on y en voit une quantité si for-
midable que la terre en est desolée, &
les autres animaux sont réduits à mourir
de faim, les noirs ne faisant aucunes pro-
visions.

visions. Je fus témoin d'une de ces cruelles inondations dans le mois de Février, elle dura depuis six heures du matin jusqu'à midy, & l'air en étoit si plein qu'on ne voyoit pas le Soleil, quoys qu'il fist un beau jour, & ce peu de temps suffit pour gâter toute la terre; elles ne font pas plus grandes que celles de France, mais elles volent beaucoup plus long-temps; le vent les entraîne, & c'est un heureux secours quand il les pousse vers la Mer, où elles perissent ordinairement. Quelques-uns ont crû qu'elles venoient d'Afrique, mais il y a trop loin de Madagascar à la terre pour demeurer dans cette opinion; les noirs en mangent pour se vanger du mal qu'elles leur font, & j'ay veu des François les imiter qui les trouvoient bonnes.

On trouve quantité de Crocodiles dans les étangs & les rivières de cette Isle ; les habitans les appellent *Ja-caret*, & il est dangereux de passer l'eau même dans les Canots à moins que de faire du bruit que cet animal fuit ordinairement ; c'est un amphibia aussi-bien que la Tortue. Il ne diffère du Lézard qu'en grandeur. Il y en a de trente ou quarante pieds : dès qu'il est hors de l'eau,

34 RELATION D'UN VOYAGE
où il vit, le moindre bruit l'y fait re-
tourner ; nous en assommâmes un dans
les Indes, où ils n'abondent pas moins
qu'à Madagascar ; il nous regarda fixe-
ment, & ne branla point qu'on n'eut
tiré sur lui par hazard entre les écailles,
parce que les halles n'eussent pas pene-
tré autrement : quand il fut blessé nous
le vîmes courir environ quarante pas,
& s'arrêter ensuite faisant un grand bruit
de ses mâchoires, dont l'inferieure est
immobile ; on acheva de le tuer dans la
plaine, où le Prince Onitri, dont je par-
leray dans la suite, l'envoya querir.

L'expérience à fait voir que l'artifice
dont on dit que ces animaux se servent
pour attirer les passans, n'est qu'une fa-
ble, non plus que la bave qu'on a pre-
tendu qu'il répandoit. Dès qu'il sort
de l'eau, le courage, l'adresse & la for-
ce l'abandonnent.

Un jeune François se baignant un
jour dans un étang, que l'on appelle l'é-
tang doux, fut attaqué par un Crocodile,
qui le saisit d'abord à la cuisse ; quel-
que douleur que lui fit cette atteinte,
il ne perdit point courage : & se servant
de toute sa raison, il saisit le Crocodile
par sa mâchoire supérieure, qui est la
seule

seule agissante, le tira sur le bord de l'étang avec une vigueur incroyable, & sortit de ce combat avec six blessures, par lesquelles il perdit beaucoup de sang, il fut aussi-tôt secouru & guéri ensuite : mais ce qui facilita sa victoire, c'est que le Crocodile n'étoit pas des plus grands. Les noirs regardent cet animal comme une Divinité, & jurent par l'oy dans les choses qu'ils veulent affirmer : quand ils ont quelque contestation les parties se rendent sur le bord de l'étang ou de la rivière, celuy qui doit jurer s'y plonge, invoque le Jacaret, & le prie de faire connoître la vérité en le laissant vivre, ou le devorer s'il avance un mensonge. Ainsi l'on juge du crime ou de l'innocence de celuy qui s'expose dans l'eau.

Je diray un mot du Camelcon pour finir ce Chapitre, c'est un petit animal assez semblable au Lizard, mais il a le dos plus élevé, la tête plus aiguë, & la peau si transparante qu'il paroît toujours de la couleur des choses sur lesquelles il est : la noire cependant est celle qu'il reçoit le mieux ; & il ne conserve les unes où les autres qu'autant qu'il en est proche.

Comme j'avois entendu dire positive-

36 RELATION D'UN VOYAGE
ment qu'ils ne vivoient que de l'air , j'en ay ouvert plusieurs pour satisfaire ma curiosité , que j'ay toujours trouvez remplis de mouches , ce qui me persuade que c'est leur nourriture ordinaire .



CHAPITRE XI.

Voyage de Galamboule.

Pendant notre séjour au Fort Dauphin il arriva plusieurs Vaisseaux des Indes chargez de vivres , qui soulagèrent la nécessité que nous commençions d'avoir par le ravage des Sauterelles .

Monsieur de Montdevergue étant sur le point de retourner en France , fit équiper un vaisseau qui venoit de Surate , pour envoyer à Galamboule , & aux lieux circonvoisins chercher les choses dont il avoit besoin pour son voyage , & ramener des François qui gardoient de petits Forts , & courtoient beaucoup à la Compagnie sans luy apporter aucun avantage : On embarqua quantité de malades pour les mener chercher le rétablissement de

de leur santé à Bourbon, je passay avec eux dans le vaisseau nommé la Couronne, commandé par le Sieur Louvel, & nous fimes voile le septième Avril.

Les difficultez que nous trouvâmes à sortir de l'Ance Dauphine étoient des presages de ce que nous devions souffrir pendant le trajet de Madagascar à Mascareigne; les vents nous arrêterent trente jours, où nous pouvions n'en être que cinq: plusieurs de nos malades moururent pendant ce temps; nous perdîmes notre grand mast de Hune dans les violentes agitations de la Mer, & nous fûmes reduits à ne vivre que de ris & d'eau. La mauvaise conduite du Capitaine fit soulever les Matelots, & nous eûmes bien de la peine à empêcher les plus moderez de le jettter dans la Mer; enfin après beaucoup de peines différentes nous arrivâmes à la veue de l'Isle Maurice, habitée par les Hollandois & située vingt-cinq lieues à l'Est de Bourbon, elle est à peu près de sa grandeur, & a la même fertilité.

Le lendemain on mouilla l'ancre devant S. Paul, & ce qui restoit de malades furent mis à terre. Après avoir fait nos provisions nous partimes pour Gam-

lamboule: Nôtre Pilote étoit Hollandois, & fort yvrogne, il fut plusieurs jours sans pouvoir prendre hauteur; on connut qu'il étoit tombé au Nord pour n'avoir pas assez tenu le vent, & nous n'arrivâmes à Galamboule que le quatrième Juin.

Cet endroit de l'Isle Dauphine est situé sous le quinzième degré cinquante minutes au midy, éloigné de quinze lieues de l'Isle Sainte-Marie; où nous avions une de ces Forteresses que la Compagnie vouloit abandonner pour leur peu d'utilité; on signifia d'abord les ordres de Monsieur de Montdevergue, afin qu'ils se préparassent à s'embarquer quand nous repasserions, & le lendemain nous fimes voile pour l'Isle de Sainte-Marie, où nous laissâmes le même ordre qu'à Galamboule.

Elle est située au quinzième degré de latitude meridionale, distante de deux lieues de Madagascar, en ayant environ quatre de circuit: Elle abonde en fruits, est assez peuplée & produit beaucoup d'ambre gris, que les habitans vendent aux François, en mêlant continuellement aussi avec le Tabac qu'ils fument: L'air en est mal-sain parce qu'il y pleut con-

continuellement; on y trouve une quantité prodigieuse de Singes différens en figures & tres-dangereux: Un de nos Matelots en fit l'experience, l'envie de manger de certaines oranges que les Noirs appellent Vongasés, le fit aller jusques dans un Bois, où il fut attaqué de ces animaux, qui luy ôterent son fusil, le déchirerent en plusieurs endroits, & s'attacherent si fort sur luy, que ceux qui accoururent à ses cris eurent beaucoup de peine à le leur arracher.

Quand nous eûmes fait ce qui nous mesloit à Sainte-Marie, on prit la route d'Antongil, nous gagnâmes l'entrée de la baye, où nous pensâmes perir, le brouillard nous cachant par son épaisseur une haute montagne, dont nous n'étions qu'à une portée de mousquet, un rayon de Soleil nous l'ayant heureusement découverte, nous fûmes mouiller l'ancre dans le fonds de la baye, à l'abry du plus grand des îlots.



C H A P I T R E XII.

De la Baye d'Antongil, & de notre retour au Fort Dauphin.

LA baye d'Antongil est une des plus considérables du monde pour sa grandeur, la bonté de son fonds, la seureté qu'elle fournit aux Vaisseaux, & la fertilité du terroir qui l'environne : Elle a quinze lieues de longueur, trois de large à l'entrée, neuf au milieu, & va toujours en étrécissant jusqu'au fonds ; elle peut contenir un grand nombre de Vaisseaux, & enferme quantité de petites Isles, dont la plus considérable est celle de Maroça; c'est auprès d'elle que les bâtimens ancrent parce qu'ils sont à l'abry de tous côtés ; mais si les vents de Sud ou d'Est en favorisent l'entrée, ils en rendent la sortie très-difficile, & tel entre en peu d'heures qui n'en peut sortir en plusieurs mois.

Les pluies y sont aussi fréquentes qu'à Sainte Marie, & l'air n'y vaut pas mieux : le peuple y vit comme au reste de

de Madagascar , leur Religion approche un peu plus de la Mahometane ; c'est là que les hommes sont jaloux de leurs femmes jusques à la fureur , & que l'on punit les libertines par la mort ; ils ne mangent jamais de chair de pourceau , & ont une telle aversion pour cet animal qu'ils font des fosses profondes , où ils enterront ceux qui meurent , afin de ne les point sentir en passant par dessus . Ils n'estiment pas plus l'or & l'argent , que l'étain & le cuivre .

Nous prîmes là quantité de volailles : Et à compter les marchandises que nous leur donnions en échange au prix qu'elles coûtoient en France , le meilleur chapon ne revenoit pas à un sol .

Dès que nous eûmes ce qu'il nous falloit , nous doublâmes le dernier Cap de la baye pour repaſſer à Ste. Marie , où nous n'arrêtames que le temps qu'il falloit pour embarquer ceux que nous devions reprendre ; quelques uns qui s'étoient mariez dans le pays aimeroient mieux y demeurer que d'abandonner leurs femmes , que le Capitaine ne vouloit point recevoir ; nous en partîmes le treize , & mouillâmes l'ancre le quatorze à la Rade de Galamboule ; qui est perpetuellement agitée quel-

42 RELATION D'UN VOYAGE
quelque tranquillité que l'air puisse avoir. Quand nous eûmes rassemblé les François, on brûla le Fort : Les Noirs témoignèrent une douleur extrême de leur départ, craignant les habitans des montagnes qui avoient toujours été leurs irreconciliables ennemis, & donnerent des marques de desespoir quand ils virent embarquer le canon : Leurs larmes nous toucherent, on en receut dans notre Vaissieu autant que sa grandeur le put permettre, & on tâcha de consoler ceux qui restoient par des presens & l'esperance de les venir chercher.

Nous quittâmes ce Port dangereux le vingtîme du mois à la faveur d'un vent qui nous fit découvrir la pointe d'Itapere éloignée feullement de trois lieues du Fort Dauphin le vingt-sixième.

Les plus habiles ont accoutumé de mouiller l'Ance pour attendre le jour à cet endroit, afin d'éviter les rochers qui font dans l'Ance, & le malheur de tomber sous le vent pendant la nuit ; mais notre Pilote bien moins prudent que temeraire passa outre aux risques de nous briser contre un écueil, & le jour nous apprit que nous étions au delà de l'Ance. Dans l'esperance d'arriver en peu de temps

temps nous avions mal ménagé nos vivres, tout nous manquoit hors un peu de ris, & après avoir long-temps consulté on résolut de s'approcher de terre & d'y faire descendre tous ceux que nous avions tiréz de Sainte Marie & de Galamboule, & nous relachâmes sur le soir dans l'Ance des Gallions, que l'on appelle de ce nom, parce que quelques Gallions Portugais s'y sont autrefois perdus ; il n'y a que trois lieues du Fort Dauphin, & nous attendions le jour pour débarquer plus aisement notre monde. Lors que le vent devint Sudost tout d'un coup nous levâmes les ancres aussi-tôt ; & après quelques petites difficultez, nous entrâmes à la Thouée & gagnâmes les autres Vaisseaux sur le midi du cinquième Août.

Dès que nous fûmes en sécurité tout l'équipage fit des plaintes du Capitaine, qui fut aussitôt dépossédé, & le Sieur Lambety, qui avoit déjà commandé le Vaisseau, remis à sa place.



C H A P I T R E XIII.

Départ de Madagascar pour les Indes.

LE nouveau Capitaine eut ordre dès qu'il fut rétably de se preparer pour le voyage d'Orient avec son vaisseau la Couronne, une Fregate nommée la Mazarine, & le Houcre le Saint Jean.

Comme la saison étoit fort avancée on travailla avec beaucoup de diligence, & les trois Vaisseaux furent en état de faire voile le douzième d'Aoust ; un vent Nord-est nous fit doubler le cap le plus meridional de l'Isle Dauphine ; mais la Mazarine , qui étoit un Vaisseau usé, perdit le même jour son grand mast de Hune & sa grande vergue , on nous avertit de cet accident ; mais comme nous n'étions pas commandez pour escorter, à & qu'il falloit se rendre promptement Surate , chacun fit route à part Le vent changeoit à mesure que nous en changions , & nous l'avions toujours en poupe ou largue, qui est encore meilleur , parce que toutes les voiles servent.

Nous

Nous passâmes à la veue de la baye de Saint Augustin, port de l'Isle Dauphine, située à l'Ouest au vingt-cinquième degré de latitude meridionale, & de là nous fûmes à l'Isle Don Joan avec dessein de nous y rafraîchir. Les Portugais luy donnerent ce nom, parce que celuy qui la découvrit le portoit : Elle est entre l'Afrique & Madagascar, proche de trois ou quatre autres, dont la plus considerable est l'Isle de Majota, nous la découvrions à peine que le vent nous manqua, & nous fûmes portez par les courans sur des rochers dont elle est presque environnée, nous y aurions assûrement pery si le calme eût continué, mais le vent revint & nous reprîmes nôtre route sans songer aux rafraîchissemens, craignant quelque accident nouveau.

Nous passâmes assez près de l'Isle de Socotora située proche de la Mer Rouge, & c'est de là que vient l'excellent Aloës, appellé vulgairement Cretin. Nous y eumes quelques jours de calme, & ensuite un coup de vent perilleux qui emporta nôtre grand mast de Hune, cependant nous voguâmes jusques au 18. Septembre que nous trouvâmes le Honcre de Saint Jean près des côtes des Indes, duquel nous étions

étions séparez le premier jour de notre départ, nous continuâmes le voyage ensemble, & ce Vaisseau nous fournit quelques vivres.

Comme la terre des Indes est fort basse du côté de Surate, on est obligé d'y sonder souvent. Nous trouvâmes le fonds sans l'avoir, dès le dix-huitième de Septembre, & le vingtième par l'imprudence de nos Pilotes, nous passâmes par dessus les bancs de sable qui sont entre Diu & Daman, Villes appartenantes aux Portugais, dont je parleray dans la suite ; la petitesse de nos Vaisseaux & le peu de charge qu'ils avoient nous sauva ; le soir du même jour nous découvrîmes les Vaisseaux qui occupoient la grande rade de Surate, avant que de voir la terre : Et comme les perils que nous avions évitez nous rendoient timides, nous jetâmes l'ancre pour attendre le jour.

Le vingt - unième nous vinmes en Rade à deux lieues près de l'embouchure de la riviere, & à cinq de la Ville ; on fit partir aussi - tôt des Chaloupes pour donner avis de notre arrivée ; mais à peine les avions-nous perdués de vue qu'un grand vent Sudouest nous fit croire qu'elles periroient en chemin ; on jeta toutes les

les ancrés que nous avions ; on mit les masts de Hune & les vergues sur le pont mais la tempête devint si furieuse qu'elle ôta l'esperance du salut aux plus assurés, la terre nous pouvoit briser en un instant si nos cables avoient marqué, & cet orage étoit de ceux que les Indiens appellent l'Elephant, à cause de sa violence.

Enfin ces frayeurs se terminerent comme toutes celles que nous avions déjà eues, & nos envoyez arriverent à Surate au grand étonnement de tout le monde, Monsieur Caron nous envoya des vivres, des Pilotes, & des Matelots pour nous faire ancrer dans la rivière : mais ils ne nous joignirent que le vingt-troisième. Le Saint Jean avoit été jetté sur un banc, d'où la marée le tira heureusement.

Nous nous disposâmes à entrer dans la rivière avec le secours que l'on nous envoyoit : mais elle étoit si rapide que nous ne la montâmes pas sans de nouvelles peines ; à la fin cependant nous gagnâmes le jardin de la Compagnie qui n'est qu'à un quart de lieue de Surate.

Le Vaisseau sur lequel j'étois fut aussitôt radoubé & chargé pour Masulipatan, il partit sur la fin de Novembre, le Saint

48 RELATION D'UN VOYAGE
Saint Jean fit route pour l'Isle Dauphine
& la Mazarine, qui arriva long-tem
aprés, fut dépecée, n'étant plus capable
de souffrir la Mer.

Comme la Couronne sur lequel j'éto
venu à Surate fut commandé pour Masu
lipatan Ville de la coste de Coromandel
j'en sortis en attendant de nouveaux or
dres : Et suivant mon dessein je rappor
teray exactement ce que j'ay trouvé de
plus remarquable à Surate.



CHAPITRE XIV.

De Surate.

Cette Ville est située sous le 21. de
gré de latitude Septentrionale, &
c'est le plus considérable Port que le
Grand Mogol aye dans tout son Empi
re : Elle est grande & peuplée, une bel
le riviere en arrose les murailles, &
va se jettter dans la Mer à trois lieues de
là : quand j'y arrivay elle n'étoit pas en
core fermée, & les habitans ont obliga
tion de leur seureté au Sevagi, un Prin
ce voisin, qui par ses irruptions frequen
tes

TE

tes les a contraints de se fortifier. Les bancs qui sont à l'entrée de la rivière errent, on ne les voit jamais deux années de suite au même endroit, ce qui rend le passage beaucoup plus dangereux.

Les ruës de Surate sont assez belles, mais incommodes, parce qu'on ne les pave point pendant la sécheresse, qui dure la moitié de l'année, que les Indiens appellent Esté, quoy que le soleil soit dans son plus grand éloignement. On a soin d'arroser, & particulièrement dans les quartiers où demeurent des personnes considérables. Les maisons n'ont qu'un étage, celles du peuple sont couvertes de tuiles, & les plus remarquables ont des terrasses faites d'un plâtre qui n'est pas moins beau que le marbre, & résiste de même à la pluie : il y a un peu d'élevation au milieu pour laisser écouler l'eau ; & beaucoup de personnes y passent les nuits pour respirer un air plus agréable.

Toutes les grandes maisons ont des jardins pour leur servir de cour, environnez de Treilles qui portent du raisin deux fois l'année : Il n'y a ordinairement que ce fruit, mais l'on y voit quantité de

I. Partie.

C fleurs

50 RELATION D'UN VOYAGE
fleurs extraordinaires, celle qu'ils appellent Mougrin, & qui ressemble à nos Jasmins, l'emporte sur toutes les autres : Il y a des arbres qui fleurissent tous les jours au Soleil levant & tombent quand il se couche ; & d'autres dont les fleurs naissent le soir & meurent le matin ; le Printemps qui régne continuellement dans ces climats ne les en laisse jamais manquer.

Il y a chez les Grands, & même chez le peuple, des bains de pierres d'une propreté admirable, les Indiens s'en servent pour satisfaire à leur Religion & moderer les ardeurs du pays.

Les François, Anglois, & Hollandois occupent les plus belles maisons de Surate, celles des Armeniens ne leur cèdent gueres, & généralement elles font toutes agréables.

Le negoce y est fort considerable ; on y trouve quantité de diamans que l'on reçoit du Roy de Golconda Tributaire du Grand Mogol, des perles qui se pêchent au cap de Comorin, & en plusieurs endroits du Sein Persique, de l'ambre gris que les côtes qui sont au delà du Cap de Bonne-Esperance produisent abondamment ; du musc qui vient de la

la Chine, & de la civette que l'on recueille de l'animal qui porte ce nom, Il y a de toute sorte d'étoffes de soye & d'or, des toilles de coton de la plus grande beauté du monde, de l'indigo, & quantité de drogues pour la Medecine qui croissent dans le pays, où viennent d'Arabie : les épices se trouvent aux Indes, la muscade à Malaca, le gerofle à Macafar, la canelle dans l'Isle de Ceylan & le poivre par toute la côte du Malabar, ainsi il n'y a rien de si rare, que les Magazins de Surate ne puissent fournir.

Le Gouverneur l'est non seulement de la Ville, mais de toute une Province assez grande ; il a un équipage magnifique, plusieurs Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie composent sa Garde & le suivent : quand il sort il se fait porter sur un Elephant, où l'on dresse une tente sous laquelle il peut tenir douze hommes ou davantage, selon la grandeur de l'animal, ou bien dans un Palanquin, qui est une maniere de lit couvert de quelque riche étoffe porté par quatre hommes, c'est la voiture ordinaire des personnes opulentes, elle est plus douce que nos chaises. On peut entre-

52 RELATION D'UN VOYAGE
tenir quatre Porteurs pour vingt francs par mois sans être obligé de les nourrir que lors qu'on les meine en campagne : ceux qui ne peuvent pas avoir de Palanquin, vont à cheval, il y en a de très-beaux aux Indes, que l'on ameine d'Arabie.

Le Gouvernement de Surate n'est pas une dignité perpétuelle, & ceux qui la possèdent n'en jouissent que quatre ou cinq, ans au plus. On voit à l'Ouest de la Ville une Forteresse ancienne, environnée d'un fossé profond : Il y a toujours une bonne Garnison dans ce lieu, & un Gouverneur particulier indépendant de l'autre.

Tous les Européens ont du canon chez eux pour se défendre dans les seditions qui sont fréquentes. L'usage des bains & des étuves est commun à Surate : Il y en a de particuliers pour ceux qui veulent être servis, & d'autres où l'on ne paye rien pour la commodité du public.

CHA-



Habitans de Suratte.



CHAPITRE XV.

Suite du précédent.

IL y a un quart de lieue de Surate à un grand Bassin de pierre de taille qu'un riche Baman fit autrefois bâtir , il est d'une vaste étendue , on y descend par un escalier fort commode , & l'on trouve au milieu un petit Pagode ou Temple consacré aux Dieux des Gentils : & ceux qui se vont baigner y font ensuite leurs prières. Les avenues sont toutes pleines d'arbres , & c'est la plus agréable promenade du pays : il y aussi aux environs de Surate de grands jardins parfaitement bien entretenus , dont l'entrée est libre à tout le monde.

Quoy que les Bamans soient les plus riches habitans de Surate & Maîtres du Negoce , les Maures ou Mahometans paraissent cependant plus magnifiques. Quand quelque personne considérable va par la Ville dans un jour solennel , elle est precedée par des trompettes de huit ou dix pieds de longeur , grosses à

54 RELATION D'UN VOYAGE.
proportion, qui se démontent & font un bruit agréable & guerrier.

Les chefs des Nations étrangères pour se conformer à l'usage du pays, font porter devant eux des pavillons de leurs Princes, ou des Républiques qu'ils servent, & sont aussi précédés par des trompettes en quelque part qu'ils aillent.

On trouve à une lieue de la Ville un village qui n'est habité que par des Perses ou Parsis adorateurs du Soleil & du feu, où l'on se va promener pour boire du Tary ou vin de Palmier. Je diray dans la suite de quelle maniere il se fait; c'est un breuvage deliciieux. Tout le pays voisin est plat & fertile, on y semme du blé, dès que les pluies sont finies, environ à la fin de Septembre, & en le recueille au mois de Janvier.

L'air de Surate est bon, il n'y fait jamais de froid, & les chaleurs y sont toujours supportables.

Le Port de Sovaly est à quatre lieues au Nord-ouest, tous les Vaisseaux étrangers y abordent; mais ils n'y peuvent demeurer que depuis Octobre jusqu'en May: L'inconstance des vents rendant les autres saisons dangereuses. De plusieurs

fieurs villages qui environnent le Port, celuy de Sovaly, dont il porte le nom, est le plus considerable. Les Compagnies d'Europe y ont aussi des Magazines & des Bureaux sur lesquels leurs Pavillons sont arborez. Le Mogol ne permet point à ses sujets de faire entrer leurs Vaisseaux au Port de Sovaly, de crainte qu'ils ne fraudassent la Douane, & ce n'est que pour les Européens. Ils y attirent un grand nombre de Bramans ; Gentils, Maures, & Perses, qui composent, pendant le séjour que les Vaisseaux y font, une maniere de Village portatif divisé en plusieurs rues, où les Marchands ont leurs Boutiques pleines de tout ce qui est nécessaire aux gens de Mer.

Dans le temps que les premiers Vaisseaux François passèrent aux Indes, il arriva un accident qui pensa causer bien des maux : Un Mahometan vint à bord demander si l'on n'avoit point de Pistoles à vendre, un Commis luy en presenta, il en voulut tirer un par les fenêtres ; mais celuy qui les vendoit, le trouvant mal-adroit, tira un coup & lâcha trois bales dans le sein d'un jeune enfant, qui se trouva malheureusement à sa portée. Cette avantage étonna tout le monde,

56 RELATION D'UN VOYAGE
de, & particulierement le coupable innocent : la nouvelle en fut portée à terre, & passa bien-tôt de Sovaly à Surate, où l'on croit hautement qu'il falloit exterminer une nation dont les moindres jeux étoient des cruaitez, & les nôtres furent contraints de ne point sortir pendant plusieurs jours. Enfin on accommoda l'affaire ; le mort étoit gentil, il n'en coûta que de l'argent, à condition cependant que son meurtrier ne descendroit point à terre, & qu'il retourneroit en Europe dans le même Vaisseau qui l'avoit apporté. Il y auroit eu de plus grandes difficultez à surmonter si l'enfant avoit été Mahometan, & la vie du Commissé étoit menacée, puisque c'est une loy indispensable & religieusement observée parmy eux, c'est à dire ceux de la secte de Mahomet, que si un étranger & surtout un Chrétien donne la mort à un Musulman, nom que tous les Mahométans s'attribuent & qui signifie vray cro-yant ou fidelle, il ne peut reparer ce mal que par la perte de la vie.

C H A-

CHAPITRE XVI.

Des différentes Religions.

C E seroit une chose presque impossible & même ennuyeuse de rapporter exactement icy le nombre des Sectes & des Religions qui partagent le culte des Indiens. La Foy du Christianisme y fut plantée par saint Thomas ; & ce Bien-heureux Apôtre y scella de son sang la vérité qu'il avançoit : on en a conservé jusqu'à aujourd'huy toute la pureté vers la côte de Coromandel , & avant le commerce de ces peuples avec les Portugais ils ne connoissoient que l'Evangile de saint Mathieu par tout l'Orient ; mais on leur enseigna les autres , & ils furent agréablement surpris d'apprendre que tant de peuples éclairez adoroient Jésus-Christ comme eux , ils different de nous en quelques ceremonies , mais tout l'essentiel est semblable.

Les Portugais qui font briller leur zèle par un grand extérieur , ont fait de grands progrès dans les Indes pour l'affir-

'C 5 fer-

58 RELATION D'EN VOYAGE
fermisslement du Christianisme , rien n'est plus beau que leurs Temples & leurs Monasteres ; mais on ne laisse pas de trouver des défauts dans leur pieté.

La severe Inquisition établie dans tous les lieux sujets à l'obéissance du Roy de Portugal , si sainte de nom , & si terrible dans sa conduite , n'a servy qu'à éloigner les peuples infideles du Baptême de l'Eglise.

Quoy que les Chrétiens n'ayent point l'exercice public de leur Religion dans les terres des Mahometans , on ne leur defend pas le particulier : Il y a des Maisons de Retraite , & les Capucins François en possèdent une à Surate . On leur ordonne scullement sur peine de la vie de ne rien enseigner aux Mahometans qui les puisté obliger à se convertir ; & l'on condamne au feu ceux que l'on soupçonne d'avoir reçû quelque légère tainture de notre Religion , s'ils ne se justifient par une profession ouverte de celle de Mahomet.

Il y a dans Surate des Chrétiens Armeniens membres de l'Eglise Grecque Schismatique , qui ont leurs Temples comme les Catholiques , les Anglois , Hollandois & autres Nations de l'Euro-

pe s

pe; mais l'Infidele Mahomet y triomphe toujours, & sa secte est la plus nombreuse aux Indes & dans les autres parties de l'Asie. Le Grand Mogol en fait profession; & presque tous ses sujets à son exemple.

On voit encore dans les Indes une autre sorte de peuples nommez Parfis ou Perses, descendus de ces anciens Persans qui furent chassés par les Mahometans, & contraints de s'exposer aux risques de la Mer pour conserver leurs vies: Ils s'en perdit beaucoup dans le voyage, & trois barques seulement aborderent à la côte des Indes: l'une s'arrêta à Surate, l'autre à Diu, & la troisième à Gandivi Bourg situé entre Surate & Daman. Ils ont peu multiplié, & ne sont point riches; par une loy qui leur est imposée ils ne peuvent jamais s'armer que d'un petit couteau: Le Soleil & le feu sont leurs Divinitez, c'est un grand crime parmy eux que d'éteindre une chandelle: il n'est permis tout au plus que de l'agiter quand on ne veut pas qu'elle brûle, & les lampes & les foyers sont leurs Temples & leurs Autels. Ils n'enterrent ny ne brûlent les morts, & font seulement une espece de citerne dans la campagne

60 RELATION D'UN VOYAGE
où il y a une grille de fer pour exposer
les corps au Soleil, qui les consomme en
peu de temps.

Quoy que tous les hommes qui n'ont
point été baptisez, doivent être appellez
Gentils, & que les Parfis le soient veri-
ritablement, les Indiens meritent mieux
ce nom par le nombre de leurs Divini-
tez. Leur superstition va jusques à l'a-
doration des bêtes, & ils reçoivent sou-
vent la mort des couleuvres & des ser-
pens pour prix de leur pieté ridicule.

Tous les Gentils respectent les Singes,
& ont une vénération particulière pour
le bœuf; ils sont divisés en plusieurs ra-
ces, lignées, ou sectes, que les Portugais
expriment par le mot de *Casta*.

La plus remarquable de toutes est celle
des Bramenes, Bramenis, ou Brag-
manes; ce sont des Prestres, obligés
d'observer inviolablement l'usage de ne
rien manger qui ait eu ou qui puisse avoir
vie, ne se nourrissant que de legumes,
de fruits, & de laitages, & ne buvant
rien qui puisse enivrer. Leurs jeûnes
sont si austères qu'ils ne font qu'un re-
pas en trois jours. Tous les autres ho-
noorent ces Bramenes comme leurs supe-
rieurs. Les armes leurs sont defendues,
&

&c ils ne peuvent tuer ny homme ny bête, quand même on les attaqueroit, ce sont eux qui reçoivent ce que les peuples offrent à leurs Dieux. Les moins riches se tiennent le matin sur le bord des rivières, où ils prient pour ceux qui s'y viennent purifier avec un peu de Bol ou de quelqu'autre couleur, qu'ils prétendent avoir la vertu de préserver de tout accident pendant la journée, & reçoivent ainsi des aumônes qui font subsister leurs familles.

Les Bamans leur sont inférieurs, aussi ne leur est-il permis d'entrer dans les Pagodes que pour y offrir; ils observent les mêmes règles que les Bramenes pour le manger; leur occupation est le négocie; & l'on n'en voit point de plus adroits qu'eux dans toutes les Indes. Les Bamans & les Bramenes suivent l'opinion de Pythagore, croyant qu'une ame ne quitte un corps que pour passer dans un autre, & c'est par cette raison qu'ils ne tuent ny ne laissent tuer aucun animal, il y en a d'assez simples pour faire distribuer des pains aux chiens dans l'espérance que les Dieux feront un jour passer leurs ames dans des corps plus considérables. Les Gentils sont divisés en

un

62 RELATION D'UN VOYAGE
un grand nombre d'autres lignées, &c
chaque métier en compose une, ils n'ont
pas tous la même austérité; quelques-uns
mangent du poisson, & d'autres de tou-
tes sortes de viandes, hors du bœuf; on
en voit qui font vœu de pauvreté, & pas-
sent leur vie à mendier, que l'on n'en
respecte pas moins; ils demandent l'au-
mône imperieusement, & disent avec au-
torité, donnez-moy telle chose. Les Cam-
pagnes en sont pleines, on les voit in-
cessamment sur les routes des Pagodes où
l'on peut leur faire du bien, ils sont in-
solents jusqu'à l'infamie, & laissent croître
leurs cheveux pour se distinguer des
autres Gentils qui les rasent, à la réserve
de quelques-uns au sommet de la tête
pour marquer leur Religion. Ceux
dont les cheveux sont grands, se servent
de certaines huiles qui les font croître
& épaissir, & j'en ay vu de plus de deux
brasées de long. Quelques-uns d'entre
ces extravagans appellez Faquires, font
vœu de se tenir plusieurs années dans des
Pagodes, debout, les bras levez, croi-
fez, ou dans telle autre posture qu'ils
s'imaginent, & comme le sommeil pour-
roit trahir leur dessein, ils se font atta-
cher dans l'état où ils veulent être, &
passent

passent ainsi le temps de leur voeu, pendant lequel les Administrateurs du Pa-
gode ont soin de les faire nourrir ; ils de-
meurent ordinairement droits ou croisés
le reste de leur vie, les jointures ne pou-
vant plus flétrir & ayant entièrement
perdu le mouvement. La plus consi-
derable partie des Gentils sujets du grand
Mogol brûlent leurs morts, & l'on en-
voit peu même dans le reste de l'Inde
qui les enterrant.



CHAPITRE XVII.

*Comme les femmes Indiennes se brûlent vi-
ves avec le corps mort de leur mary.*

Les Histoires des Indes apprennent que dans les premiers Siècles, ces pays furent gouvernez par des Princes Gentils, & que les femmes ennuierées de voir trop vivre leurs maris, les emponnoient sans scrupule ; plusieurs de ces exemples obligèrent les Rois qui n'étoient pas exempts d'un pareil traitement, à faire une Loy qui condamnoit les femmes de quelque âge ou qualité qu'elles fusstent.

64 RELATION D'UN VOYAGE

fussent à être brûlées avec le corps de leurs époux, & pour rendre ce décret moins fâcheux, on y joignit l'intérêt de la Religion, promettant à ces infortunées une felicité parfaite après leur mort. Les Bramines les faisoient honorer comme de petites Divinités, & la gloire en obligoit souvent à se faire une vertu volontaire d'une cruelle nécessité, & à se vouer elles mêmes à la mort sans attendre qu'on les y contraignit.

Après une longue suite d'années, les Mahometans s'étant emparez d'une partie des Indes, ils voulurent abolir cette funeste coutume, mais comme on y laisse la liberté de conscience, la violence n'a point été employée, & on s'est contenté d'ordonner qu'il n'y auroit point de contrainte dans le sacrifice & qu'il dépendroit des femmes Gentilles de mourir avec leurs maris, ou de les survivre.

Les Gouverneurs doivent examiner eux-mêmes, par la volonté de leurs Rois, celles qui se présentent pour être brûlées, & ne rien négliger, afin de les empêcher par la douceur, mais si elles perséverent dans le dessein de perir, il faut qu'ils y consentent, & les faillent garder de crainte qu'elles ne soient enlevées.

vées si elles venoient à changer de sentiment. Ces précautions servent à leur faire faire reflexion sur une entreprise si terrible , & l'on en a veu trembler & se repentir à la veue du bûcher , après avoir demandé la mort avec un courage intrepide.

La ceremonie se fait de cette sorte : on porte le corps du mort au lieu où il doit être consumé , les habitans de Surate vont ordinairement à une lieuë de la Ville , en montant la riviere , dans un des plus celebres Pagodes de la Province , ayant accoutumé dans ces occasions de s'approcher des Temples & de l'eau ; on conduit en suite la veuve en triomphe , elle est sur un cheval , couronnée de fleurs & parée autant qu'elle le peut , quantité de joüeurs d'instruments l'environnent , ses parens & ses amis la suivent , qui chantent & dancent pour témoigner la joye qu'ils ressentent d'avoir une Heroïne dans leur famille , ou de participer à son amitié : quelquefois on les meine par eau , & alors on attache le corps mort au bateau , en sorte que la veuve qui est assise sur un siege , puisse appuyer ses pieds contre son mary .

Quand on est arrivé , il faut poser le mort

66 RELATION D'UN VOYAGE.

mort sur le bord de l'eau , où la victime
le va laver & elle ensuite , pendant qu'on
le porte dans une petite cabane de sept
ou huit pieds en quaré composée de bois
sec , couverte de roseaux , le tout imbi-
bé d'huile , de resine , & de soufre , a-
fin qu'elle s'embrace plutôt ; on y entre
par une porte fort basse , & quand le
mort y est la femme sort de l'eau ,
& fait plusieurs fois le tour du bû-
cher avec ses habits tous moiillez , après
elle embrasé ses enfants , & tous ceux
qui ont quelque liaison avec elle par le
fang ou par l'amitié , & leur distribué
ce qu'elle a de plus precieux sur elle ;
alors on les fait éloigner de crainte qu'el-
le ne soit ébranlée par leurs larmes , &
elle entre dans le lieu fatal où elle se doit
immoler , quand elle est assise sur un sie-
ge de paille souphrée proche du corps
de son époux , un Bramine l'exorte à
la constance , & la console par l'espé-
rance de rejoindre bien-tôt la plus ché-
re partie d'elle-même ; dans ce temps
il luy met un flambeau à la main , &
quelques feuilles d'un livre où il a leu
auparavant , & si elle est assez courageu-
se elle embrase le bûcher elle-même ,
ou si elle témoigne quelque faiblesse le

Bra-

Bramine luy rend cét office, & ferme la porte aprés être sorty, pendant que les spectateurs chantent le bonheur & la gloire de la victime.

La première fois que je fus témoin d'une de ces tragiques ceremonies, j'en observay soigneusement toutes les circonstances, celle qui se brûloit ne paroissloit pas avoir plus de vingt ans, elle regarda avec une constance surprenante tout le spectacle de sa mort, alluma le feu de sa propre main, & comme je m'étois placé fort près du bûcher, je vis qu'elle leva la tête de son mary, appuya son visage dessus, baissa son voile, & mourut sans faire paroître la moindre foiblesse.

Quelque temps après il y en eut une moins jeune qui voulut accomplir le même voeu; elle avoit sollicité la mort avec une ardeur empressee, & la fermeté luy manqua quand elle en avoit le plus de besoin, & à peine se vit elle dans le bûcher qu'elle fit des efforts pour en sortir, mais les Bramines irritez de son peu de courage, la contraignirent à souffrir la mort qu'elle avoit cherchée. Quand les corps sont consommmez on jette les cendres dans la riviere, & les familles où il s'est trouvé de ces femmes généreuses, sont

68 RELATION D'UN VOYAGE
sont extrêmement distinguées des autres.

Dans les lieux où les Gentils sont maîtres absolus , la Loy est observée dans toute sa rigueur , l'on brûle par force celles qui ne se viennent point offrir ; mais ce qu'il y a d'étrange , c'est que les mariages se font souvent entre des hommes faits & des filles qui n'ont que fept ou huit ans , qu'on ne laisse pas d'immoler malgré l'innocence de l'âge , si elles perdent leurs maris , les parents se faisant un barbare honneur de les livrer aux rigueurs de la coutume.

Il y a des Royaumes dans les Indes où ces Sacrifices sont différents , on fait une fosse profonde où l'on jette le corps du mort , on y allume un grand feu trois jours de suite , la veuve y est conduite , & pour ne pas l'épouvanter par la veue du feu , on le couvre d'un pavillon fait de feuilles de Bananier , & quand elle a fait ses tours & ses adieux , elle se lance dedans au travers de la palissade qui ne résiste guere à cet effort .

D'autres enterrant leurs morts dans de grandes fosses , où l'on met les veuves toutes droites , les couvrant ensuite de terre jusques au col , alors le Bramine

de

DES INDES ORIENTALES. 69
ne s'approche, & quand il a fait ses exhortations il étrangle la victime, &acheve de la couvrir de terre.

Le Roy de Maudré n'a jamais moins de trois ou quatre cent femmes, que l'on constraint toutes à se brûler avec son corps, quand il est mort.

On observe une autre coutume aux funerailles des Pinces de la race de Sevagi : on brûle avec son corps tous les Officiers qui l'ont servy pendant sa vie, & cela va à un grand nombre d'hommes. Il y a plusieurs autres petits Royaumes où l'on ne suit pas aux obseques des Grands, des loix moins cruelles que celles dont je viens de parler.



CHAPITRE XVIII.

Des Temples & des habits des Indiens.

Comme les Indiens sont de différentes Religions, tous leurs Temples ne se ressemblent point. Les Mahometans de Surate y ont édifié des Mosquées magnifiques, il y en a plus de deux cens dans cette Ville, mais elles ne sont pas toutes

70 RELATION D'UN VOYAGE
toutes considerables : ils ont les Images
en execration , & il n'y a qu'une pe-
tité niche du côté de la Mecqué , les plus
devots ne pouvant pas toujours aller cher-
cher ces celebres Mosquées , on a mar-
qué pour contenter leur zèle plusieurs
lieux qui n'ont pour toute gravité , qu'un
trou dans la muraille & un bassin pour
se purifier dans le temps de la priere.
Ils ne laissent pas de porter le nom de
Mosquée , & c'est ainsi que l'on en doit
distinguer le nombre infiny que l'on dit
être au grand Caire , & en d'autres Vil-
les où la Religion de Mahomet domi-
ne.

Selon l'ordre de l'Alcoran le Vendredi
est leur Dimanche , & dans ce jour con-
sacré à la devotion , ils font reguliere-
ment leurs prières & leurs aumônes.

Les Pagodes des Gentils sont hors
des Villes , & il n'y a que les plus ri-
ches qui en puissent avoir chez eux , l'éten-
duë en est toujours vaste & la structure
assez belle : tous leurs jours sont égale-
ment devots , & ils n'offrent jamais à
leurs Dieux que des choses inanimées.

Les Parsis qui , comme nous l'avons
dit , n'adorent que le Soleil & le feu ,
n'ont point d'Autels ny de lieux desti-
nez

DES INDES ORIENTALES 71
nez particulierement à la devotion, l'Image du Soleil étoit autrefois leur Idole; mais depuis qu'ils vivent sous la domination du grand Mogol, ce culte leur est interdit, & si quelqu'un en a conservé l'usage, il doit prendre de grandes précautions pour se cacher. Tous les sujets de ce Prince portent le Turban de quelque Religion qu'ils soient, avec un peu de différence; les Mahometans & les Parsis ne rasent point leurs barbes; tous les hommes portent des vestes qui ressemblent à nos casaques, les manches en sont étroites, mais si longues qu'elles font plusieurs plis sur le bras, ils ont une espèce de caleçon étroit qui n'est point ouvert par devant & descend jusques au talon, les Gentils portent des manieres de jupes: pour des bas c'est un usage inconnu dans toutes les Indes, & l'on n'y porte les souliers qu'en pantoufle.

Les femmes ont les plus beaux cheveux du monde, dont elles prennent grand soin: leurs habits diffèrent très-peu de ceux des hommes à la réserve de la coiffure; elles portent des voiles pour se couvrir le visage dans les rues, la propreté est cherie parmy elles, & les essences précieuses répandues sur toute leur per-

72 RELATION D'UN VOYAGE
personne. On ne les voit pas librement ,
& la jalouſie eſt ſi naturelle aux Maho-
metans qu'ils en prennent jufques à l'ex-
cez , pour les moindres ſujets qu'on leur
en donne , & ceux qui n'ont jamais ouy
parler de leur humeur , en compren-
dront aisement le caractere par l'exemple
que je vais en rapporter.

Le Gouverneur de Surate aimoit paſ-
ſionnement une de ſes femmes , dont la
beauté ſurpaſſoit inſiniment celle des au-
tres , il eut envie d'en avoir le portrait
pour ſoulager les chagrins de l'absence
quand il étoit obligé de s'en éloigner ,
& ayant appris qu'il y avoit dans la com-
pagnie de France un jeune homme qui
peignoit fort bien , il envoia prier les
Directeurs de ſouffrir qu'il vint luy par-
ler , ils le firent avec plaisir , & le Gou-
verneur ayant proposé ſon deslein au
Peintre , luy promit une recompence
digne du ſervice qu'il en exigeoit ; le
François répondit , qu'il vouloit ſe ſur-
paſſer pour le ſatisfaire ſans prétendre
d'autre ſalaire que celuy de l'obliger . Tra-
vaillez donc avec toute la diligence que
vous pourrez , ajouta l'Indien . Faites-
moy conduire où eſt la personne que
vous voulez qu'on repréſente , repliqua
le

le Peintre : Quoy ! interrompit le Gouverneur, en rougissant, vous avez prétendu voir ma femme ? & comment voulez vous que je la peigne si elle m'est inconnue, répondit le François ? retirez-vous , poursuivit le jaloux Indien, si vous ne la pouvez peindre sans la voir, j'aime mieux renoncer au plaisir d'avoir son portrait, que d'exposer ses charmes à la veue d'aucun homme. Voila jusques à quel point va la folie, ou plutôt l'imbecillité des Mahometans. Le libertinage & les vices regnent cependant chez eux, & les femmes sçavent tromper la plus active vigilance de leurs maris.

Celles des Parsis & des Gentils ne sont couvertes que de corsets justes, qui s'attachent par derriere, les manches en sont courtes, elles ont des bandes d'étoffes selon leur condition, qui font le tour du corps, passent sur leur têtes, & s'attachent à la ceinture ; elles sont presque toutes belles, le commerce en est libre, & elles se voient ordinairement à Venus, hors les Bamanes qui sont un peu plus modestes. Leur magnificence en bijoux est toute aussi grande qu'elles le peuvent, outre les colliers & les bracelets, elles

74 RELATION D'UN VOYAGE

portent aux pieds des anneaux creux pleins de gravier, ou de quelque chose qui puisse faire du bruit : leurs têtes sont ornées de petites couronnes d'or enrichies de pierreries ; elles ont les oreilles percées & chargées de pendants, & le nez où elles mettent une plaque d'or ou d'argent, si grande que la moitié de leur visage en est couvert.

On ne peut rien voir de plus propre que leurs personnes, les riches se lavent chez elles, & les autres à la rivière depuis la naissance du jour jusqu'à la nuit, les Bramenes prient pour elles & gardent leurs habits ; c'est à dire ceux qu'elles apportent pour changer en sortant du bain, où elles entrent toutes vêtues ; leur adresse est si grande que tous les yeux qui les pourroient observer, ne voient rien contre la modestie, elles sont religieusement attachées à leurs Loix, mais fort voluptueuses.

Après trois mois de séjour à Surate, je fus m'embarquer au Port de Sonaly, sur le Vaisseau la Marie, qui alloit avec celuy de la Force à Batiepatan, prendre le reste de sa charge en épiceries.

CHA.

CHAPITRE XIX.

Départ de Surate pour le Malabar.

Nous sortimes du Port de Sonaly le sixième Janvier 1670. à la faveur d'un vent agréable, qui continua jusqu'à Rajapour, où la Force s'arrêta, pendant que nous passâmes outre : mais comme j'y ai séjourné dans d'autres temps, je diray ce que c'est, pour ne point interrompre l'ordre de ma Relation.

C'est un lieu situé dans les terres du Sevagy, un rebelle fameux qui a long-temps occupé le grand Mogol, & le Roy de Visapour son Maître. Justement sous le dix-septième degré au Nord de la ligne Equinoxiale, sur la côte de Malabar, environ à vingt lieues au Nord de Goa, on l'approche par une rivière facile: il y a un petit village sur la droite qui n'est habité que par des Pêcheurs, & quatre lieues au delà on trouve la ville de Rajapour, qui prête son nom à la rivière ; les Vaisseaux du pays qui ne portent gueres que cent tonneaux, ne

montent qu'à une petite Isle qui est à moitié chemin, & l'on passe plus avant avec des barques & des chaloupes : quand les eaux sont basses la riviere n'est pas plus difficile à traverser qu'un ruisseau.

Les Anglois y ont autrefois eu une habitation, mais les Indiens les en chassèrent. Notre Compagnie s'y est établie depuis peu, elle y a une belle maison & un grand jardin proche d'un bassin, d'où il sort une fontaine d'eau chaude, qui n'est pas moins considérable par ses vertus que les plus celebres de l'Europe. Les Montagnes & les Forests du voisinage sont pleines de Singes, que l'on revere dans les terres du Sevagi, & qu'on n'ose tuér sans exposer sa vie. Le Commerce de Rajapour consiste en Salpêtre & en Toiles : mais sur tout en poivre qui s'y recueille abondamment.

Le Sevagi est un Prince puissant, qui s'est si bien servy de sa fortune, que malgré l'importance de ses ennemis il regne aujourd'huy presque depuis Surate jusques à Goa, excepté quelques Villes maritimes qui appartiennent aux Portugais. Ce voisin redoutable fit trembler Goa, où les Vice-Rois tinrent leur Cour l'année 1676. & a porté plusieurs fois la

ter-

terreur à Surate, d'où il a tiré des richesses immenses, sans respecter les Pagodes ny les Mosquées : On a remarqué qu'il ne fut moderé que pour les Nations d'Europe ; il est vray qu'il pouvoit craindre leur resistance, & ce fut peut-être moins par un motif de consideration qu'il épargna leurs maisons , que par la crainte d'en trouver l'entrée difficile. Il alla en 1671. à Surate pour la dernière fois , & n'en sortit qu'après y avoir laissé des marques de sa fureur , qui ne furent pas aisément rétablies. Il a toutes ses ForteresSES sur des montagnes ; ses sujets sont Gentils comme lui , mais il souffre de toutes sortes de Religions , & est un des plus grands politiques du siecle.

Le Vaisseau la Force s'arrêta donc dans la riviere du Rajapour , où l'Aigle d'or étoit arrivé depuis peu de jours , qui revenoit d'Achem capitale de l'Isle de Sumatra , qui n'est jamais gouvernée que par des femmes , & où les Reynes tiennent ordinairement leur Cour . Avant que d'aller à Achem il avoit passé Masulipatan Ville du Royaume de Golconda de la côte de Coromandel , où l'on fait ces belles Chites que nous appellons Indiennes , dont la peinture ne dure pas

D 3 moins

78 RELATION D'UN VOYAGE .
moins que la toile , sans rien perdre de
son éclat. La Compagnie de France a
des Bureaux en tous ces lieux.



CHAPITRE XX.

Suite du Voyage de Malabar.

EN continuant notre route nous paſſâmes à la veue des Forteresses qui font à l'entrée de la riviere de Goa, dont je parleray dans un autre temps ; & nous arrivâmes devant Mirſeou le quatorzième de Janvier , mouillant l'ancre le même jour à l'embouchure de la riviere.

Mirſeou est dans le Royaume de Viſapour , environ à dix-huit lieues au midi de Goa , où notre Compagnie a un Magazin pour le poivre. C'est un climat fort agreable & fertile. La première chose que l'on trouve en montant la riviere c'est le Bourg & la Forteresse de Mirſeou ; elle est grande, munie de quantité d'artillerie , & environnée d'un fossé profond : Le Gouverneur de cette Place étoit Persan , extrêmement civil , & s'appelloit Cojabdella. Dés qu'on l'eut aver-

averty de notre arrivée il visita notre Capitaine, & nous fit à tous en particulier des honnêtetez, nous invitant à souper, quby que l'heure du dîner ne fût pas encore arrivée : Nous le suivîmes, les uns dans des Palanquins, les autres à cheval, escortez de ses Gardes avec ses Haut-bois & ses Trompettes.

Quand nous fûmes au Château, il nous mena dans une grande Salle tapissée des plus riches étoffes du Levant, & nous fit asséoir autour de luy sur des Carreaux de la même beauté. Nos interprètes commençoint à peine à s'expliquer pour nous qu'on vit entrer une troupe de Danseuses qu'il avoit ordonnées pour le divertissement de ce jour : Ces femmes n'ont point d'autre occupation que celle de leur danse, qui eût fort extraordinaire & très-peu modeste; leurs habits sont superbes, elles sont toutes bien faites & parfaitement adroites. Ce bal qui nous parut une nouveauté fort bizarre, dura toute la journée, & nous fatigua extrêmement, parce que nous étions à jeun, & plus disposez à faire un bon repas qu'à prêter nos yeux à un spectacle qui ne nous réjouïssoit point, l'heure des flambeaux arriva que nous fîmes

80 RELATION D'UN VOYAGE
perer le souper : on nous conduisit dans la Cour , où nous vîmes au lieu de tables les Danseuses recommencer leur exercice ; ensuite on fit quelques feux d'artifice , qui durerent jusques à dix heures , & nous impatienterent extremement ; enfin on nous conduisit sous un grand dôme , où le couvert étoit mis à terre suivant l'usage du pays , ou plutôt de tout l'Orient ; on servit une infinité de mets , dont la faim ne nous permit gueres de distinguer le goût : la boisson fut de la limonade , que nous prenions dans de grandes porcelaines avec des cuillieres de buis , tenant chacune un petit verre : On nous apporta après la viande , une confusion de fruits & de confitures ; la danse succeda encore au festin , & nous ne quittâmes le Gouverneur que bien tard , qui nous fit reconduire par ses Gardes & ses Trompettes jusques à la maison de la Compagnie.

Le lendemain on le pria de venir voir notre Vaisseau qui étoit en Rade ; il s'y fit conduire , & distingua tous ceux qui avoient soupé chez luy par des presens ; on le reçut au bruit du canon , & tout le jour fut employé à le regaler. Quand il partit on luy fit aussi des presens au nom

DES INDES ORIENTALES. 81
nom de la Compagnie & à tous ses Of-
ficiers, plus considérables que les siens :
& il se retira aussi satisfait de notre Na-
tion que nous l'étions de sa civilité.

Le Roy de Visapour n'est pas des
moins puissans de Plnde, quoy que tri-
butaire du Mogol, il professe la Religion
Mahometane : mais presque tous ses su-
jets sont Gentils.

Nous partîmes de Mirseou le dix-neu-
vième du mois, & le vingt-deux nous
arrivâmes à Baliepatan, où nous trou-
vâmes une quantité de poivre suffisante
pour achever notre charge.

Baliepatan est du Royaume de Can-
nor dans la côte de Malabar, située à 11.
degréz deux tiers de latitude Septentrio-
nale : le Bourg de Baliepatan n'est qu'à
une lieue de la Mer, d'une grandeur con-
siderable, habité par de riches Mar-
chands Mahometans.

Astlez près de cette habitation on trou-
ve le Palais du Roy, environné de plu-
sieurs Pagodes magnifiques, & c'est à pein
prés en cet endroit que le Prince Gou-
verneur avoit étably les nôtres pour leur
plus grande commodité, attendant quel-
que endroit meilleur.

Le Vaisseau la Force arriva quelques
D 5 jours

82 RELATION D'UN VOYAGE
jours après le nôtre, & l'on fit diligence pour les dépêcher ensemble, ils partirent le premier jour de Février, & firent voile vers l'Île Dauphine où ils devaient prendre Monsieur de Montdevergne pour le remener en France.



CHAPITRE XXI.

Du Malabar.

ON appelle communément la côte de Malabar toute l'étendue de terre qui est depuis Surate jusques au Cap de Comorin ; mais pour être plus exacts, nous ne la ferons commencer qu'au Mont d'Eli, situé sous le 12. degré au Nord de l'Equateur, puisque c'est là que les peuples prennent le nom de Malabares ou Malavares.

Cette côte a plus de deux qens lieues de long, & est divisée en plusieurs Royaumes, dont les Princes sont Gentils & quoy qu'ils possèdent peu de terres, ils ne sont tributaires d'aucuns Rois. Le plus puissant de tous est celuy de Cannor, les autres le craignent & l'honorent ; on

on l'appelle Colitri, & ce nom suit ordinairement la Couronne de Canonor. Le Samorin ou Roy de Calicut luy est inferieur, quoy que ses Etats soient d'une plus grande étendue : Ils ne different ny en mœurs, ny en Religion, ny en coutumes; & ce que l'ondira du Roy de Canonor & de ses sujets, peut servir pour tous les autres Malabares.

L'air est bon par toute la côte, il n'y a pointe de terre en Asie plus fertile ; le riz s'y recueille deux fois par an ; elle abonde en excellens fruits, mais ils sont bien differens de ceux d'Europe.

Quoy que le cocos n'aye pas un goût fort delicioux, son utilité merite qu'on fasse l'éloge de l'arbre qui le porte. Les Malabares l'appellent *Tenga*, il est droit, sans aucunes branches, & a ordinairement trente ou quarante pieds de haut ; son bois est spongieux, composé de filaments qui se divisent, & le rendent incapable de servir aux bâtimens, si ce n'est dans sa vieillesse, qu'il devient un peu plus solide. Les racines en sont déliées & nombreuses, entrent peu dans la terre, & paissent toutes au dehors, sans que cela l'empêche de résister à la violence des vents ; & il est extraordinaire

D 6 naire

84 RELATION D'UN VOYAGE
naire d'en voir abattre par les orages. Il sort du sommet environ une douzaine de feuilles longues de dix pieds, & larges d'un & demy, divisées comme celles du Dartier ; & quand elles sont feiches on s'en sert à couvrir les maisons : on fait de fort belles nattes de leurs filets les plus fins, & des balais de ceux qui le sont moins : Le milieu de ces feuilles est bon à brûler, leur nombre se trouve presque toujours égal, parce qu'il en renait à mesure qu'elles tombent. On trouve un gros germe au sommet de l'arbre fait en forme de chou-fleur, beaucoup plus délicat que les nôtres, dix personnes pourroient en être repus : mais comme l'arbre meurt dès que ce germe est cueilly, on le coupe ordinairement par le pied, quand on veut s'en donner le regal. Entre le sommet & les feuilles il y a plusieurs rejettons de la grosseur du bras, que l'on coupe, & il en distille une liqueur blanche, douce, & agreable, que les Tives, ceux d'entre les Malabares qui cultivent la terre, vont recueillir le soir & le matin dans des vaisseaux qu'ils attachent aux endroits dont elle découle. C'est le vin du pays, que l'on appelle Sou-

Soury, ou Tary, il enivre comme le nôtre, devient piquant quand on l'a gardé quelques heures, s'aigrit tout-à-fait dans l'espacc de 24. heures, & l'on ne se sert point d'autre vinaigre dans toutes les Indes. On en fait de l'eau de vie qui devient des plus fortes après l'avoir repassée plusieurs fois.

Si l'on met cette liqueur nouvellement fortie de l'arbre dans un bassin avec un peu de chaux vive, elle devient comme du miel, dont on se sert pour toutes sortes de confitures ; & si on la laisse cuire plus longtemps, il se forme du sucre, moins bon à la vérité que celuy de cannes, mais qui ne laisse pas de servir aux pauvres gens. Les Malabares l'appellent *Jagara*, & les Portugais *Lagre*. Tant que le Tary distille, & que les rejettons de l'arbre sont ouverts, il ne porte point de fruit : mais dès qu'on les laisse croître, il en sort une grosse grappe, où les cocos sont attachés au nombre de dix ou douze : L'écorce en est tendre dans la nouveauté, on le coupe facilement, & il en sort une eau claire & rafraîchissante, dont le goût est fort agréable, il y en a qui en rendent demy-septier, & d'autres jusqu'à chopine :

Cette

86 RELATION D'UN VOYAGE

Cette eau se convertit en chair avec le temps ; elle est d'abord blanche & inolide, & c'est alors que les Malabares appellent le cocos *Elixir*, & les Portugais *Lager*. Quand toute l'humidité est consumée, le fruit s'endurcit & devient épais, & son goût ressemble à celuy des noisettes ; il est trop connu en France pour s'arrêter à dire tous les usages où l'on le met, & la quantité qui en vient de tous côtés, ne luy a rien laissé de rare que la beauté de son naturel. L'arbre en produit trois fois l'année, il y en a de gros comme la tête, qui tombent au moindre vent, & rendent leur voisinage dangereux ; on compose des cordages & des cables avec les fillets de l'écorce, qui servent aux plus grands Vaisseaux, & résistent à la Mer : Et comme l'abondance de ce fruit est prodigieuse, outre celuy qui sert dans le pays, il s'en brûle quantité pour faire du charbon dont les Forgerons se servent.

Les Cuisiniers assaisonnt tous leurs mets d'un suc qui sort du cocos en le râissant ; on en tire aussi de l'huile dont les Indiens mangent, & brûlent. Les volailles & les pouceaux sont nourris du marc, & il y a même des pauvres qui

qui en font leur pain. Toutes ces grandes utilitez rendent cet arbre precieux, quoy qu'il ne soit pas rare : & l'on peut bien en composer, non pas un Vaisseau, comme quelques-uns l'ont écrit, mais une Barque équipée de vergues, de voiles, de cordages, chargée de vivres & de marchandises ; le tout provenant du seul arbre de cocos & de son fruit.

Il y a deux autres sortes de Palmiers, dont l'un porte les Dattes, qui ne mesurent jamais aux Indes ; celiuy-là qui n'a que huit ou dix pieds de haut est sans branches, & possède seulement quelques feuilles au sommet comme le cocos, mais beaucoup plus petites : on en perce le tronc, dont il se tire avec des tuyaux faits exprès un espace de liqueur comme le Tary, appellée Nery elle sert aussi à faire du vinaigre, & de l'eau de vie, mais non pas du sucre. L'autre est le Palmier Brabouin sauvage, il porte un méchant fruit que l'on appelle Tréfouet, le suc n'en est pas moins bon que ceuluy du cocos, l'arbre est plus grand, & jette des feuilles unies, si prodigieuses qu'une seule peut couvrir un lit de cinq pieds : On s'en sert à faire des Parasols,

88 RELATION D'UN VOYAGE
sols, ou Sombrairos, en langue Portugaise, qui sont aussi utiles pour la pluie que pour le Soleil.



CHAPITRE XXII.

Du Jacque & de la Manga.

JE Jacque est un fruit si prodigieux qu'un seul fait souvent la charge d'un homme ; l'arbre n'est pas plus grand que nos pommiers, ses feuilles ressemblent à celles du Laurier, & sont un peu plus larges ; le fruit est toujours attaché au tronc, parce que les branches ne le pourraient pas soutenir ; Il paroît comme de la mousse dans le commencement qu'il poussè, la couleur en est verte jusques dans sa maturité, sa peau ressemble à celle de l'Ananas ; elle est épaisse, mais assez molle pour la couper sans peine, en frottant les mains & le couteau d'huile ou de beurre, pour empêcher la gomme ou le glu de s'y attacher. On trouve dans ce fruit extraordinaire plusieurs endroits partagez, pleins d'une maniere de prunes grosses comme des œufs de poules ; il y en a quelquefois jusqu'à

jusqu'à deux cens, que dix hommes au-
roient peine à manger ; leur chair a l'é-
paisseur d'un doigt, la couleur en est
jaune, & le goût comme celuy de nos
meilleurs Melons ; il y a encore au mi-
lieu une chataigne qui ne tient point, &
qui ressemble assez à celles d'Europe :
on ne mange point cette graine qui est
la semence du Jaca ; c'est un fruit mal
fain, & toujours dangereux, si on ne boit
de l'eau après.

La Manga est d'une autre excellance,
& ressemble à nos Pavies, on en voit
de rouges, de blanches, & de vertes
quand elles sont meures ; il y en a de
la grosseur d'un œuf, & d'autres qui
surpassent nos plus grosses poires, la
peau en est unie, la chair molle, où le
noyau s'attache de maniere qu'on ne le
peut séparer ; toute l'Inde en produit,
mais elles ne sont pas également bonnes
par tout ; celles du Malabar sont les moins
dres : on en mange d'assez bonnes aux
environs de Surate & de Daaman, mais
les meilleures viennent de l'Isle de Goa.
Elles durent depuis Mars jusques à Sep-
tembre ; rien n'est meilleur quand on
les confit vertes. Le vinaigre les con-
serve aussi, & c'est une espece de salade
fort

96 RELATION D'UN VOYAGE
fort commune chez les Indiens. L'ar-
bre en est grand comme le Noyer. &
son bois sert à toutes sortes d'ouvrages
de Menuiserie.



CHAPITRE XXIII.

Du poivre, Cardamome, Canelle & Béthel.

ON plante l'arbrisseau qui porte le poivre auprès des autres grands arbres pour le soutenir, ses feuilles ressemblent à celles du Lierre, & l'odeur en est piquante comme le goût. Le poivre soit par petites grappes qui paraissent vertes au commencement, & deviennent rouges quand il est meut, & enfin tel que nous le voyons icy, après l'avoir exposé au Soleil ; il n'y en a point de deux sortes, comme on se l'imagine, toute la différence est que celuy qu'on appelle noir a sa peau & le blanc en est dépouillé, et que l'on fait facilement en le battant avant qu'il soit tout-à-fait sec, ou le frottant après l'avoir laissé tremper quelque temps dans de l'eau ; ainsi tous ceux qui ont du poivre commun-

le

le peuvent blanchir quand il leur plaira. On en confit au sucre quand il est vert, & c'est un mets fort en usage chez les Mogols ; les Indiens en font de ce qu'ils appellent Achar, nom qu'ils donnent à tout ce qui se conserve avec le vinaigre.

Quoy que le poivre vienne en plusieurs pays, il croît plus abondamment depuis Rajapour jusques au Cap de Comorin que par tout ailleurs, le plus gros vient de Visapour &c de Canara ; celuy des terres de Malabar, c'est à dire depuis le Mont d'Eli jusques à l'extremité Mésidionale de la côte, est plus petit, mais il produit davantage, & toutes les Nations s'en fournissent en ce pays pour le transporter dans les leurs.

Le Cardamome se recueille au Royaume de Canonor sur une montagne à fixe où sept lieues de la mer, & c'est le seul endroit du monde où l'on en trouve. Cette terre est d'un grand revenu à ceux qui la possèdent, il n'y fait ny la bourge, ny semences, la seule peine que l'on se donne, c'est lorsque les pluies sont cessées, de brûler les herbes quelles ont fait naître ; le Soleil les seiche en peu de temps, & leurs cendres suffisent pour

diff.

92 RELATION D'UN VOYAGE
disposer la terre à produire le Cardaome.

On en transporte dans toute l'Inde, en Perse, en Arabie, où les peuples ne mangent point de ris à leur goût, si le Cardamome ne l'affaïsonne, & tout se consomme en Orient, à la réserve du peu qu'il en faut en Europe pour la Medicine. Il se vend trois fois plus cher que le poivre : il y a aussi de la canelle dans cette côte, mais bien moins bonne que celle de l'Isle de Ceylan, que les Hollandois ont ôtée aux Portugais.

La feuille que les Malabares appellent Betlé, les Portugais Bethel, & les autres peuples de l'Inde Panthlé, mérite bien d'avoir icy son rang : Elle naît d'un petit arbre comme le poivrier, & ne ressemble pas moins au lierre que les siennes ; le goût en est aromatique, fort agréable, & sa couleur naturelle verte ; on en fait blanchir sans perdre leur fraîcheur, en les enfermant dans de petits coffres de bois de Bannanier, & les arrosant une fois le jour ; on ne les mâche point sans arecque ; C'est un petit fruit qui ressemble à une noix verte, dont on fait pourrir l'écorce en le mouillant : L'arecque put quand elle est nouvelle, mais le temps & la leiche-
ref-

refié en purifient la méchante odeur , elle a un goût piquant qui fait cracher ; pour s'en servir avec le Bethel on met environ gros comme un pois de chaux éteinte & molle , sur trois ou quatre fueilles de Bethel avec la quatrième partie d'une arecque , & l'on fait ensuite un petit pacquet du tout , qui se peut mâcher long-temps . Il y en a qui ajoutent à cela quelques grains de Cardamome , un clou de girofle , ou un peu de canelle pour en rendre le goût plus agreable . L'arbre qui produit l'arecque est haut , droit , sans branches , orné seulement de quelques fueilles , son bois sert à bâtier , mais plus ordinairement à faire des mats & des vergues aux Barques , étant trop menu pour les grâds Vaisseaux .

Le Bethel avec sa préparation fortifie l'estomac , aide à digérer , & laisse une bonne odeur à la bouche , les lèvres en rougissoient , & la salive même , ce qui a peut-être donné occasion de dire qu'il fait seigner les gencives ; au reste il a une vertu particulière pour soulager de la pierre , c'est ce que j'ay expérimenté moy-même sur plusieurs de mes amis : & pour confirmer cette vérité , il faut sca-voir que dans tous les lieux où il est en usage ,

94 RELATION D'UN VOYAGE
usage, ce mal cruel n'attaque personne. Au commencement que l'on se fert du Bethel, on a des étourdissements terribles, mais on peut les éviter en nettoyant l'arecque d'une matière blanche qui est dedans. Les Européens accoutumez à l'air des Indes, ne peuvent non plus passer de Bethel que ceux du pays: L'abondance de ses feuilles ne les rend pas moins précieuses, & les Princes s'en font un délice comme les moindres de leurs sujets. Le premier regard qu'on fait en visite c'est de présenter un paquet de Bethel; ceux qui sortoient sans en avoir reçu, s'offroiseroient extrêmement, & l'affront seroit égal si on le refusoit; cependant on n'est pas obligé de s'en servir sur le champ, parce que tous les Asiatiques craignent le poison, & sont naturellement soupçonneux.

Il y a dans toutes les Indes, mais surtout dans le Malabar, un arbre assez haut, dont les feuilles sont comme celles du laurier, ou peu différentes; il porte des fleurs blanches qui sentent assez bon, & il distille le long de son tronc une gomme qui sert pour les Vaisseaux: ce que cet arbre a de particulier est que ses branches après s'être élevées tombent vers la terre

terre où elles prennent racine si-tôt qu'elles y touchent, & deviennent si grosses avec le temps qu'on ne peut distinguer le premier tronc. Si l'on n'empêchoit ces arbres de s'étendre en les coupant, il y n'en faudroit qu'un pour couvrir tout un pays.

Le Malabar produit encore de toutes sortes de légumes comme les nôtres : il y en a aussi qui luy sont particulières, ce sont de certaines fèves longues de quatre doigts, dont les costes ont un pied & demy de long ; elles viennent en peu de temps, n'ont aucune delicatesse, & il n'y a que les misérables qui en mangent. Les Jardiniers ne les cultivent que pour ombrager des cabinets ; leurs parterres sont couvertes d'une autre herbe, dont la tige est fort déliée, & s'étend par mille jets, elle a une infinité de feuilles semblables à la pinprenelle, & quantité de fleurs rouges faites comme le Jasmin double, qui ne sentent rien & ne servent qu'au plaisir des yeux : Elles paroissent au lever du Soleil, & tombent dès qu'il se couche ; on ne laisse pas d'en avoir également tous les jours de l'année, sans qu'il soit nécessaire de semer la plante qu'une seule fois, parce que les graines qui

96 RELATION D'UN VOYAGE
qui tombent prennent racine & se renou-
vellent incessamment. Les Malabares sont
moins curieux de fleurs que les Mogols,
& leurs femmes se contentent de se frotter
d'huile de cocos, sans rechercher d'aut-
res parfums, quoy qu'il y en aye dans
leur pays.



CHAPITRE XXIV.

*Des animaux, & particulièrement
de l'Elephant.*

Les oyseaux du Malabar ne sont
point differens de ceux du reste de
l'Inde, il y a quantité de Perroquets gros
& petits, de toutes sortes de couleurs,
l'on en prend souvent jusques à deux cent
dans un filet, ce n'est point là qu'on leur
apprend à parler, & les seuls Européens
se donnent cette peine. Le gibier y abon-
de qui se prend fort aisement, le seul
Paon est difficile, on ne laisse pas d'en
prendre & d'en manger très souvent:
ses plumes sont en usage dans toute l'Asie,
on s'en sert à faire des Parasols pour les
personnes de qualité, & des Eventails
enri-

DES INDES ORIENTALES 97
enrichis d'or & de Piergeries. Les Malabares ont aussi chez eux de toutes sortes de volailles.

L'Elephant doit tenir le premier rang entre les animaux à quatre pieds , & il le faut mettre au nombre de ceux que l'on voit dans la côte de Malabar , quoy qu'il y soit apporté d'ailleurs . C'est le plus grand des animaux terrestres : la tête n'est pas grossie à proportion du corps ; il a les oreilles fort grandes , faites à peu près comme les ailes des chauves-souris , les jambes rondes & d'égale grosseur par tout , quoy qu'elles ayent des jointures , il se sert de sa trompe comme d'une main pour prendre ce qu'on luy presente , cette partie s'allonge , se retire , & tient si bien ce qu'elle empoigne qu'il est impossible de luy rien arracher ; il se sert d'un sabre aussi adroitemment qu'un homme ; cette trompe est creuse , & lorsque l'Elephant veut boire , il tire l'eau avec , qu'il laisse ensuite tomber dans sa bouche . J'en ay vu quelquefois revenir de la riviere qui reservoient plus d'un seau d'eau , pour la jettter aux personnes qui ne leur plaisoient pas , ou qui leur avoient fait de la peine , rien n'approche de l'intelligence & de la memoire de l'Elephant , & j'en

I. Partie.

E

ay

98 RELATION D'UN VOYAGE
ay été convaincu dans plusieurs occasions.

Toutes les Villes des Indes entretiennent de certaines gens qui ne servent qu'à balayer les rues & les maisons ; un garçon de douze ans qui avoit cet employ à Surate, ayant un jour amassé des ordures, & voyant passer un Elephant, en prit avec ses deux mains qu'il luy jeta au nez , l'animal ne témoigna alors aucun mouvement de colere, mais quelques jours après l'enfant se rencontrant à son passage, il le prit par le milieu du corps avec sa trompe, & luy fit faire cent tours en l'air avec une violence qui épouventa tous ceux qui le virent, cependant on connut à la fin qu'il n'avoit voulu qu'effrayer celuy dont il avoit été insulté, puis qu'après s'en être longtemps divertie, il le remit doucement à terre, & poursuivait son chemin.

Le Vice-Roy de Portugal voulant en envoyer un qu'il avoit , à son Prince, ordonna qu'il fut embarqué dans le premier Vaisseau qui partiroit pour Lisbonne, le Gouverneur de cet animal luy fit comprendre par des discours tels qu'il auroit pu faire à un homme , qu'on voulloit le conduire dans un pays où la plus dure

dure servitude luy étoit assujette ; & cela fit une telle impression sur l'Elephant, qu'on ne le put jamais faire passer dans le Vaisseau, & qu'il en coûta la vie à ceux qui voulurent le contraindre ; le Vice-Roy en fut averti, & ne doutant point que cette résistance ne fût l'ouvrage du conducteur, il lui dit avec des menaces terribles qu'il pretendoit que dans un nombre de jours qu'il marqua, l'Elephant fut disposé à partir. Cet homme qui craignoit la mort, défit tout ce qu'il avoit fait, & par des leçons contraires persuada cet animal qu'il étoit destiné à un Prince qui le combleroit de tous les délices de la vie, & on l'embarqua enfin sans aucune peine.

Tous les grands Seigneurs nourrissent des Elephants, les Rois s'en servent à la guerre, chargeant leur dos de canon &c d'hommes armés ; j'ay vu des Gouverneurs Indiens allant à la promenade faire dresser sur un Elephant des tentes, partagées de maniere que les hommes & les femmes étoient dans des lieux différents, & qu'il y en avoit même où l'on pourroit apprêter à manger. On leur fait une espèce de bouillis ; j'en ay vu où l'on avait employé quatre-

500 RELATION D'UN VOYAGE
vingt aunes de drap, & je peux assurer,
puis qu'il est vray, qu'on en trouve d'infini-
tement plus grands, ce qui se justifie par
leurs dents, celles des uns n'ayant que
trois ou quatre pieds de long, qu'un
homme porteroit aisement, & il en vient
de Bombaze & de Mosambique, deux
places d'Afrique, de plus de dix pieds,
que deux personnes auroient peine à sou-
lever; on apporte quantité de ces dents
aux Indes, chaque Elephant n'en a que
deux, & c'est ce que nous appellons yvoi-
re.

Depuis que j'ay connu la vérité par
expérience, je me suis étonné plusieurs
fois de ce que tant de personnes ont poussé
le mensonge jusques à écrire que l'Ele-
phant n'a point de jointures aux jambes,
& qu'il luy est impossible de se toucher;
que s'il tombe par malheur il ne se rele-
ve jamais; que pour dormir il s'appuye
contre un arbre; & que le seul moyen
de s'en rendre maître est de scier le tronc,
où l'on prévoit qu'il peut aller, afin qu'il
tombe avec; c'est une relation fabuleuse
de ceux qui voyagent sans partir de chez
eux, & tous ceux qui ont été en
Asie sont convaincus du contraire; l'Ele-
phant se couche sans peine, flechit le ge-
nouil

DES INDÉS ORIENTALES 107
mouil quand son Maître veut monter dessus, & ne dort point autrement que le cheval ; pour le prendre, quand on sçait à peu près sa route , il ne faut que creuser des fossés , que l'on couvre de branches foibles & d'un peu de terre , il s'y renverse infailliblement : & c'est là que l'on s'en rend maître , parce que sa pesanteur l'empêche de se relever . Les Noirs d'Afrique en mangent , & j'ay entendu dire que la trompe est extrêmement delicate , on en tué souvent pour avoir les dents , & l'on en trouve aussi qui tombent d'elles-mêmes ; la peau est si épaisse que les balles de mousquet la percent à peine quand elle est préparée ; on en élève de petits que la mort de leurs mères fait errer à l'avanture .

L'extrême grandeur de cet animal ne l'empêche point de nager admirablement bien , & de marcher fort vite : il n'est pas moins courageux que fort , & rend de bons offices aux Rois dans la guerre .

Pendant que j'étois aux Indes , un Gouverneur voulut donner à quelques personnes considérables le plaisir extraordinaire de voir combattre un Tigre contre un Elephant , leurs tailles sont bien différentes ; la légereté du Tigre jointe

E 3 à la

102 RELATION D'UN VOYAGE
à la force de ses ongles & de ses dents,
le rend extrêmement dangereux ; il satis-
soit à la trompe , sous le ventre & sur
le dos de son ennemy , où il faisoit de
cruelles impressions , & l'Elephant le
jettoit bien loin de luy avec sa trompe ,
après avoir eslayé de le fonter aux pieds :
Leur fureur augmentant dans le combat ,
le Tigre déchiroit son adversaire par tous
les endroits où ils attachoit à luy ; l'Ela-
phant le pressoit avec une violence terri-
ble , mais avec tant d'efforts , la victoire ne
fut ny pour l'un ny pour l'autre , & il en
coûta la vie à tous les deux . On appelle
ceux qui conduisent les Elephans , Cornac ,
ils se placent sur le col , où ils se tiennent fer-
mement , sans avoir besoin de bride , ils
portent deux crochets de differente gran-
deur ; le plus petit fert d'éperon , & ils
en frappent l'Elephant à la tête pour le
faire marcher comme il leur plaît , &
ainsi il n'est jamais sans une playe dont
le sang coule presque toujours ; le grand
crochet n'est que pour le retenir quand
il est en furie ou en chaleur , & que le
petit ne suffit pas . J'en ay veu dans le
Malabar appartenant au Prince , s'échap-
per , renverser des arbres & des maisons ,
qui ne sont pas à la vérité de la résistan-
ce

DES INDES ORIENTALES. 103
ce des nôtres, & contraindre tous les habitans des lieux où ils passoient à chercher des aziles ailleurs, & nos retraites étoient quelquefois pleines de ceux qui avoient abandonné leurs demeures à la violence de ces animaux.

Les Rois du Malabar s'en servent souvent pour châtier leurs sujets rebelles, en les faisant lâcher dans leurs terres pour en abattre les arbres & les ruiner, & quand l'Elephant est grand, d'un seul effort il jette le plus puissant Cocotier par terre.

Les Marchands en louent, & s'en servent pour tirer les Barques & les Vaissseaux à sec quand ils veulent les radouber. Ces animaux qui font voir la grandeur & la magnificence des Princes, servent aussi aux Brainenes à porter les statués de leurs Dieux aux jours de fêtes, & il y a des Pagodes qui en entretiennent un certain nombre destiné à cet usage.

CHAPITRE XXV.

*Suite des animaux du Malabar, où il est
parlé du Tigre.*

DE tous les pays Orientaux le Malabar est celuy où l'on trouve le plus de Tigres , ce sont des animaux fameux par leur cruauté ; il y en a de trois sortes , & ils se distinguent par la grandeur : le plus petit est comme un gros chat , & j'en ay veu un de ceux-là dans la maison de la Compagnie au pays de Cananor qu'on avoit apporté de Mirseou , lequel faisoit presque autant de bruit qu'un bœuf en criant . On ne le nourrissoit que de chair : & quand on luy jettoit un peu de ris , il avoit l'adresse de se retirer autant que sa chaîne luy pouvoit permettre , pour laisser approcher des poules ou des canes , qu'il étrangloit ; à la fin il nous échappa : & comme je fus un des plus empêlez à le poursuivre , il me blessa considérablement à la main , & gagna les champs sans que nous le pussions attraper .

Le

Le Tigre de la seconde espece est gros comme un mouton ou un petit veau, c'est le plus commun de tous, & celuy qui desole les animaux domestiques, & ravage le pays ; on leur fait une guerre ouverte ; & les Rois pour exciter leurs sujets à la chasse de ces Tigres, promettent pour recompense un bracelet d'or à ceux qui en tuéront ; ce present est si considerable, qu'il élève celuy qui le reçoit comme les Chevaliers parmy nous, parce qu'il n'y a que le Roy qui peut autoriser à en porter ; & j'ay veu un homme qui en avoit tué un, n'ayant pour toutes armes que sa rondache & son épée, sans en être blessé.

Les Anglois n'eurent pas tant de bonheur à Baliepatan, il en venoit un chez eux la nuit, qui ravageoit tout ; fatiguez des desordres qu'il y faisoit, ils s'armèrent & l'attendirent : le premier coup qui fut tiré le blesça, mais cela ne servit qu'à augmenter sa fureur, il se precipita sur eux, donna la mort à deux ou trois, & se sauva ensuite par où il étoit venu.

J'ay pensé perir par leur cruauté quelque temps après mon arrivée au Malabar, la chaleur excessive m'obligeoit à cou-

106 RELATION D'UN VOYAGE
cher dehors au milieu de trois grands
chiens, qui veilloient pour ma sécurité ;
leurs cris m'éveillerent une nuit : En vo-
yant qu'ils fuyoient j'appellay du monde ;
on vint & nous trouvâmes qu'un de nos
chiens manquoit, il fallut allumer des
torches pour le chercher, mais ce ne
fut que le lendemain qu'on trouva ses
os dispersés à deux cent pas de la mai-
son. Cette avantage me corrigea de
l'habitude dangereuse de coucher de-
hors.

Le Tigre de la dernière espèce est
grand comme un cheval, & les Portugais
l'appellent Tigre Royal ; je n'en
ay jamais vu de vivans, mais seulement
de leurs peaux, qui couvriroient un lit
de six pieds, ce n'est qu'au Nord de
Goa qu'on en rencontre, & qu'il est
dangereux d'aller seul & sans armes.

J'ay connu un Gentil-homme Por-
tugais, nommé Juan de Siquiera, habi-
tant de Daman, qui avoit une maison
de plaisir auprès de cette Ville ; deux de
ses amis l'y étant allé visiter, après les
avoir regalez il voulut leur donner le
plaisir de la chasse au Sanglier ; étant
montez tous trois dans un petit chariot
avec chacun un mosquet, ils se mirent
en

DES INDIES ORIENTALES. roy
en chemin , mais à peine avoient - ils
fait quelques pas , qu'ils virent venir un
Tigre Royal par un chemin qui trayer-
soit celuy où ils étoient , après s'être con-
sultez ils conclurent qu'il falloit tirs
dessus , Juan de Siquera lâcha son coup
qui blesça le Tigre , & le fit tomber sans
aucune apparence de vie ; cette victoire
qui leut avoir si peu coûté , les réjouit , &
ils diffiererent à enlever leur proye jus-
ques après le déjeuné , enviant tous trois
également la peau de ce Tigre , qui est
extrêmement rare . Au retour ils furent
surpris de ne le point trouver , & de
ne voir aucune trace de sang ; le chariot
ne pouvant approcher des buissons ,
Juan de Siquera descendit contre le sen-
timent de ses amis , chercha la voye , &
trouva le Tigre inondé de son sang :
mais à peine son meurtrier avoit-il parû ,
que ce cruel animal fit un dernier effort
pour se jeter sur luy , le renversa par
terre , & le déchira en plusieurs endroits
sans que les deux autres pussent s'oppo-
ser à son malheur ; la crainte de tuer leur
ami les empêcha long - temps de tirer sur
le Tigre , mais voyant que tout le sang
qu'il perdoit ne diminuoit point ses for-
ces , & que le malheureux Siquera ne

108 RELATION D'UN VOYAGE
devoit plus être ménagé, ils tirerent & descendirent, ayant achevé de tuer le Tigre ; le Portugais infortuné avoit la face contre terre, & tout son corps n'étoit qu'une playe, dans cet état à faire horreur aux plus intrepides, on l'emporta chez luy, où sa veue répandit la douleur & le desespoir ; il respiroit si faiblement, qu'au lieu de songer à le secourir, on n'attendoit que le dernier de ses soupirs ; cependant un Gentil, esclave du bleslé, s'en approcha & promit de le guerir, si on le luy vouloit abandonner ; quoy que ce fut sans aucune esperance on ne laissa pas d'y consentir, & l'esclave pratiquant son remedé, qui n'étoit que du lait & le suc de quelques herbes, remit son Maître en parfaite santé avec le temps, & fit une de ces cures merveilleuses, que l'on auroit peine à se persuader parmy nous, ne l'ayant nourry que de pain & de lait tant qu'il l'avoit traité. Ce même Gentilhomme qui m'a fait son histoire, conservoit la peau du Tigre, qui avoit plus de six pieds de long, comme un monument consacré à la memoire de sa funeste aventure dont il ne parloit point sans émotion.

Pour évuer le Tigre la nuit il ne fanoit que

que de la lumiere qui le fait fair, mais le jour on a besoin d'armes à feu ou de fleches pour l'attaquer de loin, quand on n'est pas seur de son coup, il vaut mieux tirer en l'air, parce que le bruit l'épouivante, & qu'une legere blesſure ne sert qu'à exciter sa fureur & le rendre plus dangereux.

Le peau de toutes sortes de Tigres est à peu près de même couleur, son agreable varieté la rend de prix considerable, on s'en fert aux Indes pour couvrir des lits & des Palanquins, & en Europe à plusieurs ornemens ; les guerriers en paroient autrefois leurs chevaux, & il n'est gueres de fourture plus estimée.

CHAPITRE XXVI.

Suite des animaux, du Jacard, du Buſle, de la Civette, & du Singe.

LE Jacard ou Adivé est grand comme un chien mediocre, ressemblant au Renard par la queue, & au Loup par le museau : on en élève dans les maisons, mais leur naturel est de s'êcarter dans

110 RELATION D'UN VOYAGE
dans la terre pendant le jour, d'où ils
ne sortent que la nuit pour chercher à
manger. Ils vont par troupes, devorent
les enfans, & fuyent les hommes, leurs
cris sont plaintifs, & l'on diroit sou-
vent que ce sont ceux de plusieurs
enfans de divers âges mêlez ensemble.
Les chiens leur font la guerre & les é-
loignent des maisons, ils precedent or-
dinairement le Tigre, qui les épargne
pour attirer les chiens, & les devorer; &
les Indiens qui sçavent cette ruse, ont soin
d'enfermer ceux qui gardent leurs mai-
sons lorsqu'ils n'entendent crier qu'une
A dive; c'est un animal sans utilité, & qui
ne merite pas qu'on s'y arrête davantage.

Le Bufle est plus grand que le bœuf,
à peu près fait de même, mais il a la tête
plus longue & plus plate, les yeux
plus grands, & presque tous blancs,
les cornes plates, & souvent de dix pieds
de long, les jambes grosses & courtes.
Il est laid, presque sans poil, va lente-
ment, & porte des charges fort pesan-
tes. On en voit par troupes comme
des vaches, & ils donnent du lait qui
sert à faire du beurre & du fromage;
leur chair est bonne quoy que moins
douce que celle du bœuf: il nage

DES INDES ORIENTALES. 111
parfaitement bien & traverse les plus grandes rivières ; on en voit de privés, mais il y en a de sauvages qui sont extrêmement dangereux, déchirant les hommes ou les écrasant d'un seul coup de tête. Ils sont moins à craindre dans les bois que par tout ailleurs, parce que leurs cornes s'arrêtent souvent aux branches, & donnent le temps de fuir à ceux qui en sont poursuivis. Le cuir de ces animaux fert à une infinité de choses, & l'on en fait jusques à des cruches pour conserver de l'eau ou des liqueurs ; ceux de la côte de Malabar sont presque tous sauvages, & il n'est point défendu aux étrangers de leur donner la chasse, & d'en manger.

On y voit quantité de Civettes, c'est un petit animal à peu près fait comme un chat, à la réserve que son museau est plus pointu, qu'il a les griffes moins dangereuses, & crie autrement ; le parfum qu'il produit s'engendre comme une espèce de graisse dans une ouverture qu'il a sous la queue, on la tire de temps en temps, & elle ne foisonne qu'autant que la Civette est bien nourrie ; il s'en fait un grand trafic à Calicut, mais à moins que de la recueillir soy-même, elle est presque toujours falsifiée. II

Il y a des Singes au Malabar, mais beaucoup moins qu'aux autres parties de l'Inde, & ce n'est que dans les terres du Sevagi & de Canara qu'ils abondent. Les Gentils Orientaux regardent cet animal comme un homme raisonnable qui s'empêche de parler pour éviter le joug du travail. Quelques-uns le respectent comme une Divinité, luy élèvent des Statuës, & consacrent des jours à son honneur, ausquels ils ajoutent des sacrifices, & il est defendu chez tous les Princes Gentils d'en tuer aucun sur peine de la vie.

Quelquefois on voit des troupes de ces animaux par la campagne attaquer des femmes qui portent à manger aux gens de travail, & le leur ôter si elles ne sont secouruës. Les femelles portent leurs petits, ne les quittent jamais & les embrassent étroitement, sautant d'arbre en arbre avec la même legereté que si elles ne portoient rien ; ils font de grands ravages dans les terres, si on ne les en écarte, arrachent les fruits & le ris, & beuvant le Tari dans les vaisseaux où on le recueille.

Cet animal est fier, & fait voir de l'intrepidité, quoy qu'on le dût croire timide.

DES INDES ORIENTALES. 113
timide, par sa perpetuelle agitation. Un de mes amis étant à la chasse dans le Royaume de Canonor, s'assit sous un arbre pour manger quelques confitures ; un gros Singe posté sur le même arbre attendoit qu'il partît pour voir s'il ne laisseroit rien, & cet homme n'étant point observé luy donna un coup de fusil dans le ventre : l'animal sans en paraître ému augmenta sa playe avec les doigts, prit un de ses boyaux, & les tira tous peu à peu, jusqu'à ce qu'il fut expiré.

CHAPITRE XXVII.

Suite des animaux.

ON ne se sert aux Indes des bœufs que pour cultiver la terre, & les Gentils les honorent trop pour en manger. Il y a beaucoup de Sangliers au Malabar dont les Nahers se divertissent à la chasse, tous y mangent des porceaux excepté les Bramenes & les Nambouris. Il y a aussi du mouton & des Chevrejils.

Les Gafelots courpent encore agréablement

ment les chasseurs ; ce sont des animaux faits à peu près comme les Cerfs, excepté qu'ils n'ont point de branches à leurs cornes, & que le corps en est un peu plus petit; on les prend au filet, parce que c'est la maniere de chassier des Indiens ; on n'y voit point de lapins, mais beaucoup de lievres, ceux du pays n'en mangent gueres, & s'ils en prennent, ce n'est que pour les vendre aux Européens.

Il se trouve des couleuvres par tout le monde, mais celles des Indes, & particulierement de la côte de Malabar sont trop singulieres pour ne s'y arrêter que legerement ; je doutay long-temps des histoires que l'on m'en faisoit, mais enfin je fus convaincu par experiance, & rien n'est plus certain que ce que j'en diray.

Il y en a de grosses comme le doigt, longues de cinq ou six pieds, & de couleur verte, qui sont d'autant plus à craindre qu'on les distingue difficilement sur les herbes & les buissons, elles ne fuyent point le monde, & s'élancent sur les passans, choisissant presque toujours les yeux, le nez, & les oreilles pour s'attacher. Ce n'est point par des morsures qu'el-

qu'elles empoisonnent, mais elles ont sous le col une vessie pleine d'un venin fablet qu'elles répandent où elles s'attachent, & l'impression en est si mortelle qu'il n'y a jamais de remede, & que ceux qui en sont infectez expirent en moins d'un heurt ; comme elles sont nombreuses & difficiles à remarquer, les personnes considerables se font preceder de leurs domestiques, quand elles voyagent, qui frappent les buissons & les branches pour écarter ces insectes dangereux.

J'ay connu un Indien Chrétien, qui allant du Basar de Baliepatan au Pagode du même lieu, accompagné d'un Gentil, j'ay vit enarre tout d'un coup une de ces couleuvres vertes, par un cointé du nez & sortir par l'autre, où elle demeura suspendue, & le Payen mourut sur le champ.

Il y en a d'autres que les Indiens appellent *Nalle bambou*, c'est à dire bonne couleuvre, & les Portugais *Cobra capel*, parce qu'elle a une peau grande comme la main qui luy environne la tête, faite en forme de chapeau émaillé comme le reste de son corps, de couleurs fort vives & agréables à voir. Quoy que la piqueure de celle-là soit mortelle, elle n'est pas sans remede.

On

On ne peut trop s'étonner de l'aveuglement des Gentils à l'égard de ces animaux, tous les reptiles leur font en vénération, mais particulierement la couleuvre ; ces Statuës font les plus grands ornemens des Pagodes, & rien ne peut ouvrir les yeux de ce peuple imbecile sur cette superstition. S'il s'en trouve dans leurs maisons, après des prières ils tâchent de les attirer dehors en leur présentant à manger, sans employer la violence : & si la couleuvre s'obstine à demeurer, on luy fait des supplications eloquentes, comme si c'étoit quelque personne raisonnable.

Le Secrétaire du Prince fut mordu par une, dans le temps que j'étois en ce pays, elle étoit grosse comme le bras, & longue de huit pieds ; comme ce malheur arriva dans la campagne, ceux qui accompagoient cet Officier, prirent la couleuvre, & la portèrent dans un pot chez le Prince, on fit aussitôt appeler les Bramenes, qui la supplierent respectueusement de ne point permettre que caluy qu'elle avoit bleslé, perdit la vie, puisqu'il étoit utile au Roy ; le Prince ajouta que s'il mourroit il la feroit brûler, mais les prières & les menaces ne servirent

DES INDES ORIENTALES 117
tent de rien , le Secretaire expira ,
n'ayant été secouru par aucun remede
naturel ; le Roy fut touché de sa perte :
mais s'imaginant que son favori étoit
coupable de quelque crime , puisque les
Dieux le punissoient ainsi , il fit porter
la couleuvre hors de son Palais , & la
laissa aller paisiblement , après luy avoir
fait plusieurs profondes reverences .

Il y a de ces peuples dont la pieté bi-
zarre les fait porter du lait jusques sur
les grands chemins , afin que ces divi-
nitez rampantes ne soient pas obligées de
chercher de la nourriture plus loin : mais
si leur ignorance est déplorable , l'artifice
des Bramenes doit être detesté . Il en est
de scavans dans l'Astrologie , qui ont
même le goût des Lettres , & scavent
l'histoire de leur Nation ; ceux-là no
peuvent pas croire ce qu'ils enseignent ;
j'en ay consulté plusieurs fois , & un par-
ticulierement avec lequel j'avois assez de
familiarité , auquel je reprochois le
mauvais usage que luy & ses semblables
faisoient des talents que le Ciel leur avoit
donnez , captivant la credulité d'un
peuple imbecile , par des fables , dans
l'esperance d'acquerir de la reputation ,
& quelques legers avantages . Il me répon-
dit

118 RÉTATION D'UN VOYAGE
du qu'il m'alloit convaincre de leur pro-
bité & des veritez qu'ils enseignoient,
par une histoire qu'il me fit de cette for-
te. Le principal Bramene d'un celebre
Pagode voulant exciter la devotion du
peuple qu'il exhortoit, sollicita ses audi-
teurs de contribuer quelque chose pour
faire une couleuvre d'or avec douze oeufs
de même matière, laquelle étant mise
dans un endroit du Pagode dédié au culte
de cette divinité, il espéroit que dans
l'espace de six semaines la couleuvre de-
viendroit vivante, & les oeufs éclorroient
pour être dans la suite des Dieux pro-
tecteurs du Pagode ; cette proposition
 fut receue, & le Bramene eut bien-tôt
 ce qu'il avoit exigé, la statue fut faite,
& portée au Pagode par les Bramenes,
 suivis d'un soule de peuple ; il y entra
 seul, placa le serpent, ressortit de mê-
 me, & enferma soigneusement les oeufs
& la mère ; six semaines s'étant écoulées,
 il retourna avec le même pe-
 ple, qui ne trouvant point la couleuvre
 ny les petits, erut qu'ils étoient
 effectivement vivans. Ce miracle fut
 suivi d'une acclamation générale, & châ-
 cun s'applaudit d'avoir contribué à la pro-
 duction d'une nouvelle divinité.

Cet-

Cette fable grossiere me fit rire, & me mit cependant en colere, j'en disaf-
fes au Brahene pour lui faire compren-
dre l'artifice de celiuy dont il vantoit la
foy; mais il me resista toujours & je fus
contraint de l'abandonner à son obstina-
tion.

S'il les Gentils se sont imposé la loy de
ne pas tuer de couleuvres, cela n'est pas
defendu aux Chrétiens ny aux Maho-
metans; on en trouve souvent dans les
maisons, & j'en ay vu jusques sous nos
lits. Je diray ailleurs les remedes dont
on se sert pour guerir leurs morsures.

Les couleuvres de la plus extraordi-
naire espece sont de 20. pieds de long, &
si grosses qu'il leur est facile d'avaler un
homme; c'est cependant la moins dan-
gereuse, parce qu'il est plus aisé de l'é-
viter. On n'en voit gueres que dans des
deserts, & s'il en vient auprès des villa-
ges ou sur les bords de la mer, ce n'est
qu'après des débordemens de rivieres qui
les entraînent; je n'en ay jamais vu de
celles là que mortes, & l'on diroit que c'est
un gros tronc d'arbre renversé. J'ay ouÿ
dire à un Chrétien qui avoit été Gentil,
que travaillant à la terre au temps de
la recolte du ris avec tous ceux de la mai-
son,

120 RELATION D'UN VOYAGE
son, un petit enfant qu'on y avoit laisſé malade sortit, & se coucha fur des feüilles auprés de la porte, où il s'endormit jusques au soir; ceux qui revenoient des champs fatiguez du travail ne songerent point d'abord à luy, mais l'ayant entendu du plaindre, ils attribuerent ces plaintes à son indisposition, & attendoient que leur souper fût prest pour le faire entrer, cependant ces cris continuant, quelqu'un sortit & vit une de ces grandes couleuvres qui avoit déjà plus de la moitié du malheureux enfant dans le corps; il est aisé de s'imaginer le trouble qu'un accident si funeste jeta parmy ceux qui en furent les témoins, & que la nature interessoit, on n'osoit irriter le reptile de peur qu'il n'achevât de dévorer l'enfant; & de mille moyens différens que chacun proposa, on choisit ce-luy de couper la couleuvre d'un coup de sabre. Le plus adroit en fit heureusement l'execution: mais comme l'animal ne mourut pas d'abord pour être séparé en deux, il serra le petit corps & l'infecta de son venin, en sorte que l'enfant expira peu de momens après.

Nous entendimes un soir crier une A dive, que tout le bruit des chiens ne faisoit

faisoit point fuir, & nos gens étant sortis avec de la lumiere virent une couleuvre qui l'avaloit , l'ayant apparemment surprise endormie ; on tua l'une & l'autre : & la couleuvre pour n'avoir que dix pieds étoit d'une grosseur suffisante pour engloutir l'Adine.

Le Malabar produit des Crocodiles de toutes sortes de grandeurs, & ce fut là que j'aiday à en assommer un, comme je l'ay déjà dit.



CHAPITRE XXVIII.

Des Peuples du Malabar, & de leurs coutumes.

Les habitans du Malabar sont bien faits , presques tous noirs ou fort bruns , & n'ont rien de difforme comme les Affricains: Ils laissent croître leurs cheveux fort longs , & ne manquent point d'esprit , mais ils le negligent , ne s'adonnant ny aux Sciences ny aux Arts , leur grand penchant est à la trahison ; c'est une bagatelle parmy eux que de violer sa parole. Les Mahometans passent

I. Partie

F

pour

122 RELATION D'UN VOYAGE
pour les plus infidèles ; mais les Gentils
ne sont guère de meilleure foy.

Ces derniers sont originaires du pays,
& par consequent plus puissans que les
autres ; on les divise par lignées. La
premiere est celle des Princes ; les Nam-
bouris ou grands Prêtres composent la
seconde, les Bramenes font de la troi-
sième, & les Nahers ou Nobles de la qua-
trième. Ceux-là qui naissent seuls avec
le privilege de porter les armes, ne peu-
vent embrasser le party du commerce
sans déroger, & ce n'est que par là ou
par le changement de Religion qu'ils
perdent leur Nobleſſe. Les Tives font
ceux qui cultivent la terre & recueillent
le Tary : on leur souffre des armes, mais
ce n'est que par grace. Les Monconas
ou Pescheurs ne peuvent habiter que les
bords de la mer , & ne vivent que de la
pêche ; on les tient indignes de la guer-
re, & quelque besoin qu'on eût de Sol-
dats , ils ne sont jamais choisis. Les Mai-
nats ou Blanchisseurs composent une au-
tre lignée , aussi-bien que les Chets , c'est
à dire les Tislerans , & les Tireurs d'huile .
Les Pouliats font les derniers & les
plus vils de tous , ils demeurent vagabonds ,
parce que tout le monde les re-
bu-

bate, & ce sont eux dont les autres se servent pour veiller à la garde du ris: Ils se retirent sous de petites cabanes de feuilles de Palmier; c'est un opprobre que de les frequenter, ou seulement les approcher de vingt pas, & c'est même une nécessité de se purifier quand on leur a parlé de trop près. Il n'y a que les lignées qui sont au dessous des Nahers qui puissent obliger ceux qui les approchent à se purifier, & les Princes, les Nambouris, les Bramenes & les Nahers se peuvent toucher librement les uns les autres, sans être nécessités à se laver.

Lors qu'un Nambouri, Bramene, ou Naher, trouve un Pouliat dans son chemin, il luy crie d'aussi loin qu'il le voit, de s'enfuir; & s'il n'obeit pas assez promptement, il peut l'y contraindre à coups de mousquet, ou de flèches, étant libre de tuer ces misérables, pourvu qu'ils ne soient pas dans un lieu privilégié. Si un Naher veut éprouver ses armes, il luy est permis de le faire sur ceux de cette lignée malheureuse, de quelque âge ou sexe qu'ils soient, sans en être inquietez, & cette infortune qui est attachée à leur basilié, fait qu'ils ne se multiplient guères, il leur est défendu de

s'habiller d'aucunes sortes d'étoffes, ny de toilles, & ce n'est qu'avec des feuiilles, qu'ils couvrent quelque partie de leur corps. Le mépris que l'on en fait les rend negligens & mal-propres, ils mangent indifleremment de toutes sortes de charognes, & d'insectes: mais ce qui augmente l'horreur des Gentils, c'est de leur voir manger des bœufs qui meurent naturellement. On ne reçoit aucun presens de ces infortunez, ny pour les Dieux, ny pour le Prince, si ce n'est de l'or ou de l'argent, encore le leur fait-on poser assez loin à terre, & les Gardes qui sont Nahers le vont ensuite ramafer, leur parlant de loin, & leur répondant de même sans les laisier approcher. On condamne souvent des Pouliats à payer de grosles sommes: & comme il paroît étrange que des gens bannis de toute societé, & qui vivent sans occupation y puissent satisfaire, il faut sçavoir que les Malabares ont la folle habitude d'enterrer l'or ou l'argent qu'ils possedent, sans en jamais rien ôter; c'est ce que les Pouliats cherchent avec soin, & c'est aussi le moyen qui les enrichit. On les croit sorciers, il n'y a point de malignité dont on ne les accuse, & quoy

DES INDES ORIENTALES. 125
quoy qu'ils soient fort innocens , on les arrête sur le moindre soubçon , & le Prince les condamne à la mort. On n'est pas si severe pour les autres lignées , & il faut des preuves convaincantes , lors même qu'on ne leur impose que des peines civiles.

Les Peuples du Malabar & presque tous les Gentils de l'Inde observent exactement cette loy , qu'aucune personne ne peut jamais monter à un rang plus élevé que celuy de la lignée où il est né , & quelques tressors que l'on aye , celuy qui les possiede ny sa posterité ne changent jamais d'état.



CHAPITRE XXIX.

Des Nahers.

Les Nahers sont les Nobles & les plus bonnêtes gens du pays , qu'on ne distingue pas moins par leur adresse & leur civilité que par leur naissance ; le temps à étably une loy dans tous les Royaumes de la côte de Malabar , qu'il faut indispensablement observer ; c'est qu'au-

126 RELATION D'UN VOYAGE
cun étranger ou d'autre Religion quo
Gentil , ne peut y voyager sans estre
escorté d'un ou de plusieurs Nahers ;
cette precaution est nécessaire , & le
Prince ne venge jamais les violences
qu'on fait à ceux qui ont manqué. Quand
des étrangers veulent passer d'un Royau-
me à l'autre, les Nahers de celuy où ils
sont , ont soin de leur en chercher de l'en-
droit où ils veulent aller. On paye à
ces Nahers chacun huit Tares par jour ,
qui montent à un demy Fanon , le Fa-
non est une petite piece d'or valant seiza
Tares , & la Tare une petite monnoye
d'argent qui vaut six deniers. Le Na-
her n'a que quatre Tares par jour pour
garder une maison , mais sa paye est dou-
ble à la campagne. Ces gens ont une
qualité qu'on ne peut trop louier , c'est
qu'ils ne trahissent ny n'abandonnent ja-
mais ceux qu'ils conduisent. S'il perit
un homme sous leur protection , ils se
font infailliblement tuer avec luy , & ce
seroit une lâcheté parmy eux que de le
survivre.

J'ay entendu dire une chose qui me-
rite d'être rapportée icy. Deux riches
Marchands Portugais venans du Nord ,
& allans le long de la côte au Midy , pri-
rent

rent des Nahers suivant l'usage, & ayant traversé le Royaume de Canonor, les premiers Guides leur en donnerent d'autres, sujets du Roy de Samorin, ceux-cy furent tentez par la quantité d'argent que les Marchands leur donnerent à porter, & les assassinèrent pour s'en rendre les maîtres : Et comme ils n'ignoroient pas la severité des loix, ils changerent de pays. Les premiers qui croyoient avoir laissé ces Marchands en seureté retournerent chez eux ; cependant on trouva les cadavres dans la campagne ; & l'affaire ayant été examinée, on scut le nom des coupables, qui furent découverts & conduits chez eux ; l'argent dont ils avoient encore partie entre les mains, fut témoin incontestable de leur méchante foy, & il ne fallut point d'autres bourreaux pour les exterminer que leurs femmes & leurs parens, irritez de cette infidélité.

Il y a eu encore une chose digne d'être remarquée touchant les Nahers : C'est qu'un étranger en ayant quantité avec lui est moins en seureté que s'il n'étoit escorté que d'un de leurs enfans, parce que les voleurs attaquent sans distinction tous ceux qui ont de la force & des armes pour se défendre, & qu'ils

F 4. ref.

128 RELATION D'UN VOYAGE
respectent la foiblesse & l'enfance. Les
enfans des Nahers portent en allant par
la campagne un bâton tourné environ
d'un pied & demy de long, qui a une
poignée comme un poignard : mais au
lieu de se terminer en pointe , il est
gros comme le poing au bout , c'est de-
quoy ils se servent jusqu'à ce que l'âge
leur permette de porter d'autres armes :
il n'y a que les fils de Nahers qui se ser-
vent de ces bâtons , on ne leur donne
qu'un sol & demy par jour : mais quoy
qu'on courre moins de risques avec eux ,
il n'y a que ceux qui manquent d'argent
qui s'en servent , & l'on juge de l'opu-
lence des étrangers par leur escorte.

CHAPITRE XXX

Suite des coutumes.

CEUX des lignées les plus élevées
n'ont aucun commerce avec leurs
inferieurs , particulierement pour le boi-
re & le manger , ils ne peuvent se ser-
vir que de mets apprêtéz par quelqu'un
de leur même naissance ou d'une plus
noble ;

noble ; & cette rigidité s'étend jusques à ne pas prendre de l'eau dans les mêmes puits. Les étangs sont aussi distingués, chacun a les siens pour se purifier, & il n'y a que les rivieres communes. Les mêmes choses s'observent à l'égard des maisons : s'il arrive que quelque personne inférieure à celuy qui en habite une y entre, les Bramenes y sont appelliez, pour en chasser l'impureté avec les ceremones accoutumées.

Ils observent regulierement l'ordre des alliances ; & leurs scrupules s'étendent jusques au commerce des femmes ; Un homme peut en épouser une de son rang ou de celuy qui luy est immédiatement inférieur , avoir une intrigue amoureuse avec elle : mais non pas quand elle est d'un rang plus élevé , & l'un & l'autre sexe mérite la mort , quand il est convaincu de contrevenir à cette loy , excepté les femmes des races de Nambouris ou Bramenes , qui sont seulement conduites au Prince quand on les surprend en des fautes de cette nature . Il peut les vendre en qualité d'esclaves : & comme ce sont ordinairement les mieux faites du Malabar , les étrangers s'empressent de les acheter .

Un Capitaine Portugais ayant perdu son
Vaisseau en arrivant à Cananor , sans
aucun espoir de reparer ce malheur , sca-
chant que la fille d'un Bramene quel'on
avoit surprise avec un Tive , devoit être
vendue , fut pour l'avoir , & l'acheta ,
l'ayant trouvée fort agreeable ; il passa
par chez nous avec son esclave , ou nous
le regalâmes de notre mieux . Quel-
ques-uns interrogerent l'Indienne sur son
avanture , elle fit d'abord difficulté de
répondre : mais après avoir pleuré , elle
nous dit qu'étant élevée chez un oncle
depuis la mort de sa mère , elle alloit
tous les jours travailler dans ses terres ,
avec des filles de son âge , qu'un jeune
Tive qui luy avoit plu , & à qui elle
avoit paru trop agreeable , malgré l'inéga-
lité de leur naissance , & la severité des
loix , se rendit maître de son cœur , &
la fit resoudre à le recevoir chez son on-
cle , où elle l'introduisit par une foible
se malheureuse ; que la fortune cruelle les
ayant découverts dès la première fois ,
la vie du Tive avoit été immolée à l'of-
fense que la famille recevoit , & qu'on l'a-
voit conduite au Prince , de quille Por-
tugais la venoit d'acheter , pour satis-
faire à la coutume . Ses larmes nous
per-

DES INDES ORIENTALES. 131
persuaderent qu'elle avoit tendrement aimé ; & de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne la plaignit. Le Portugais fentoit déjà plus que de la pitie pour elle ; & la jalouſie naturelle à ceux de sa Nation l'obligea à se ſeparer de nous, emmenant la jeune Malabare, qu'il fit baptizer ; je l'ay depuis veuë plufieurs fois chez luy.

Quand un homme inferieur à une femme eſt convaincu d'en être favorisé, on les conduit les fers aux pieds chez le Prince jufques à l'execution de la loy. Ceux de la lignée de la criminelle font endroit pendant trois jours, à commencer de celuy de la punition, de tuer tous ceux qu'ils rencontreront de la lignée des coupables, sans exception de fexe ny d'âge ; mais ſeulement dans le refloit du Gouvernement où la faute a été commise ; les Nambours ont ce pouvoir ſur les Tives, & les Chetes ; ceux-cy ſur les Mocovas, & ces derniers ſur les Pouliats. Pour les Nambouris & les Bramenes ils ne peuvent tuer personne, & n'ont que la liberté de livrer les victimes au ſort qu'on leur prépare ; cet usage eſt cruel, mais ce qui épargne du ſang dans ces occasions, c'eſt qu'on garde les accusés quel-

132 RELATION D'UN VOYAGE
quefois huit jours : & pendant ce temps,
ceux qui doivent craindre peuvent s'é-
loigner.



CHAPITRE XXXI

Suite des coutumes.

ON tuë impunément les Pouliats, dont personne ne venge la mort, & l'on ne punit pas même du dernier supplice celle de ceux qui sont plus considerables. La Justice ne regle point la vengeance, & c'est seulement le ressentiment des parens : Il n'en est pas de même du larcin, ce peuple en abhorre le vice, & le châtie si severement que l'on auroit bien de la peine à éviter la mort, en volant une grappe de poivrit, ou quelque chose d'aussi peu de valeur.

Il n'y a point de prisons dans le Malabar, les prisonniers sont peu gardez, & on ne fait que leur mettre les fers aux pieds jusques à la mort, ou la liberté. Toutes les causes civiles ou criminelles sont plaidées devant le Prince, par les parties ; on peut produire des témoins : & quand

quand l'accusation est douteuse, les accusés sont receus à leur serment, qui se pratique ainsi ; on fait rougir le fer d'une hache, & celui qui doit jurer s'étant approché, on met une feuille de Bananier sur sa main, & le fer chaud ensuite, qu'il jette à terre dès que la rougeur est éteinte ; après un des Blanchisfeurs du Prince, qui tient une serviette mouillée d'eau de ris, luy enveloppe la main, & lie le linge avec un cordon que le Roy scelle de son cachet : trois jours après on y regarde, & s'il ne se trouve point de mal il passe pour innocent, & est déclaré parjure si le feu a fait quelque impression. C'est le Prince qui prononce l'Arrêt où il n'y a jamais d'appel, s'il est pour mourir on l'exécute sur le champ, conduisant le patient hors du Palais : Et comme chacun fait gloire d'obeir au Prince, il n'y a point de bourreaux, & ce sont les Nahers de sa Garde qui en servent ordinairement. Si le crime même est contre la loy, les parens du coupable s'empressent de répandre son sang, pour reparer la honte qu'il fait à leur famille. Le supplice ordinaire est de traverser le corps avec une lance, le couper par quartiers, & le pendre aux arbres.

Il y a dans chaque Royaume de la côte de Malabar plusieurs familles de Princes qui ne composent qu'une lignée Royale, distinguée de toutes les autres. Dans chaque Etat, lorsque le Roy vient à mourir le plus ancien Prince luy succède, sans qu'il y aye jamais d'opposition, ainsi l'on n'y voit gueres de jeunes Souverains : Ceux qui parviennent à cette dignité, choisissent celuy de leurs sujets qui a le plus d'intelligence pour le faire Lieutenant general, & luy abandonner le soin des affaires considerables : C'est la plus importante Charge, & quoy qu'elle soit mise à l'encheré, le Roy peut cependant en gratifier qui bon luy semble. On a pour la remplir plus d'egard au mérite qu'à l'élevation, paro qu'elle en donne assez ; & un Naher ou un Cheti en étant revêtu se peut faire obeir par les Princes mesmes : mais il ne laisse pas d'y avoir des personnes de famille qui ont quelquefois cette suprême autorité. Toutes les lettres & partentes ne sont expédiées que sur des feuilles des Palmier sauvage , où l'on écrit avec un poingon de fer.

Dès que le Roy est assuré du zèle & de la capacité de son Lieutenant general ,

ral, il abandonne tout à sa conduite, & se retire dans un lieu tranquille où on luy fournit les necessitez de la vie conformement à son état: le Gouverneur reçoit tous les droits, fait la paix quand il veut, sans être obligé d'en conferer qu'avec le Roy, si sa vieillesse ne luy ôte pas la connoissance; il ne s'affied jamais devant luy, ne fait entrer personne de sa Garde dans son appartement, & ne luy parle que la bouche couverte de sa main; ceux qui manqueroient à ces marques de respect, pourroient être dépouillez de leur dignité, parce que le Roy se reserve toujours la liberté de les casier, mais cela n'arrive gueres, & l'on est circonspect quand on a tout à craindre.

Lors que le Roy de Cananor sort, il est porté sur un Elephant ou dans un Palanquin, ayant une couronne d'or massif sur la teste, faite comme un bonnet, du poids de cinq cent Duçats; elle ne sert jamais qu'à luy; c'est le Gouverneur qui la donne quand il est créé, & celle du Roy mort, se met dans le trésor de son Pagode. Quand le Souverain marche il est suivy de Nahers, accompagnez de tambours & de trompettes mêlez

136 RELATION D'UN VOYAGE
lez d'autres instrumens de guerre. Il y
a des Officiers qui ne sont que pour mar-
cher devant les Gardes, & crier, qu'on
se retire, le Roy vient; tous les Princes,
quand ils ne vont pas avec luy, sont
accompagnez de la mesme pompe, &
les Princesses aussi; & si le Gouverneur
est Prince, il en joüit par le droit de sa
naissance, non pas de sa Charge; s'il
n'est point de famille Royale, il n'a que
ses Gardes, sans instrumens ny personne
qui fasse laisser le chemin libre en criant
devant luy.

CHAPITRE XXXII.

Suite des coutumes.

QUOY que dans l'Etat politique les
Princes soient au dessus des autres
hommes, en matiere de Religion chez
les Gentils ils sont au dessous des Nam-
bouris & des Bramenes.

Avant que de parler du Mariage, il
faut remarquer que les enfans tirent leur
Noblesse de la mere, & qu'on les tient
de sa lignee, & non pas de celle du pere
pour

DES INDES ORIENTALES 137
pour des raisons que l'on verra dans la
suite.

Les Princesses épousent des Nambou-
ris & des Bramenes, & les enfans qui
naissent d'elles sont Princes & successeurs
legitimes de la Couronne en leur rang :
mais comme le nombre des Princesses
n'est pas grand, les Nambouris & les
Bramenes épousent aussi des personnes de
même rang qu'eux ; & les enfans de ces
femmes sont Nambouris ou Bramenes
selon la qualité de leurs mères.

Les Princes n'épousent point de Prin-
cesses, mais des Naheres, dont ils en-
gendent des Nahers, & non pas des
Princes.

Les Nahers se marient à des femmes
de leur lignée ou de celle qui leur est
immédiatement inférieure comme les
Mainats, ou Cheti. Les autres lignées
ont la même liberté de prendre des fem-
mes de leur condition ou d'un degré plus
bas, mais il a déjà été dit que les fem-
mes ne se peuvent mes-alier sur peine de
la vie.

Les Princes, les Nambouris, les
Bramenes, ou les riches Nahers ont une
femme à eux seulement, qu'ils tâchent
d'obliger par un traitement doux à ne
pas

138. RELATION D'UN VOYAGE

pas chercher d'autre mary , cependant ils ne peuvent l'en empêcher quand elle a le coeur inconstant , pourvû que ce ne soit pas un homme au desfous d'elle.

Les femmes des Gentils Malabares ont le droit d'avoir autant de maris qu'il leur plaît , au contraire des Mahometans , sans que cela cause des desordres . Les hommes qui portent des armes , les quittent à la porte de la femme , afin que s'il en venent un autre , il connût que la place est prise.

Les promesses qu'ils se font en s'épousant ne durent qu'autant qu'ils se plaisent , & dès que l'amour est finy , ils se séparent sans murmurer ; le gage de l'himen est ordinairement un morceau de taille que le mary donne à sa femme , pour se couvrir .

Cette liberté de prendre tant de maris & de les quitter quand on veut , fait que les enfans ne connaissent presque jamais leurs peres , & c'est cette raison qui fait dépendre leur qualité de celle de leurs mères ; les fils n'héritent point , ce sont des neveux qui recueillent les successions , parce qu'on ne peut douter qu'elles ne leurs soient dues , encore il faut que ces neveux soient fils de sœur .

Les

Les Mahometans tous soigneux qu'ils sont d'enfermer leurs femmes, ne laissent pas d'observer cet usage dans le Malabar à l'égard des biens de succession.

Les filles se marient ordinairement à douze ans, & l'on en voit qui ont des enfans avant cet âge. Elles sont presque toutes petites, & ce sont apparemment les mariages précipitez qui les empêchent de croître. Les vieilles font généralement l'office de sage-femme, celles qui accouchent se lavent comme les Africaines, dès qu'elles sont délivrées, & n'ont pas plus de soin de leurs enfans. Toutes les femmes Malabares sont propres, & agréables, les grandes plus sans moins que les autres ; la pluralité des maris exempte ces Indiennes du cruel usage de se brûler vives avec le corps mort de leur mary, comme font ailleurs celles qui n'en ont qu'un.



CHAPITRE XXXIII.

Des habits.

IL y a peu de différence entre les habits des hommes & des femmes Malabares, leurs cheveux sont longs & noirs, ils vont nuds jusques à la ceinture; les Princes sont de même, & s'ils mettent quelquefois des vestes, elles ne sont jamais attachées par devant. Ils se ceignent d'un morceau de toile qui leur tombe sur les genoux, & ne portent ny bas ny souliers; toutes les femmes de qualité des autres pays se font distinguer par des étoffes d'or & de soye: mais au contraire dans le Malabar il n'y a que celles de basle condition qui s'en servent, & les Nahers ny les autres qui sont au dessus ne portent que de la toile de coton blanche. Les plus opulens ont des ceintures d'or & des bracelets d'argent ou de corne, dont ils se parent: L'on ne voit aucunes pierrieries aux femmes excepté quelques bagues; les hommes & les femmes ont les oreilles percées dès leur en-

DES INDES ORIENTALES 141
eufance ; ils se servent de menilles d'or ,
mais cela n'est permis qu'à ceux à qui le
Roy en donne pour rccompense de
quelque belle action : leurs oreilles sont
si longues qu'elles tombent sur les épaules , & les trous en deviennent si grands
par le foin qu'ils prennent de les élargir ,
que l'on y passeroit le poing , ils y met-
tent des pendants pesant jusqu'à deux
onces chacun . Tous les Malabares rasent
leur barbe , quelques-uns portent des
moustaches , & d'autres n'en ont point
du tout .

Les maisons sont generalement de
terre , couvertes de feuilles de cocotier ,
& il est rare d'y en trouver de pierre : Ils
ont pour tous meubles quelques paniers
& des pots de terre pour apprêter ce
qu'ils mangent ; leurs tasles sont de même ,
les Rois n'en ont point d'autres & ne se
font pas distinguer par la vaisselle d'ar-
gent ; ils ne brûlent que de l'huile de
coco pour s'éclairer , & tournent tou-
jours le dos à la lumiere en mangeant .
Il n'y a point de cheminée chez eux , le
feu se fait dehors , parce qu'ils n'ont ja-
mais froid . Comme il n'y a point du
tout de blé dans cette partie de l'Inde ,
on ne s'y nourrit que de riz ; leurs mets
sont

142 RELATION D'UN VOYAGE
sont sans délicatesse & leurs lits des planches couvertes, chez les riches de superbes tapis, & chez les pauvres de nattes seulement. On ne voit gueres de villages au Malabar, les habitations y sont dispersées, chacun a son enclos; Et comme ils ne peuvent pas tous être auprès des rivieres, & qu'ils ne se servent jamais de l'eau de leurs voisins, ils ont des puits en particulier.

CHAPITRE XXXIV.

De la richesse des Pagodes.

LEURS PAGODES sont magnifiques, on en couvre de cuivre, & même d'argent, & il y a toujours auprès des bas-fins proportionnez à la grandeur du temple pour se purifier. Le nombre des Bramenes se règle par le revenu du Pagode ; on y distribue tous les jours une quantité de ris aux pauvres du voisinage, & aux étrangers passans de quelque Religion qu'ils soient, à la réserve que les Gentils entrent & les autres demeurent dehors à couvert, cependant on leur

leur permet aussi d'y coucher, si la nuit les surprend.

Quoy que les Pagodes aient un revenu fixé, le peuple ne laisse pas d'y apporter tous les jours des offrandes que les Bramenes reçoivent pour les présenter à leurs Dieux : Et comme ce ne peut être rien d'animé, c'est ordinairement du ris, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or ou de l'argent : Mais l'on donne les métaux bien plus rarement que le reste. Les Bramenes qui se nourrissent avec leurs familles de ces offrandes, persuadent aisément à ces peuples grossiers que les Dieux ont mangé ce qui leur a été présenté : & l'on croit n'avoir plus de sujet d'en douter, d'abord qu'on rapporte dehors les plats vides.

Les plus riches Pagodes ont des terres consacrées aux Dieux, qui leur appartiennent, & c'est un crime irremissible que d'y répandre du sang dans les plus innocentes occasions, on n'épargne qui que ce soit : & si quelque coupable s'éloigne pour éviter la mort, on exécute le plus proche de ses parens, afin d'expier le crime qui a été commis contre la Majesté des Dieux.

Pen-

Pendant que j'étois en ce pays, deux Nahers passant par le Basar ou Bourg de Baliepatan, virent un riche Marchand Mahometan qui recevoit quantité d'argent en Ducats, & resolurent de l'assassiner pour se rendre maîtres de ce qu'il avoit. Ils le suivirent, le percerent de plusieurs coups dès qu'ils crurent être hors des terres du Pagode de Baliepatan qui sont d'une grande étendue, & se retirerent à Calicut sous la domination du Samaorin ; le corps du Mahometan fut trouvé, les Bramenes se transportèrent sur le lieu, & déclarerent que l'assassin souilloit les terres du Pagode ; on en porta les plaintes au Prince Onitri qui fit faire une exacte perquisition ; enfin on démêla les noms des criminels qui étoient frères, & l'on fut dans leurs maisons les sommer de comparaître devant le Prince ; comme ils ne se trouverent pas, l'on prit leur oncle déjà si accablé d'années qu'il ne pouvoit marcher sans être soutenu ; Onitri l'interrogea sur l'éloignement de ses neveux, & ayant répondu qu'il en ignoroit les motifs, le Prince ajouta qu'il luy donnoit huit jours pour les faire revenir ; mais que ce terme expiré on procederoit contre

tre luy ; l'infortuné vieillard prit d'inutiles soins pour rappeller ses neveux , & le jour qui succeda au dernier des huit , il fut condamné à la mort , & executé malgré son innocence , ses larmes & sa vieillesse.



CHAPITRE XXXV.

Des Idoles.

Oltre les idoles des Gentils , qui ne representent rien de ce qui est dans le monde , ils en ont de ces animaux , que j'ay dit qu'ils adorent. Mais leurs plus profonds respects sont pour le Soleil & la Lune. Ils se réjouissent quand elle est nouvelle , & font un grand bruit quand elle s'éclipse , pour chasser , disent-ils , le dragon qui la veut devorer. Ils saluent les Dieux & les Rois de la même maniere , & ont tant de veneration pour la vieillesse , qu'un Naher quelque puissant qu'il soit n'est jamais assis devant un plus âgé que luy , quand il seroit son ennemy.

Ilz comptent par les Lunes , & ne
I. Partie G peu-

peuvent marquer au juste en quel temps sont les fêtes qu'ils doivent solemniser, & tout cela dépend du caprice des Bramenes; ces Prêtres jeûnent exactement, ceux du voisinage s'approchent du Pagode d'où l'on tire les Idoles pour les mettre sur des Elephans superbement paréz, qui les menent en triomphe dans les villages, exposant leurs simulacres à la veue des peuples, qui se prosternent à terre pour marquer plus de vénération: quantité de Nahers environnent l'Elephant, tenant des éventails attachés à de longues canes pour chasser les mouches, dont les Bramenes disent que les Dieux font incommodez, mais plutôt pour s'exempter eux-mêmes de cette peine: pendant que l'on fait retentir un bruit confus de divers instrumens & de cris de joye, un Bramene court de tous côtés, portant à la main un sabre à deux trenchans, ayant des sonnettes à la poignée; & après avoir fait mille postures extravagantes, que le peuple regarde comme mystérieuses, il se donne plusieurs coups sur la tête, & offre son sang à ces Dieux, qu'il ne connoist pas, & dont il ne peut être connu.

Après avoir parcouru les lieux qui font mar-

marquez pour ce jour, on retourne au Pagode comme on en est sorty. Il y a d'autres ceremonies parmy ces peuples que l'honnêteté ne permet pas de dire. On brûle les corps des Princes, des Nambouris, des Bramenes, & des Nahers, & l'on enterre ceux de toutes les autres lignées.



CHAPITRE XXXVI.

Des Armes.

Les Malabares qui peuvent porter des armes s'en servent fort adroitemment, on prend un soin particulier d'instruire la jeunesse dans cet exercice, & les enfans ont à peine la force de marcher qu'on leur donne un arc & des flèches pour faire la guerre aux oyseaux. Il y a dans chaque Royaume des Academies où on les envoie, qui sont entretenus par les Rois ; les Indiens font toutes leurs armes & n'en prennent que la matiere chez les étrangers. Leurs mousquets sont extremement legers, quoy qu'ils ayent six pieds de long, & chaque Naher a un moule

G 2 pour

148 RELATION D'UN VOYAGE
pour ses bales, ils appuyeat la crosse sur
la jouë, & non pas contre l'épaule quand
ils tirent, & tous leurs coups sont jus-
tes; ils se servent de la lance, du sabre,
& de l'arc, & possèdent si parfaitement
ce dernier, que j'en ay vu souvent tirer
deux fleches en l'air l'une après l'autre,
dont la seconde perçoit la première.
Leurs arcs ont six pieds de longueur, &
les fleches trois; le fer en est large de
trois doigts, & long de huit; ils ne les
portent pas dans un carcois comme ceux
de Surate, où ces armes sont plus peti-
ties, & en tiennent seulement sept ou
huit à la main; avec cela ils ont encore
un couteau large d'un demy pied & long
d'un & demy, attaché au côté, avec un
crochet de fer, c'est deglooy ils se ser-
vent en se battant de près; ceux qui por-
tent le sabre ont aussi la rondache: Leurs
armes sont toujours nuës, & ils ont grand
soin de les nettoyer.

La jeunesse fait souvent l'exercice de-
vant le Prince, & les plus illustres du Ro-
yaume; ceux que l'on croit assez habiles
invitent dans un jour choisi des témoins
pour juger de leur capacité, on donne
des prix à ceux qui les meritent; ce sont
de vrais combats, & ces fêtes cruelles
cou-

DES INDES ORIENTALES. 149
couïtent toujours la vie à plusieurs de ces
jeunes hommes.

Quand les Nahers ont quelque démelé de famille, ils choisissent de part & d'autre un ou plusieurs hommes de basse condition entre leurs vassaux, qu'ils nourrissent bien, & les font apprendre à combattre : Quand ils sont scavans, on convient d'un jour & d'un lieu, le Prince s'y rend avec toute sa Cour, & les combattans des deux partis armez de couteaux destinez uniquement à cet usage, se battent nuds jusques à la mort des uns ou des autres, & la querelle est décidée en faveur du party du vainqueur, qui quelquefois ne survit gueres sa victoire.

Les Makabares sont naturellement patients & peu susceptibles de colere; ils ne se vantent jamais lâchement, le poison est presque inconnu parmy eux, & leurs ressentimens se manifestent par des voyes honorables.

Ils vont à la guerre sans ordre, c'est-à-dire qu'ils n'observent ny rangs ny marche reguliere; toute la gloire des vainqueurs ne consiste qu'au pillage; les Rois ne se soucient point d'augmenter leurs Etats, & rendent dés que la paix est fa-

150 RELATION D'UN VOYAGE
de tout ce qu'ils peuvent avoir conquis
pendant la guerre.



CHAPITRE XXXVII.

Des Mahometans.

Les Mahometans du Malabar descendent des étrangers qui s'y sont autrefois habituez pour l'utilité du commerce, parce que les Gentils, & sur tout les Nahers, n'en peuvent faire aucun, tout ce qui entre au pays & ce qui en sort leur passe par les mains. On appelle les villages où ils vivent, Bazars, c'est-à dire Marchez ; les plus riches sont sur le bord de la mer, ou à l'embouchure des rivieres, pour la commodité des Négocians qui sont ordinairement Européens.

Ces Mahometans sont de méchante foy, il y en a quantité de Corsaires qui pillent indifferemment tout ce que la mer leur offre de plus foible qu'eux, & ils sont cruels sans moderation à leurs esclaves ; leurs Barques sont faites comme nos Galeres, elles portent jusques à cinq ou six

six cent hommes , par toute la côte de l'Inde , & vont même à la Mer Rouge ; ils les appellent Paro : on ne les voit jamais ou rarement attaquer des Européens dans des bâtimens de quelque défense , & la ruse les fait plus souvent réussir que la force ny le courage.

On n'a rien à craindre dans les Bafars , quand on est accompagné de quelque Naher , les larcins sont punis à terre , & le brigandage n'est libre que sur la mer , les Rois ne voulant point entrer dans le détail des avantures qui arrivent sur cet élément , où le fort doit toujours à ce qu'ils pretendent , être maître du foible . Les Prêtres payent au Roy la dîme de tout ce qu'ils prennent en argent ou en esclaves ; rien ne met à couvert de leurs insultes , ny le voisinage , ny la Religion , ny même les passeports signez des Seigneurs qui leur sont en vénération .

Quelque amitié que vous ayez contractée avec eux sur terre , ils ne laissent pas de vous charger de fers , si le fort vous fait tomber entre leurs mains sur la mer , jusques à ce que l'on puisse payer sa rançon ; ils sont plus ignorans & plus farouches que les autres Mahometans , &

152 RELATION D'UN VOYAGE
on ne les distingue des Gentils que par la
barbe, les turbans & les vestes.

Quand ils prennent des Gentils ou des Maures, ils se contentent de les piller sans les faire esclaves, s'ils n'en espèrent un grand prix; les Chrétiens en sont traités plus cruellement, & si on ne les rachète pas d'abord, on les voit perir dans la souffrance, excepté quelques lâches qui embrassent leur culte pernicieux, & deviennent leurs favoris, & commandent leurs plus grands Paros. Lorsqu'ils en mettent quelqu'un en mer, la plus pressante envie qu'ils aient, est de l'arroser du sang des premiers Chrétiens qu'ils rencontrent. De tous les Européens, les Portugais sont ceux qui ont le plus éprouvé leurs cruautés; c'est ce qui a obligé cette Nation à leur faire une guerre ouverte, & les plus déterminés menent souvent de ces Corsaires jusques à Goa, quand ils en peuvent vaincre; on les met en Galere ou dans la Casa de Polvera, c'est-à-dire la maison des poudres, où leurs amis, par une avarice inouïe, les laissent languir & même expirer dans les fers. On veut quelquefois racheter des Capitaines, mais les Portugais qui ne perdent jamais le sou-

DES INDES ORIENTALES 153
souvenir des injures refusent de les af-
franchir.

Les Mahometans du Malabar sont obligez de suivre toutes les coutumes du pays, excepté celles qui s'opposeroient directement à leur Religion. Ils ne parent point les Mosquées, & ne songent qu'à amasser des trésors.



CHAPITRE XXXVIII.

Etablissement à Tilcery.

C Ommes nous étions fort mal logez à Baliepatan, & trop loin de la mer, dès que les Vaisseaux la Marie & la Force furent partis pour France, nous sollicitâmes le Prince Onitri de nous marquer un autre endroit ; ce qu'il accorda à la faveur de quelques présens ; il mena luy même des nôtres dans une terre de son apanage appellée Talichere, que nous avons depuis nommée Tilcery, cette place est située à quatre lieues au Midy de Baliepatan, & à trois de Cananor.

G 5

Cana-

154 RELATION D'UN VOYAGE

Cananor est sous l'onzième degré quarante minutes de latitude Septentrionale, le Port qui en est beau pendant l'Esté devient fort dangereux en Hyver, c'est Pendroit le plus considérable du Royaume qui porte ce nom; & celuy où les Portugais s'arrêtèrent quand ils découvrirent les Indes: On y voit encore aujourd'huy une tour bâtie de pierres qu'ils avoient apportées de Lisbonne, environnée de murs, sur lesquels il y a plus de cent pieces de canon; la Ville fut ensuite bâtie auprès du Fort, & ces étrangers se rendirent redoutables à tous les habitans du pays; il n'y a point de riviere à Cananor, & l'on n'y aborde que par une petite Baye.

Les Indiens se servirent des Hollandois que le Roy de Cananor protegea, pour borner l'autorité des Portugais; & quoy que ces derniers fissent une vigoureuse résistance, les autres les chassèrent, secondez des Nahers, & s'étant rendus maîtres de tout ils rasierent la Ville & n'ont conservé que le Fort.

Il y a un grand Basar au Midy, occupé par des Marchands Maures, où une personne considérable de leur Religion commande sous l'autorité du Roy &

& de son Lieutenant general. Celuy que j'y ay vû s'appelloit Aliraja, & étoit Roy de quelques-unes des Isles Maldives ; c'est un climat sain & fertile où il se fait un grand trafic de tout ce quo l'Inde produit : il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers ; parce que l'on n'y a jamais vû ny chariots ny carrosses, & que les Elephans, les Palanquins & quelques chevaux font les voitures ordinaires. C'est là que croissent quantité de ces cannes , que l'on appelle Bambou ; elles deviennent grosses comme la cuisse , & longues de vingt ou trente pieds ; on les coupe quand elles sont encore tendres pour faire des Achars , ou confitures au vinaigre , & on en plie avant qu'elles soient sèches , pour servir aux Palanquins , mais celles qui sont parfaites se vendent jusques à deux cent écus :

Les Hollandois de Cananor n'ont pas mieux contenté les Indiens que les Portugais avoient fait , & si la fierté des premiers rendit leur société insupportable , la ferocité des autres n'accorde pas mieux leurs voisins , qui protégeaient volontiers ceux qui voudroient prendre leur place.

En allant au Midy à une lieuë de Cananor , on rencontre Carla , un village qui n'est habité que par des Tives & des Cheti , où il se fait de bonnes toiles , qui conservent le nom du lieu. On trouve une autre lieuë plus loin toujours au Midy , Tremepatan , ou en langue du pays Talmorte , qui est encore un Bazar de Marchands Maures , fort puissant. Assez près de là sur une éminence , est une Forteresse où les Rois & les Princes se retirent quand ils passent par là , quoy qu'il n'y aye point de garnison entretenue. Une belle riviere coule le long du Bazar , & va se jeter dans la mer à cent pas de là ; elle est large , mais si peu profonde que des Vaisselaux au deflus de cent tonneaux n'y pourroient pas entrer ; devant son embouchure environ à une lieuë en mer il y a quantité de rochers , & une petite Isle inhabitée où l'on ne va que pour chassier ; c'est un endroit commode pour les Barques que le mauvais temps surprend ; il n'y a point de Corsaires à Tremepatan , mais ceux qui viennent des autres lieux se cachent quelquefois derriere l'Isle pour surprendre les Vaisselaux.

CHA-



CHAPITRE XXXIX.

Départ de Baliepatan.

Avant que de parler de Tilceery , il faut scavoir que Messieurs de Flacour , & de la Serine étant partis avec le Prince Onitri , pour aller prendre possession de cette place , je restay à Baliepatan pour faire transporter tout ce qui nous appartenloit à notre nouvelle demeure , & je suivis les Barques avec une escorte de Nahers . Nous passâmes la Forteresse de Cananor & le village de Carfa sans rencontrer aucun Paros , mais en approchant de Tremepatan , nous en vîmes sortir un de derrière l'Isle , qui venoit droit à nous ; on m'affura que c'étoit des Pirates ; & pour éviter le danger de passer auprès d'eux , je fis entrer nos Bateaux dans un petit ruisseau , & les laissant en garde à de nos gens , je fus à Tilceery par terre avec deux Nahers , où je trouvay le Vaisseau la Ville de Marseille , commandé par Mr. Perotin , qui avoit été Lieutenant dans

158 RELATION D'UN VOYAGE
dans celuy sur lequel j'étois venu de
France au Fort Dauphin ; quand j'eus
donné avis de ce qui m'amenoit, on mit
quatre Pierriers dans une Chaloupe avec
une vingtaine d'hommes armez , qui
furent à la veue du Pirate dégager nos
Bateaux sans obstacle.

Le Vaisteaу dont je viens de parler
fut aussi-tot chargé de poivre , de Carda-
mome , & de Canelle , & partit pour
Perse , laissant avec nous le Reverend
Pere Gabriel de Chinon Capucin , qui
avoit été envoyé en qualité de Mission-
naire dans le Malabar , par le R. P.
Ambroise de Preuilly , Religieux du mê-
me Ordre , & Superieur des Missions des
Indes.

L'endroit que le Prince Ontri nous
avoit donné ou plutôt vendu , est situé
sous l'onzième degré & demy au Nord de
la ligne , à une lieue de Tremeptan , &
trois de Cananor , à quatre de Baliepa-
tan , & au Midy de tous . On voit au-
prés de la mer un endroit élevé , dans
lequel il y a deux ou trois cent Coco-
tiers , avec une maison au milieu , bâ-
tie de bois & de terre , & plus bas une
enceinte pleine de Cocotiers , & d'aut-
res arbres fruitiers , environnée d'une
espece

espece de foslé : du côté de la terre est un petit Bazar de Maures , & auprès une Mosquée fort mal bâtie , & plus mal entretenue , où les Mahometans font leurs prières ; il a par tous les environs de belles terres appartenant à de riches Nāhers , & sur le bord de la mer deux villages de Moucoüas , ou Pescateurs Gentils .

Tilcery étoit au Prince Onitri , qui s'en défit , comme j'ay dit , en faveur de la Compagnie Royale , ne trouvant rien de plus commode pour elle dans toutes les terres du Roy , il ne s'en réserva que la Seigneurie .

On bâtit d'abord avec les matériaux du pays une maison pour nous loger , & des magazins pour les marchandises , que l'on fortifia autant qu'il fut possible , afin d'éviter le vol & la surprise .

Dans ce temps-là le Pere Gabriel fut attaqué d'une perilleuse dysenterie , & demanda un Paudite ou Medecin Indien , croyant qu'il seroit plus habile qu'un autre dans son pays ; celuy qui vint promis de le guérir en trois jours , contre toutes sortes d'apparences , & fit un remède dont on luy donna par son ordre une cuillerée le soir & le matin , qui étoit

160 RELATION D'UN VOYAGE
toit composé , à ce que je pus juger ,
d'Opium , que les Indiens appellent Am-
phiom , d'huile & de Jagre , ou Sucre
de Cocos ; ce remede termina en effet la
maladie du Pere , mais ce fut par sa mort ,
le vingt-septième Juin 1673 . Cette per-
te nous priva des consolations dont nous
avions besoin dans un pays idolâtre , n'a-
yant plus de Pasteur & il ne nous resta
que le souvenir d'un homme venerable
par son âge & par sa vertu , honoré des
Mahometans & des Gentils même qui
l'avoient pratiqué .

Pour assurer l'établissement de la Com-
pagnie à Tilcery , on fut obligé d'en-
tretenir à la folde cent cinquante Nahers ,
un assez long espace de temps , parce qu'on
nous donnoit tous les jours quelques alar-
mes : les Indiens étans jaloux de la beauté
de nos bâtimens , & ne meditant rien
moins que de nous égorguer , il fallut
aller demander la protection du Prince ,
mais comme il ne put venir alors en per-
sonne , ceux dont nos ouvriers dépen-
doient , leur defendirent de nous servir ,
& traverserent nos desseins autant qu'ils
purent , cependant après mille difficul-
tés , Onitri vint déclarer qu'il nous pro-
tegeoit , fit châtier ceux qui nous avoient
trou-

DES INDES ORIENTALES 161
troulez , & nous laissa dans un état
tranquille , ayant demeuré près de six
mois dans le voisinage de Tilcery , pour
tenir les mutins dans leur devoir.



CHAPITRE XL.

*Voyage de Monsieur de Flaconr chez
le Samorin.*

Les Hollandois qui n'ont jamais pu s'accorder avec aucun Prince de l'Inde , renouvellerent cette même année la guerre avec le Samorin , qui est le plus puissant Roy du Malabar , les deux parties combatirent long-temps , sans que la victoire se voulût déclarer ; mais enfin les Hollandois en furent favorisez ; & ayant repoussé les Indiens , ils démolirent plusieurs places , pillerent des Pagodes , & attaquerent une Forteresse appellée Batacota , ou Trianvaxa Calota Batacota : comme elle étoit fort importante , le Samorin ne negligea rien pour la defendre ; mais le bruit des canons étonnant les Nagers , & le Prince se voyant preslé sans espérer de secours de ses voisins , qui ne
vou-

162 RELATION D'UN VOYAGE
vouloient point rompre avec les Hollan-
dois, eut recours aux Europeens : Les
Portugais ne pouvoient l'assister, & peut-
être aussi n'eût-il pas voulu leur four-
nir les moyens de se rétablir dans ses E-
tats ; ce fut donc à nous qu'il s'adresça :
& quoy que la guerre ne fût pas encore
declarée entre la Hollande, comme cet-
te Nation nous avoit déjà traverséz dans
tous les établissemens des Indes, on em-
brassa le party du Samorin, & Messieurs
de Flacour & Coche, partirent de Til-
cerry avec un plein pouvoir de traiter al-
liance avec lui ; on les reçut avec beau-
coup de joye & entre plusieurs arti-
cles, le Roy Samorin fit une donation
autentique d'un endroit de son Royau-
me nommé Alicote, avec toutes ses dé-
pendances, à la Compagnie, consent-
tant que non seulement elle y fit un éta-
bissement, mais lui en cedant la sou-
veraineté. Ce lieu n'est pas éloigné de
Cochin, & il y a une riviere où des
Vaisseaux d'un port raisonnable peuvent
entrer.

Les Hollandois ayant appris la nego-
ciation de Monsieur de Flacour, redou-
blerent leurs efforts, & le Prince pour
obliger les François à le secourir leur
pro-

promit encore la Place assiegée, & en fit publier l'acte dans le Camp des ennemis, mais ce fut sans effet, les Hollandois pousserent leurs progrès, & Monsieur de Flacour, qui avoit pris la défense du Fort, fut contraint de se retirer, après de grands efforts ; les Nahers perdirent courage, & la Forteresse fut enfin démolie. Le Samorin qui ne pouvoit plus soutenir la guerre, voyant que le secours qu'il attendoit de Surate n'arivoit point, fit proposer la paix aux Hollandois, qui l'accepterent ; les Articles en furent signez, & Monsieur de Flacour revint sans avoir pu servir un Prince tout plein de bonnes volontez pour notre Nation. Comme il ne fit la paix que dans le dessein de recommencer la guerre, dès que nos Directeurs luy auroient envoyé du monde, il obligea Monsieur de Flacour à laisser Monsieur Coche dans sa Cour, en attendant l'exécution des promesses que la Compagnie Royale luy avoit faites.

CHAPITRE XLI.

Nouveaux troubles à Tilcery.

Ependant nos ennemis, dont la presence du Prince Onitri avoit calmé quelque temps la fureur, recommencèrent à nous troubler dès qu'il fut éloigné de Tilcery ; nous avions à craindre non seulement les Nahers & d'autres Gentils, mais aussi les Corsaires de Bargara & de Cognaly, qui songeoient à venir piller nos magazins, & nous assassiner s'ils ne pouvoient nous prendre vivans. Il fallut alors obtenir de nouveaux Nahers du Prince, pour notre seureté, nous nous precautionnâmes autant que nous le pûmes, resolus de perir plutôt que de devenir les esclaves de ces Infidelles.

Quelque temps après le départ de Monsieur de Flacour, pour aller chez le Samorin, on vit paroître un Vaisseau du côté du Midy, qui portoit le pavillon blanc; nous deployâmes aussi-tot le nôtre, & l'enseigne vint à terre, nous appren-

DES INDES ORIENTALES. 165
prendre que c'étoit le Saint François appartenant à la Compagnie, commandé par le Sieur Vimont, & que Monsieur Pilavoine Bourgeois de Paris étoit dedans en qualité de directeur ; ce Vaisseau étoit party de France pour Surate, & après avoir doublé le Cap de Bonne Esperance, une cruelle tempête les avoit batus, jusques à emporter les mats & quelques Matelots ; le Navire faisant eau de tous côtes, les officiers avoient fait voeu, s'ils échappoient, d'aller visiter le corps de Saint François Xavier dans le lieu où il repose à Goa. L'orage s'étant appaisé, ils relâcherent à Batavia, Ville de l'Isle de Java, appartenant aux Hollandois, & la plus grande qu'ils possèdent en Orient ; ils avoient là trouvé ce qui leur étoit nécessaire, & alloient satisfaire leur voeu à Goa pour se rendre ensuite à Surate.

Ce vaisseau ne fut que vingt-quatre heures à notre Rade, pendant lesquelles nous y fimes porter de toutes sortes de rafraîchissemens, & les Officiers ayant appris les craintes continues où nous étions, nous laissèrent des sabres, des armes à feu, de la poudre, & une barrique d'eau de vie. La veue de ce Vaisseau, celle de nos

nos armes, & le bruit que nous répandîmes qu'il devoit bien-tôt arriver un grand nombre de François à Tilcery, donnèrent quelque terreur à nos ennemis, & modererent un peu leur fureur. Le Saint François partit, & amena Monsieur Deshayes, qui ne se plaisoit pas au Malabar, & demandoit depuis long-temps à en sortir.

Au retour de Monsieur de Flacour de chez le Samorin, on fit signifier aux Hollandois de Cananor, la donation que ce Prince avoit faite à la Compagnie Royale, mais ils n'entendirent pas mieux raison là-dessus que ceux de Cochin.



CHAPITRE XLII.

Arrivée de plusieurs Vaisseaux.

LE Vaisseau la Ville de Bordeaux, qui venoit de Surate, & devoit aller à Mascate Ville de l'Arabie, dans le Sein Persique, arriva à Tilcery. Les Portugais avoient édifié une Forteresse dans cette porte de l'Orient, d'où les Arabes

les

les chassèrent , & notre Compagnie y établit depuis un Bureau.

Monsieur Petit commandoit ce Vaisseau , qui s'arrêta peu à notre Rade & partit pour Mangalor , où il devoit se charger de ris : nous apprimes que Monsieur Caron Directeur général devoit passer dans peu chez nous , & que tout étoit préparé pour son voyage de Bantam , ainsi nous nous disposâmes à le recevoir . On mit des sentinelles pour observer s'il ne passoit point de Vaisseaux vers le Nord , & nous commençions à croire qu'on nous avoit trompez quand le Saint Paul parut , qui fut bien-tôt suivy du Vautour , & du Saint François , sur lequel étoit Monsieur Caron , qui alloit établir un Bureau à Bantam , proche de Batavia , quand il eut examiné l'état où nous étions à Tilcery , il continua sa route .

Le Prince Gouverneur sachant son arrivée vint pour le visiter , mais il étoit à la voile , le temps luy ayant offert des vents favorables . Mons. Caron envoya faire ses excuses à Onitri avec un présent , & le Prince en usa de même à son égard , envoyant une Chaloupe après luy .

On parloit il y avoit longtemps d'établir

blir un Bureau à Sirinpatan, appellé en
langue vulgaire Padenote, & Monsieur
Caron avant son départ laissa l'ordre à
Monsieur de Flacour d'en faire incessam-
ment le voyage. Il me choisit pour l'y
accompagner, sans que les pluies qui
tombent sans discontinuation dans le
Malabar pendant six mois, & qui com-
menceroient à inonder le pays, fussent
capables de l'arrêter ; quoy que nous
n'eussions que vingt-cinq lieues à mar-
cher, je tâchay de luy faire comprendre
qu'il devoit différer son départ pour
quelque temps, mais il perseyera dans
sa pensée que nous trouverions les cho-
mins plus faciles.



CHAPITRE XLIII.

Départ de Tilcerry.

Nous partîmes le seizième Juin 1671. avec des Guides & des Nāhers , ayant pour tous habillemens des chemises & des caleçons , & des especes de sandales à nos pieds , nous couvrant chacun d'un Parapluye de feüilles de Palmier. Dés le premier jour nous trouvâmes les eaux si hautes , qu'elles nous alloient jusques à la ceinture : & il fut impossible de faire plus de deux lieues : L'on nous logea avec peine dans un petit Bazar , où nous nous séchâmes facilement , parce que nous n'étions couverts que de toile. Après avoir passé une très-méchante nuit , nous nous remîmes en chemin pendant un petit intervalle de beau temps , qui ne nous dura gueres ; comme il falloit marcher dans l'eau , les sansuës s'attachoient à nos jambes , & nous ne pûmes soutenir cette fatigue que jusques à midy ; nous logeâmes chez des Maures , & après dîner Monsieur de Fl-

I. Partie.

H

cour

cour fut visiter un Naher, Seigneur du quartier, quoy que sujet du Roy de Cannanor, sa permission étoit nécessaire pour passer plus avant, & afin de l'obtenir on luy fit un présent. Nous trouvâmes les chemins moins difficiles le lendemain, mais par l'ignorance de nos guides, après avoir marché quatre heures, nous nous trouvâmes au même endroit d'où nous étions partis le matin. La colere n'étoit pas de saison, & il fallut nécessairement nous confier encore à ceux qui nous avoient égarez, ne trouvant point d'autre secours; La pluye redrevint violente, & nous ne rencontrions que des lieux pierreux, ou de larges fossés pleins d'eau, que sa rapidité rendoit dangereux à traverser sur des arbres & des planches. Enfin nous gagnâmes un Bazar de Mahometans proche de la riviere qui passe à Cogualy, on nous y receut humainement, & le mauvais temps nous contraignit d'y séjourner un jour.

Tout ce que nous avions passé n'étoit rien au prix de ce qu'il nous restoit à souffrir; l'idée que l'on nous ~~en~~ donnoit m'obligea à solliciter Monsieur ~~le~~ Fila-cour de ne passer pas outre, ceux chez qui nous étions luy en confirmoient le dan-

DES INDES ORIENTALES. 171
danger , mais il n'écoula rien , & vou-
lût executer son entreprise avant le retour
de Monsieur Caron.

Pour moy à qui l'on n'avoit rien or-
donné , & qu'aucun devoir n'engageoit
à faire ce voyage , l'intérêt de ma vie
me fit résoudre à quitter Monsieur de
Flacour , auquel je n'étois point utile ,
trouvant la commodité d'une rivière ,
d'où je pouvois gagner la mer ; je
me mis donc dans un canot , refusant
des armes , dont je ne croyois pas avoir
besoin , quoy que je n'eusse qu'un Mau-
tre maître du canot & son garçon avec
moy , & j'espérois aller couchier ce jour-
là à Bagara , chez Couteas Marcal ,
riche Marchand Mahometan , & très-
fameux Pirate , avec lequel je devois ter-
miner quelques affaires . Je passay à Côt-
ta , ou Cogualy , un Bazar qui porte le
nom du plus redoutable Corsaire de cette
mer , qui en est Seigneur , & je me
croyois déjà à Bagara , quand des Pira-
tes qui me virent , détachèrent un Bateau
pour venir à moy . Comme je fçavois
que tout ce que ces gens-là prennent
sur l'eau est à eux , je fis promptement
gagner le rivage ; mais j'y étois à peine ,
que le Maître de mon canot , & celuy

172 RELATION D'UN VOYAGE
qui devoit porter mes hardes , s'éloignèrent de moy , & me laissèrent à la mercy des brigands , qui abandonnerent le canot , pour me poursuivre . Je connus alors la faute que j'avois faite de ne pas prendre une arme à feu , dont il m'eût été facile de me servir contre deux hommes qui n'avoient que chacun une lance ; ils me portèrent des coups tous à la fois , & me forcèrent de m'embarquer avec eux , n'ayant point de témoins de leur violence . Ils me menerent à Cogualy , où je fus regardé comme le premier esclave François , & ensuite je fus conduit chez leur chef , qui croyoit que je pouvois fournir quelque somme considérable ; mais ne me trouvant rien , il me demanda pourquoi j'avois quitté Monsieur de Flacour , & s'il devoit repasser par son Bazar , je répondis que je n'en scavois rien ; & pour conclusion on apporta des fers , qu'on mit auprès de moy , en attendant qu'il eût décidé de ma destinée . La fortune voulut qu'il fist reflexion à notre alliance avec le Samorin , dont il étoit sujet , & à la loy qui leur défendoit de rien prendre à terre , ny même sur la riviere . On ne porta les fers , & par un retour que je n'espè-

n'espérois pas, le Corsaire devint civil, & m'offrit un lit dans sa maison; mais comme je n'aspirois qu'à me voir libre, je le priay de me laisfer partir pour Bargara, où je voulois aller le même soir, pour des affaires d'importance, il y consentit & me fit presenter, pendant qu'on me preparoit un Bateau, quantité de confitures, dont je pris par bienseance, sans en vouloir manger, craignant le poison, quoy qu'il soit moins connu chez les Malabares que chez les autres Nations.

Aprés avoir pris congé du Pirate, j'entray dans l'Almadie, qui me devoit porter à Bargara, où je trouvay en arrivant le Canot, qui m'avoit abandonné avec mes hardes; le Maître me dit qu'il m'avoit toujours attendu: & un Pescheur m'apprit qu'il étoit arrivé un François au Bazar. Je fus le chercher d'abord, & je trouvay que c'étoit Monsieur de la Serme l'aisné, qui revenoit de Calicut; cette heureuse rencontre dissipa tout le chagrin que mon avanture m'avoit donné, je luy rendis compte de tout ce qui m'étoit arrivé: & comme il avoit déjà parlé au Corsaire de Bargara, nous partimes ensemble le lendemain pour Til-

174 RELATION D'UN VOYAGE
ccery qui n'en étoit qu'à trois lieües, où
nous arrivâmes avant midy. Mon retour
y surprit tout le monde, & il n'y eut
personne qui ne me dit que j'avois eu
raison de ne me point exposer sans néces-
sité aux fatigues d'un voyage dangereux
de toutes les manieres.



RELA-



RELATION D'UN VOYAGE DES INDES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Tanor.

DE Sieur de la Serine avoit acheté quantité de poivre à Calicut & à Tanor, qu'il falloit aller faire peser & embaler, afin que les Vaisseaux le trouvassent prêt en arrivant. Nous partimes donc luy & moy pour ces deux lieux, qui sont au Midy de Tilcery.

H 4

Le

Le premier village qu'on trouve en y allant est Meali; il y a tout auprés un petit Bafar, & dans le village il ne demeure que des Tives. La riviere qui passe en ce lieu est toujours pleine de bâtimens mediocres, & l'on ne peut pas trouver un meilleur terroir.

Bargara est à deux lieüés de Mealy; c'est un des plus considerablés Bafars, de toute la côte, tant pour le grand négocé qui s'y fait, que pour la richesse des Pirates qui l'habitent: Il n'y a point de riviere, ainsi les Corsaires & les Marchands, sont obligez de faire échoüer leurs Barques & leurs Paros, sur le bord de la mer, quand il faut les radouber, où que le mauvais temps les tourmente. Le Royaume de Cananor finit à Bargara; un Naher en est le Seigneur, & quoy qu'il soit sujet du Roy Colitri, c'est à luy que l'on paye le tribut. Assez près du Bafar il y a un petit golfe, qui sort de la riviere de Cognialy, & qui est fort utile aux Corsaires.

A démie-lieuë de Bargara l'on trouve le Bafar, que les Malabares appellent Cota, ou Cognialy; ce premier nom signifie une Forteresse, & l'autre est celui du Corsaire qui y commande.

Cota

Cota est une Peninsule, dont l'accès est fort difficile, par l'endroit même où il n'y a point d'eau, à cause de la vase que la mer y apporte & y entretient. La rivière porte des Vaisseaux de trois cent tonneaux, mais l'entrée en est incommode, il y a une petite Isle à l'embouchure, où les Navires & les Paros se mettent à couvert.

Le Seigneur de Cognialy est un fameux Pirate, qui a toujours dix ou douze Paros en mer, portant chacun cinq à six cens hommes ; ses sujets sont Corsaires à son exemple, & tous riches & fiers jusques à l'insolence. Ils se souleverent autrefois contre le Samorin leur Roy, qui fut obligé d'implorer le secours des Portugais pour ranger ces rebelles à leur devoir. Le Samorin les assiegea & les pressa du côté de la terre, pendant que les autres les attaquaient par mer : mais la flotte des uns perit, & l'armée des autres aussi sans avoir soumis les Corsaires. L'année suivante ne leur fut pas si favorable, & les Portugais ayant fait une descente, prirent vivant le Chef des révoltes, qu'ils mènerent chargé de fers à Goa, où il fut lapidé par les enfans, pour venger tout le mal qu'il avoit fait aux Etrangers.

178 RELATION D'UN VOYAGE

Un de ses neveux a succédé à ses brigandages & à son autorité, après s'être soumis au Roy. Il a continué de courir les mers, & s'est rendu la terreur de l'Orient. La Forteresse qui donne le nom à ce Basar, n'en est pas fort éloignée. C'est là que commence le Royaume du Samorin : On compte sept lieues jusques à Calicut, & l'on rencontre dans cet espace trois ou quatre petits villages, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.



CHAPITRE II.

De Calicut.

C A lieut, qu'on appelle en langue du pays Coi-cota, tire son nom de ces deux mots , dont l'un signifie un coq , & l'autre une forteresse , parce que selon la tradition des Malabares , le Royaume du Samorin ne s'étendoit pas autrefois plus loin que le chant d'un coq : & quoy que ses Etats soient fort augmentez , cette Place qui en est la plus considerable a toujours conservé le nom de Calicut. Elle

Elle est située sous l'Onzième degré de latitude Septentrionale, & est à onze lieues de Tilceri. Le plus beau commerce des Indes s'y est fait autrefois, & quoi qu'elle soit fort déchuë de son ancien lustre, il ne laisse pas d'y avoir encore quantité de riches Marchands. Ce fut là que les Portugais aborderent quand ils découvrirent les Indes Orientales, le séjour du Roy rendoit alors la Ville de Calicut florissante, & ce Prince les y receut favorablement, & leur promit de s'y établir : mais ils ne sçurent pas profiter long-temps de sa bienveillance, & s'étans oublié jusques à l'outrager, & à maltraiter ses sujets, il fut sensible à leur ingratitude, & les chassa sans les vouloir souffrir davantage.

La terre de Calicut est basse & sujette à des inondations fréquentes ; il n'y a point d'année que l'eau n'en couvre quelque partie, & la Forteresse que les Portugais avoient bâtie assez loin du rivage, se voit à plus de deux lieues en mer, à demy submergée, & les Barques passent aisément entre elle & la terre : Ces inondations sont causées par les vents de Sud-ouest ; qui soufflent le long de cette côte depuis May jusques à Sep-

180 RELATION D'UN VOYAGE

tembre, & je vis pendant que j'y étois perir entierement l'habitation des Anglois, qui n'étoit bâtie que depuis peu d'années. Ces ravages ont fort contribué à éloigner le negoce de Calicut, & Goa s'étoit enrichie de ces pertes, parce que la plûpart des Marchands s'y étoient retirez. Goa est la plus considérable des villes que les Portugais possèdent en Orient, & les richesses immenses que le commerce y fit venir de toutes parts, ayant porté les Portugais à insulter une infinité de Marchands, ceux-cy se sont enfin retirez à Surate, où le plus beau negoce des Indes est aujourd'huy.

Il y a encore un grand Basar à Calicut composé de quatre ou cinq grandes rues assez regulieres ; un village de Moucouas, & quantité de maisons de Tives, ce qui tout ensemble compose une espèce de Ville assez grande.

Depuis que le Samorin n'y demeure plus, il y a en sa place un Gouverneur, qu'ils appellent Rajador, il loge dans le Palais du Roy, & l'on voit encore dans la Cour une grosse cloche, & quelques canons de fonte, qui ont été tirez de la Forteresse des Portugais.

Le

Le sable de ce rivage est mêlé de morceaux d'or très-fin, que chacun peut aller chercher; les plus gros que j'aye vu, valoient environ quinze sols, & les ordinaires quatre ou cinq, cependant beaucoup de personnes en vivent: & quand on a permission du Rajador, on peut emporter du sable chez soy pour trouver l'or plus commodement, moyennant certaine somme pour cent pauvres.

Les Anglois sont établis depuis long-temps à Calicut, mais leur maison ayant été submergée, ils furent obligez d'en faire bâtir une autre dans un lieu plus élevé & moins dangereux. Comme dans ces pays éloignez tous les Europeens se rendent des civilités reciproques, & que ce seroit une espece d'injure de passer où il y en a sans loger chez eux, nous fûmes au logis des Anglois qui nous receurent parfaitement bien, nous y restâmes même plus long-temps que nous n'avions crû, à cause d'un Paro de Corsaires, qui attendoit que notre Bateau sortît du Port pour nous attaquer. Cependant leur obstination à ne point quitter la Rade, nous determina à partir, & nous fûmes ramer en plein jour, assez près de terre,

182 RELATION D'UN VOYAGE
re, pour y pouvoir promptement des-
cendre si nous étions poursuivis : mais
comme ces voleurs n'attaquent gueres
que ceux qui manquent de force ou de
courage, notre resolution leur persuada
que nous avions beaucoup de l'un & de
l'autre, & ils ne nous attaquèrent point:
mais ce danger n'étoit pas le seul qui nous
menaçoit, & il n'y avoit pas deux heures
que nous l'avions évité, qu'une autre Bar-
que mouillée pres de terre, nous donna de
nouvelles alarmes. Comme il n'y avoit
point de maisons de côté n'y d'autre, &
que nos Nahers & nos Mariniers nous
assuroient que c'étoient là des Pirates, nous
consultâmes quelque temps sur ce que
nous devions faire, & le plus seur nous pa-
rut de descendre à terre pour attendre l'é-
loignement du Paro, ou aller à pied à Tanor
pendant que notre Almadie tâcheroit
de passer à la faveur de la nuit. Cepen-
dant ce dessein ne fut pas executé, & nous
nous déterminâmes comme nous avions
déjà fait ; nous passâmes les armes à la
main, entre les Pirates & la terre, &
nous arrivâmes sur le soir à Tanor.

CHA-



CHAPITRE III.

De Tanor.

Tanor est le principal lieu du petit Royaume, qui porte ce nom, il est à cinq lieues au Midy de Calicut, où n'y trouve point de rivière, & les Vaissaux qui y viennent, mouillent à la rade, où ils ne sont seurement que pendant l'Esté. Les habitans du Bafar sont de riches Mahometans, & il y a sur le rivage deux grands villages de Pêcheurs, dont l'un est habité par des Chrétiens, & l'autre par des Gentils; assez près du premier village, on voit une petite Eglise avec une place devant, où l'on a élevé une Croix fort haute. Le Roy loge loin de la mer, à une lieue de là, & laisse un Gouverneur pour exercer la Justice sur ses sujets Gentils, où Maures, lequel n'a aucune autorité sur les Chrétiens ; le droit de les punir quand ils manquent étant réservé au Directeur de l'Eglise. Les Jesuites la possèdent depuis long-temps, & ont soin d'y en-

vo-

184 RELATION D'UN VOYAGE
voyer de personnes capables de faire tous
les jours de nouveaux Chrétiens. Cet
luy qui remplissoit cette place, quand
j'y passay, s'appelloit Mathias Fernan-
des, qui y étoit depuis sept ou huit ans,
& qui parloit parfaitement bien la lan-
gue du pays.

Quoy que le Royaume de Tanor n'ait
pas plus de huit ou dix lieues en quarré, le
Roy n'est cependant ny inferieur ny tri-
butaire à aucun autre du Malabar. Il a con-
servé une étroite liaison avec les Portu-
gais, depuis qu'ils sont aux Indes, & ceux-
cy ont aussi soigneusement cultivé son
amitié. Comme la mes-intelligence, qui
étoit entre nous & les Hollandois, ten-
doit à une entiere rupture, & que ce
Prince avoit été de tout temps leur mor-
tel ennemy, nous n'avions pas manqué
de rechercher son amitié, & nous luy
portâmes alors quelques présens de la
part de la Compagnie.

Le terrou de Tanor, est fertile, l'air
sain, & la chasse & la pêche faciles.
Le poisson y sert de nourriture aux ha-
bitans, & il n'y a que les personnes aisées
qui mangent de la volaille & des Gar-
brits, le boeuf y étant defendu, comme
chez tous les autres Gentils. Aprés a
voir

DES INDES ORIENTALES 185
voir fait ce qui nous avoit menez à Tanor, nous prîmes par terre le chemin de Calicut, où nous avions déjà renvoyé notre Almadie.



CHAPITRE IV.

Départ de Tanor.

Comme nous partîmes tard de Tanor, nous ne pûmes aller qu'à Chali, à deux lieues de là, où nous passâmes la nuit ; c'est un lieu qui appartient au Samorin, il est composé d'un Basar, & de plusieurs maisons de Tives, & il y a une rivière qui peut porter des Barques de cent tonneaux, mais qui sert plutôt de retraite aux Pirates, que d'azile aux Marchands. Nous logeâmes chez un Tive, où nous vîmes pratiquer les bizarres cérémonies que les Gentils observent, quand ils veulent obtenir la santé de leurs proches.

Un neveu de notre hôte, qu'il aimoit tendrement étoit reduit à l'extremité, par la violence d'une fièvre continue, l'oncle n'avoit rien négligé pour le soulager ;

186 RELATION D'UN VOYAGE
lager; mais comme le mal resistoit au remede, il eut recours aux superstitions de sa Religion , & fit appeler les Bramenes du Pagode voisin, pour visiter le malade: il en vint un, qui commençâ par imposer silence à tous les assistans, & se faire apporter un grand bassin de bois couvert de feüilles, où il mit des cocos tendres , & des secs, des Bananes , du Jagre , du ris cuit & du cru , du poisson rôty , & une tasle pleine de Tary. Le Bramene plaça tout de sa main , en marmotant quelques paroles , qu'il accompagna de postures ridicules & extravagantes. On mit autour du bassin plusieurs bougies allumées , & entre chacune un bâton de même grosseur , couvert de fleurs. Quand le Bramene eût achevé sa priere , il fit approcher un des spectateurs à qui il donna une des bougies allumées pour mettre dans sa bouche. A peine luy avoit-il obey , qu'il fit des grimaces dé possédé , & c'est alors qu'on les croit en état de prononcer des oracles , & qu'ils décident de la mort ou de la guerison des malades. Mais celuy que je vis n'étoit pas un demon fort habile , puisqu'il promit la santé d'un homme qui mourut peu

DES INDES ORIENTALES. 187
peu de jours après. Nous partîmes le jour suivant de Chaly, & arrivâmes le lendemain de bonne heure à Calicut, où nous vîmes les Anglois qui achevoient de démenager à cause de l'inondation ; nous en partîmes le même jour, & allâmes coucher à une lieüe de là ; le jour d'après nous couchâmes à Bargara, & le suivant à Calicut.



CHAPITRE V.

Voyage de Baliepatan.

Les Vaizeaux que la Compagnie d'Angleterre envoie tous les ans pour charger du poivre, à la côte de Malabar, étans arrivez à la Rade de Baliepatan, j'y attay avec un autre de mes amis, pour apprendre des nouvelles d'Europe & de Surate ; nous gagnâmes l'embouchure de la riviere avant midy, & la maison des Anglois au moment qu'ils s'allioient mettre à table. Leur Bureau de Baliepatan est à plus d'un lieüe & demie de la mer, bâty sur une éminence sur le bord de la riviere, dans laquel-

188 RELATION D'UN VOYAGE
laquelle les Vaisseaux ne peuvent entrer ;
les Commiss & les Capitaines nous re-
ceurent avec beaucoup d'honnêteté ,
nous y passâmes la journée fort agreable-
ment : mais craignant de nous engager
dans la débauche , nous en partîmes la
nuit suivante , après avoir donné quel-
ques heures à nos Mariniers pour se re-
poser , & arrivâmes le matin à Tilcery ,
où les Anglois nous rendirent notre
visite peu de jours après .

Comme ces plaisirs nous étoient assez
rares & d'eux-mêmes assez médiocres ;
j'avouë qu'il commençoit à m'ennuyer
beaucoup en ce pays , & j'avois écrit
plusieurs fois à nos Directeurs , pour
les obliger à me retirer de Tilcery , re-
solu d'en partir sans ordre , si l'on
différoit plus long-temps à me l'accor-
der .

Nous retournâmes encore à Tanor ,
& ce fut dans ce second voyage que
nous apprismes la mort du jeune Tive ,
dont on avoit prédit la guérison . Nous
ne restâmes en ce lieu que peu de jours ,
& si-tôt que nous eûmes réglé nos affai-
res , nous reprîmes la route de Tilcery
par mer .

Comme l'on ne va point le long de
cette

cette côte, sans la crainte d'être attaqué par des Corsaires, nous nous mêmes au large, & nous éloignâmes du rivage, où ils sont ordinairement ; nous avions à peine fait une lieue que nous fûmes attaquéz par un si grand nombre de poissons gros comme des Maquereaux qui se jettoient dans notre Almadie ; que ce qui nous avoit d'abord paru une ayanture agreable, nous fit enfin craindre un naufrage. Nous fîmes notre possible pour en rejeter une partie dans l'eau, pendant que nos Mariniers redoublèrent leurs efforts pour approcher de terre. Dès que cet orage eut cessé, nous quittâmes le rivage une seconde fois, & ce retardement fit que nous n'arrivâmes à Calicut qu'après minuit. Les Anglois, leurs domestiques & nous, vîcumes le jour suivant du poisson qui étoit entré dans notre Batteau, & nos Mariniers en vendirent encore plusieurs corbeilles. Nous ne restâmes là que deux jours, & ayant envoyé l'Almadie, nous retournâmes par terre à Tilcery.

CHAPITRE VI.

Retour du Sieur de Flacour.

LE Sieur de Flacour revint de Sirinpatan vers la fin de Novembre , qui nous apprit ce qu'il avoit souffert pendant son voyage , pour lequel il avoit employé trente-cinq jours , quoy qu'il n'y eût que trente lieues , prest à être submergé mille fois par des torrentes effroyables , où il avoit vu perir plusieurs personnes de sa suite : mais l'heureux successez de sa negociation luy faisoit oublier toutes ces fatigues . Les marchandises qu'on peut tirer de Sirinpatan sont de belles toiles , & du Santal , qui croît si abondamment dans ce pays , que le Roy & les Grands ont des chambres qui ne sont faites que de ce bois . Il ya aussi quantité de tres-beau Salpêtre naturel , qui n'a besoin que de tres-peu de purification , & le tout à bon marché . Le Sieur de Flacour apporta des échantillons de ces toiles de la moitié plus belles pour leur prix que celles qu'on trou-

trouve à Surate. On acheta du poivre pendant le reste de l'année, pour charger les Vaisseaux qui devoient venir; & au commencement de Janvier 1672. la Provence arriva de Surate pour le prendre : Le Sieur Petit commandoit ce Vaisseau, où il n'y avoit que sept François, le reste de l'équipage étant de Mahometans. Nous apprimmes par cette voye l'arrivée du Sieur Blot, Directeur de la Compagnie, qui envoyoit ordre au Sieur de la Serine de quitter le Malabar, pour retourner à Surate. J'étois au desespoir de ce que l'on ne parlait point de moy : mais comme ces Mrs. étoient de mes amis, je leur fis trouver bon que je m'embarquasse, n'étant pas d'humeur à enfevelir ma jeunesse & ma curiosité dans ce coin de l'Inde. Le Sieur de Flacour fit quelque difficulté à me laisser aller, ne pouvant se résoudre à rester seul : mais je surmontay tout, & me disposay à partir lorsque le sieur Petit feroit de retour de Tanor & de Calicut, où il étoit allé charger les marchandises que nous y avions acheté. Pendant son absence, un Vaisseau du Roy, nommé le Grand Breton, monté de soixante pieces de canon & commandé par le Sieur du Clos, arriva à notre

192 RELATION D'UN VOYAGE
nôtre Rade. Deux petites Flûtes avec lesquelles il étoit party de France l'avoient quitté depuis quelques jours, ils alloient joindre Monsieur de la Haye, qui étoit party un an avant eux, & portoit de quoy payer les Troupes. Le vent les avoit séparez, & le Sieur du Clos étoit incertain si les flûtes alloient devant, ou si elles venoient après luy. La venue du pavillon blanc, que nous arborâmes, les obligea d'approcher, mais ils ne s'arrêtèrent qu'un jour, pour prendre des rafraîchissemens ; il n'y avoit que quatre heures que ce Vaisseau étoit party, quand le Sieur Petit arriva de Cali, & nous nous disposâmes à faire voile la nuit suivante.

Ce même jour, sur le soir, on apperçut un petit Vaisseau, qui ayant remarqué notre pavillon, s'approcha de la terre, & fit partir sa Chaloupe, qui n'arriva que de nuit à bord de la Provence, elle portoit le Lieutenant d'une des Flûtes de la compagnie du Grand Breton, & cet officier ayant su que nous devions partir la même nuit, ne descendit point à terre; nous convinsmes ensemble, que le Sieur Barbot son Capitaine mouilleroit l'ancre, jusqu'à ce que nous le vussions

DES INDES ORIENTALES. 193
vassions les nôtres, dont nous l'averri-
rions par un coup de canon.



CHAPITRE VII.

Départ de Tilcory.

IL étoit environ deux heures après mi-
nuit du 20 Janvier, quand nous donnâ-
mes le signal, le Capitaine de la Flûte le-
va aussi-tôt les ancrés à notre exemple,
un vent de terre aida à nous mettre au
large, & nous gagnâmes la Barre de Ba-
liepatan à sa faveur, pour y prendre le
Santal que le Sieur de Flacour y avoit
envoyé. Il y fallut rester jusques au
vingt-deuxième, & avant que de mettre
à la voile, on découvrit une grande Bar-
que, que nos Matelots Maures assurerent
être un Paro de Corsaires. On se mit
en état de le poursuivre, & la Flûte
courut d'un côté, pendant que nous al-
lions de l'autre, pour tâcher de l'enfer-
mer ; mais après leur avoir long-temps
donné la chasse & tiré deslus quelques
coups de canon, ils s'échaperent de nous,
& en peu d'heures nous les perdîmes de

II. Partie.

I

veüe,

194. RELATION D'UN VOYAGE
veuë. Nous avions visité les Officiers de la Flûte, qui furent ravis d'apprendre des nouvelles du Grand Breton, & qui ne desiroient rien tant que le joind्रe au plutôt. Après avoir tenu le large pendant le jour, nous approchions de terre la nuit, ce que tous les Vaisseaux qui voyagent le long de cette côte font obligez de faire, pour se servir du vent de terre, qui ne souffle qu'après minuit. Le vingt-quatrième après midy nous vi-mes Mangalor, où nous avions resolu de nous divertir avec le Sieur Barbot & ses Officiers.

Ce ne fut pas sans difficulté que nous gagnâmes la Rade, à huit heures du soir ; la Flûte n'y mouilla que le lendemain, mais aussi elle ne fut pas en danger de se perdre, comme nous, qui nous fiant sur ce que quelques-uns des nôtres étoient déjà venus en ce Port, hazardâmes d'approcher de trop près la Barre, qui est extrêmement dangereuse, & nous étant mis pendant la nuit dans la Chaloupe pour aller à terre, l'obscurité nous fit manquer l'endroit, par où l'on peut entrer sûrement dans la riviere. Nous pensâmes perir plusieurs fois par les brisans extraordinaires qui remplissoient

soient incessamment notre Bateau, mais enfin nous arrivâmes heureusement. La Flûte jeta les ancrés le matin proche de notre Vaisseau, & les officiers étans venus à terre, nous employâmes cette journée & la suivante à nous divertir : mais le Sieur Barbot impatient de joindre la flote de Monsieur de la Haye nous dit adieu, & partit le lendemain.

Mangalor est une des plus importantes Places du Royaume de Canara, elle est à dix-huit lieues de Baliepatan ; elle a une fort bonne Rade, & pendant les pluies les Vaissaux entrent dans la rivière, qui est large & profonde ; mais comme il y a des bancs de sable, qui en rendent l'entrée perilleuse, il faut choisir le temps des grandes marées. L'on voit sur une éminence assez élevée un grand Bourg peuplé de Marchands Gentils & Mahometans, & du même côté on trouve le Bureau des Portugais, qu'ils appellent en leur langue *Feturia*. Toutes les Fortreses qui sont dans les Ports du Canara appartenoient autrefois aux Portugais, mais les Canarins laslez de les souffrir, comme les autres peuples de l'Inde, les chassèrent pendant la dernière guerre qu'ils ont eu avec les Hollan-

196 RELATION D'UN VOYAGE
landois. Les Portugais n'ont rien négligé depuis qu'ils ont eu la paix , pour reprendre les Places qu'on leur avoit ôtées , & leurs Armées Navales courant continuellement la côte , le commerce du Canara fut interrompu de telle sorte , que le Roy touché de la misere de son peuple , demanda la paix , & offrit à Louïs de Mendonça Vice-Roy des Indes , de luy remettre entre les mains les Forteresles de Mangalor & de Barçalor ; mais les Portugais n'y pouvant entretenir des Garnisons suffisantes , se sont contentez d'établir des Bureaux ou Feiturias dans ces deux Ports , pour y recevoir la moitié des Douanes de tout ce qui y entre ou qui en sort , remettant à un temps plus favorable à se mettre en possession des Places.

Le Roy de Canara & la plus grande partie de ses sujets sont Gentils , & le reste Mahometans. On n'observe point parmy eux de distinction de lignée , ny les coûumes des Malabares : & quoy qu'ils soient voisins ils se font une guerre continue , où les Canarins sont presque toujours malheureux. Leurs manieres approchent fort de celles qu'observent les sujets Gentils du Mogol , dont

Le teint des Canarins est basané, ils ont la taille mediocre, les cheveux longs, & s'habillent comme les Gentils de Surate: Ils sont tous Soldats & adroits, s'entendent parfaitement bien à miner, & ont plus d'ordre dans leurs combats que les Malabares, mais ils sont moins déterminez. Ceux qui sont attachez au negoce, quittent librement leur pays pour aller debiter ce qu'ils ont, chez les étrangers. La bizarrerie avec laquelle ils solemnisent leurs grandes fêtes, est surprenante : On porte les idoles en triomphe sur un char orné de fleurs, monté sur quatre rouies fort grandes, où l'on attache entre l'extremité & le noeud, de gros crochets de fer, sur lesquels ceux qui veulent signaler leur zèle se jettent à corps perdu : & s'y étant acrochez ils tournent ensuite comme les rouies : D'autres se couchent à terre, pour être écrasez sous le poids du chariot ; & tous perisent de cette sorte, avec la vaine opinion d'obtenir l'immortalité en mourant pour la gloire de leurs Dieux.

La maniere dont les criminels sont punis dans le Canara me paroît digne

I 3 d'être

198 RELATION D'UN VOYAGE
d'être remarquée: On les expose nuds,
pieds & mains liées, sur le sable, au
plus grand Soleil, pour y être consom-
mez peu à peu par la chaleur & par les
mouches; & de peur qu'ils ne trouvent
quelque repos en demeurant au même
endroit, où la terre se pourroit rafraî-
chir, on a soin de les retourner de temps
en temps, jusqu'à ce qu'ils soient morts.

L'air de tout le Canara est fort pur,
le pays tres-agréable & tres-fertile: &
quoy que le Royaume soit petit, c'est
pourtant luy qui fournit tous les Euro-
peens de ris, & outre cela on en porte
quantité à Achem, Bantam, Socotora,
Moqua, Maseare, Balsora, Mosambi-
que, Bombase, & en beaucoup d'autres
lieux.



CHAPITRE VIII.

Départ de Mangalor.

LA Flûte du sieur Barbot, partit de
Mangalor le vingt-six, & nous le
vingt-sept. Le lendemain nous passâ-
mes devant Barçalor, où nous ne nous
arrêtâ-

arrêtâmes point pour arriver le même jour à la Rade de Mirseou. Aussi-tôt que nous eûmes mouillé l'ancre, nous allâmes saluer le Gouverneur Cojabdel-la, dont j'ay déjà parlé, qui avoit eu de terribles affaires; on l'avoit accusé d'être concussionnaire, & après avoir comparu devant son Roy, on luy avoit fait souffrir les rigueurs d'une longue prison, & d'autres indignitez: mais enfin le temps le justifia, sa probité fut connue, & il rentra dans les Charges qu'on luy avoit ôtées. Le souvenir de ces chagrins reçus l'occupoit encore quand nous le vîmes, mais cela n'empêcha pas de nous bien recevoir; Il témoigna un déplaisir sensible de ce que la Compagnie abandonnoit ce lieu, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il vit embarquer tous les effets qu'elle y avoit; l'assurance que nous luy donnâmes qu'elle y devoit bien-tôt faire un établissement plus folide, le consola un peu, & il écrivit aux Directeurs à Surate pour les en solliciter. Nous partîmes de Mirseou le 29. & le matin du 30. nous découvrîmes l'escadre des Vaisseaux du Roy, composée de treize voiles, commandée par Monsieur de la Haye. L'Admiral s'ap-

200 RELATION D'UN VOYAGE
procha d'abord avec un autre Navire pour nous reconnoistre, & nous apprismes que Monsieur Caron étoit dans l'un de ces Vaisseaux; le sieur Petit fut aussitôt le trouver, & à son retour nous poursuivîmes notre route; il nous dit que la Flote alloit vers le Sud, & qu'on parloit de faire un établissement dans l'Isle de Ceylan.

Le soir nous découvrîmes les Forteresses qui sont à l'entrée de la riviere de Goa: mais comme il est dangereux de s'approcher de la Rade la nuit, nous n'y mouillâmes l'ancre que le lendemain au matin, qui étoit le dernier de Janvier.



CHAPITRE IX.

Arrivée à Goa.

Goa est une Ville située sous les quinze degrez au Nord de l'Equateur; le Roy de Visapour la possédoit autrefois, mais les Portugais en font aujourd'hui les Maistres.

La riviere qui y conduit est une des plus belles du monde, & les Vaisseaux y entrent quelques grands qu'ils soient: Elle

ta
ji

p

Elle est divisée par une Isle, qui porte le nom de Goa, qu'elle a donné à la Ville, parce qu'elle est bâtie dessus. Cette Isle est ovale, & a environ sept lieues de circuit, une de ces pointes vient jusqu'à la mer, égalant les deux Caps de la terre ferme, en sorte qu'il se fait comme deux Ports differens, presque également favorables aux Vaisseaux.

La pointe Meridionale de la terre ferme s'appelle Cabo de Rama, sur lequel on a bâty le Fort de Mourmougon, qui defend l'entrée de ce côté; il y a toujours dedans une bonne Garnison, & quantité de pieces d'artillerie.

Sur l'extremité de l'Isle, qui divise les deux entrées, il y a une autre Forteresse, qui tire son nom d'un Convent de Recolets, dont l'Eglise est consacrée à la sainte Vierge, & s'appelle *Nossa Senhora Do-cabo*: & sur le Cap Septentrional de la terre ferme, on voit la Forteresse d'Agoada, ainsi nommée parce qu'il y a de tres-bonnes eaux, & que tous les Vaisseaux s'y en fournissent.

Le Fort d'Agoada est plus puissant & plus important que tous les autres, parce que c'est le meilleur endroit où les Vaisseaux puissent mouiller l'ancre,

202 RELATION D'UN VOYAGE
& qu'ils y passent nécessairement à la portée du Canon pour aller à Goa ; le Viceroy s'y retire plusieurs fois l'année, dans une maison, qui pourroit passer en Europe pour un Palais. A trois lieues de la Ville il y a d'autres Forts, que l'on ne garde point, & des deux côtéz du rivage, quantité de belles maisons qui appartiennent aux habitans de Goa, avec de gros villages que les Portugais appellent Aldea ; les jardins y sont pleins d'arbres, chargez toute l'année de fleurs, de feuilles, & de fruits. Pangim, qui est à une lieue de la Ville, est un grand village ou Aldea, qui surpassé beaucoup de Villes en beauté, c'est un lieu où toutes les personnes de qualité ont des Palais pour se retirer pendant la chaleur. Les jardins répondent à la beauté des édifices, & tout en est admirable.

On trouve à moitié chemin de Pangim à Goa l'Eglise de Nossa Senhora de Ribaudar ; les Portugais disent qu'un de leurs Vaisseaux, qui venoit de Lisbonne, ayant pris hauteur au Cap de Bonne Esperance, fut battu la nuit suivante d'une tempête furieuse, & qu'après avoir craint long-temps le naufrage, les vents étant calmez, ils s'étoit trou-

trouvé à l'ancre dans la riviere de Goa, devant le lieu où l'on bâtit une Eglise en memoire de ce miracle. On peignit en memoire le Vaisseau sur la porte, & il y a deux Croix de pierres au bord de la riviere pour marquer la longueur de ce Navire, qui avoit fait plus de deux mille lieuës en une nuit.

La Casa de Polvera est vers la Ville ; on y met les criminels pour servir le temps que porte leur Sentence, & tous les Malabares que les Portugais prennent en mer.

Les Vaisseaux qui arrivent à Goa depuis le vingtième May jusques à la fin d'Aoust, sont obligez d'entrer dans la riviere, du côté de la Forteresse de Mourmougon, parce que la Barre de celle d'Agoada demeure fermée pendant ce temps là, & n'est libre que le reste de l'année.

Tous les Navires qui viennent dans la bonne saison, peuvent avancer jusques à la Ville, & mouiller l'ancre sous les fenêtres du Vice-Roy.



CHAPITRE X.

De Goa.

Cette Ville a été une des plus florissantes des Indes; mais elle perdit de ces avantages dans les dernières guerres des Portugais, & des Hollandois; c'est cependant la plus considérable que ces premiers possèdent en Orient; le Vice-Roy y fait son séjour, & la Justice s'y dispense souverainement. La moitié de la Ville est bâtie sur un penchant au bord de la rivière, & l'autre dans un fonds, où la chaleur est si excessive, que les habitans sont obligés de se retirer à Pangim, quand les ardeurs du Soleil deviennent trop violentes. Les places & les rues de Goa sont belles, elle est enceinte de murailles foibles, parce que les avenus sont assez gardées; on exerce la Justice dans le Palais du Vice-Roy, & les Portugais appellent cette Cour Relaçam; on y peut appeler de toutes les Justices subalternes de Goa, & des autres endroits de l'Inde, appartenans aux Portugais.

II

Il n'y a que de belles maisons à Goa, mais un peu obscures, parce que les vitres sont d'écaille d'huitre bien coupée. L'Eglise Cathedrale est dédiée à sainte Catherine, c'est un grand Vaisseau sans agrément; le Palais de l'Archevêque en est proche, & la maison de l'Evêque, c'est-à-dire du Grand-Vicaire, qui n'est jamais d'une moindre dignité, & qu'on appelle Bispo d'Anelt. Ensuite est l'Aljouvar, où l'on met les prisonniers pour les affaires Ecclesiastiques. Devant la Cathedrale, dans une grande place, est cette maison formidable, dont le seul nom imprime la terreur; c'est la severe' Inquisition, que les Portugais appellent *Santa Casa*, ou *Casa d'o santo Oficio*.

Il y a dans la Ville un Convent de Filles, dont la vie austere est bien opposée à la liberté de celles de Portugal; on a tant de vénération pour leur vertu, & si bonne opinion de la sainteté de l'Inquisition, que les Portugais de Goa leur attribuent toutes les prosperitez dont ils jouissent.

Il y a aussi à Goa plusieurs Paroisses, & des Convents de tous les Ordres; les Jésuites y possèdent trois belles Eglises,

206 RELATION D'UN VOYAGE
ses, dans l'une desquelles le corps de François Xavier repose, & trois maisons, où des Rois pourroient loger, avec quantité de terres aux environs de la Ville, dont ils tirent un grand revenu. Toutes les Eglises sont tres-belles, & l'Hôpital particulierement. Quoy que l'Eglise des Theatins ne soit pas des plus magnifiques, elle est cependant des plus belles & des plus regulierement bâties qui soient à Goa ; elle est dediée à *Nostra Senhora da divina Providentia*.

L'édifice de l'Eglise de la Misericorde n'a rien qui le fasse distinguer des autres, mais la Société qui l'entretient & luy donne ce nom, merite qu'on s'y arrête. Elle s'appelle en Portugais *Irmandad da Misericordia*, & ceux qui la composent *Irmaos da Misericordia*; les bons Bourgeois de la Ville & ceux de la première qualité, sans en excepter le Vice-Roy, se font honneur d'être du nombre de ces freres qui celebrent deux grandes fêtes dans l'année; le Jeudy Saint, parce que dans ce jour notre Seigneur fit paraître sa plus grande humiliation, en lavant les pieds de ses Apôtres, & les nourrissant de sa chair; & le jour de la Visitation que la sainte Vierge rendit à sa coufine.

sine; cette fête est la plus solennelle pour eux, parce qu'ils sont sous la protection de celle que l'Eglise universelle appelle Mere de misericorde; ils portent quand ils vont en Procession, une espece de surplis noir; & les Confreres s'assemblent le lendemain de cette dernière fête pour proceder à l'élection des Officiers de leur Corps. Ils font un Prieur qu'ils appellent Prouvedor: il n'y avoit autrefois que des Nobles qui le pouvoient être; mais la richesse des Marchands les a introduits à cette dignité. Tout y va au profit des pauvres, & un Prouvedor qui fait bien sa charge, y met dans son année plus de vingt mille livres du sien. Outre le Prouvedor, il y a un Thesoriер, un Procureur, & un Prouvedor, ou Procureur des prisonniers, qui sont toujours les plus honnêtes gens du corps; les deux derniers dittribuent les aumônes, & sollicitent les affaires des pauvres prisonniers, tant pour le civil que pour le criminel, & obtiennent souvent leur grace après même qu'ils sont condamnez. Le Prouvedor du corps a soin de toutes les affaires, & soulage secrètement les veuves, les orphelins, & tous les misérables. Tous les Confreres sont obligéz

208 RELATION D'UN VOYAGE
gez de visiter les pauvres malades, de
visiter les prisonniers, d'ensevelir les
morts, de les porter en terre, d'accompa-
gner les patients au supplice, de les
consoler jusques au dernier soupir, & de
faire prier Dieu pour eux apres leur mort.
Toutes les charges de cette Confrérie
font annuelles, afin que chacun y puisse
entrer; & quoy qu'il en coûte, il n'y
a personne qui ne les brigue. C'est une
Congregation sincere, où la charité re-
gne glorieusement: Elle est établie dans
toutes les Villes & Bourgades de la do-
mination Portugaise, & il n'y en a point
qui n'aye une Eglise de ce nom, qui ob-
serve les mêmes regles; elles ont chacune
leur fonds particulier, & n'ont rien de
commun les unes avec les autres.



C H A P I T R E XI.

Des Habitans de Goa.

ON peut distinguer les habitans de Goa en veritables Portugais, qu'ils appellent Reinols, en Mestices nez de Portugais & de femmes Indiennes, ou Noi-



Habitans de Goa

Noires ; ceux-là sont en plus grand nombre que les autres. Il y a aussi de véritables Indiens, mais convertis à la Foy Catholique ; les esclaves sont Cafres, ou Indiens. On voit encore à Goa des Bannians, que les Portugais traitent avec douceur, parce qu'ils sont utiles au négoce ; tout leur est permis hors l'exercice de leur Religion ; & ils sont mis à l'Inquisition comme les Chrétiens Apostats, quand on les peut convaincre d'avoir enfreint les Loix.

Les personnes de qualité se font porter dans des Palanquins par leurs esclaves, & ne vont à cheval que pour accompagner le Vice-Roy à la campagne, & s'exercer à des courses de Bagues ou de Taureaux.

La facilité que les esclaves trouvent à Goa pour se dérober à leurs Maîtres, & fuir dans des pays d'où l'on ne les peut faire revenir, oblige à rendre leur servitude plus douce, & la bonté qu'il faut avoir nécessairement pour eux, les rend fiers jusques à l'insolence ; il y en a beaucoup qui volent, sans que les exemples sévères qu'on en donne, les intimide ; ils ne sont armés que de grosses cannes, dont ils assomment ceux qu'ils veulent voler.

210 RELATION D'UN VOYAGE
voler. Un Gentil-homme revenant seul
d'une maison qu'il avoit aux environs
de Goa, armé d'un poignard & de son
épée, fut attaqué par un de ces Negres,
qui le menaça de luy fendre la tête a-
vec sa canne, s'il ne luy donnoit son
argent ; comme il ne pouvoit se mettre
en défense sans courir risque d'être as-
sommé, il obeit au Cafre, mais il laissa
adroitemment tomber l'argent, l'esclave
s'occupa à le ramasser, & pendant cela
le Gentilhomme luy donna plusieurs
coups qui luy ôterent la vie.

Les mœurs des Portugais sont trop
connus en France pour s'ainuser à les
décrire ici, l'on sait qu'ils sont devots
jusques à la superstition, amoureux jus-
ques à la folie, & jaloux sans aucune
modération. Les femmes de Goa n'ai-
ment pas moins les hommes bien-faits
que celles de Lisbonne : & quoy qu'on
les observe exactement, elles trouvent
les moyens de se satisfaire ; & s'il arrive
qu'elles n'y réussissent pas, leur ressen-
timent ne manque pas d'éclater contre
ceux qui en sont la cause.

Un jeune Anglois qui étoit à Goa pour
des affaires de sa Compagnie, fut trop
remarqué par une Dame Portugaise en
passant

passant dans la ruë : Elle avoit un de ces coeurs où le feu prend facilement , & l'agrément de l'étranger y faisant d'abord une impression violente , elle envoia une de ses esclaves qui n'étoit pas novice dans un pareil employ , solliciter l'Anglois de la venir voir ; le jeune homme reçut ce compliment avec indifférence , quoy que la captive l'eût assuré que l'époux de la Dame n'y étoit point , & que la fortune ne pouvoit pas lui procurer une avanture plus agreable . Il se rendit à ses importunités , promit ce qu'elle demandoit , & elle retourna satisfaite annoncer à sa Maîtressè que l'Anglois étoit disposé à la visiter . Son impatience amoureuse luy fit mettre l'esclave en sentinelle deux heures avant celle du rendez-vous ; mais le Cavalier manqua de parole , & la malheureuse captive quitta son poste , après avoir attendu une partie de la nuit , & éprouva la fureur de sa Maîtressè , qui voyant son esperance trompée , luy donna mille coups de hâton ; & l'accusant de s'être mocquée d'elle , elle ne la quitta point qu'elle ne luy eut promis d'aller reprocher à l'Anglois toute sa mechante foy .

La Negre desolée le trouva heureusement

ment pour luy dire sa déplorable avan-
ture , le priant d'avoir pitié d'elle , &
d'accorder une visite à cette femme , dont
la passion s'étoit si cruellement signalée
sur son corps : Il luy promit encore , &
fut peut-être plus fidelle , mais il partit
peu de jours aprés.

Les Portugais & les Metices sont ha-
billez aux Indes comme l'on est en Por-
tugal , à la reserve qu'ils n'ont point de
bas , & que leurs hauts-de-chaussés tom-
bent jusques aux talons pour garantir
les jambes de l'ardeur du Soleil .

Les vêtemens des femmes sont diffe-
rens de ceux des Dames de Lisbonne ,
elles ont des demies chemises de Mouf-
feline tres-fine & fort claire , moins pour
se couvrir que pour empêcher les mou-
ches de les incommoder . Elles ne pas-
sent point la ceinture , & les manches
tombent sur le poignet . Leurs juppes
sont de toile blanche qui vont à my-
jambes , elles portent par dessus , suivant
leur condition , des pieces d'étoffes de
couleur qui font deux tours , & descen-
dent plus bas que les talons ; elle n'ont
point de bas non plus que les hommes ,
& ne portent que des pantoufles . On
ne les voit à l'Eglise , où elles vont dans
des

des Palanquins, que sous des voiles, & leurs plus proches parens ne se trouvent que rarement où elles sont.

Il y a plus de Prêtres Noirs à Goa que de veritables Portugais ; ils portent des habits longs, & sont assez réguliers dans l'exterieur. Les Religieux ont des maisons en Ville pour loger des esclaves : & comme la chaleur est excessive à Goa, j'y en ay vu s'habiller de taffetas, de la couleur de leur Ordre.



CHAPITRE XII.

De notre séjour à Goa.

ON trouve dans la riviere de Goa plusieurs petites Isles extremement fertiles, & à un endroit de la terre ferme, dont le Sevagi est Seigneur, une belle fontaine couverte d'arbres, ou les Dames se vont divertir dans des Chaloupes dorées, que les Portugais appellent *Balons*.

Nôtre premier soin en arrivant fut d'aller visiter le Pere Corneille de S. Cyprien Prieur des Carmes Déchausiez, qui étant François nous receut avec tou-

te

214 RELATION D'UN VOYAGE
te l'honnêteté possible , & le lendemain
nous vîmes Monsieur Martin , un riche
Marchand , qui nous arrêta chez lui pen-
dant trois jours , & nous mena à cette
fontaine si utile aux plaisirs des Dames
de Goa ; elle étoit occupé par des fem-
mes , quand nous y arrivâmes , & il
fallut attendre qu'elles se retirassent pour
en approcher , afin de ne rien faire con-
tre la coutume ny le respect qu'on doit
au beau sexe.

On fit venir pour le moins vingt dan-
seuses qui s'exercent à la clarté de plu-
sieurs flambeaux , au son de divers ins-
trumens , & nous divertirent agreeable-
ment : Il y en avoit de parfaitement bien-
faites , que plusieurs des nôtres appro-
cherent de près , Monsieur Martin fit seul
la dépense de ce regal ; le jour suivant
nous fîmes nos affaires pour nous embar-
quer le 5. Février.

CHA-



CHAPITRE XIII.

Départ de Goa.

L E vent nous fut contraire en sortant de la Barre ; & ce fut avec peine que nous passâmes à la veue de Bengourla, place située dans les terres du Sevagi, environ à huit lieues au Nord de Goa ; nous voulions aller à Rejapour, mais le temps ne le permit pas, & il fallut descendre à Achara, aussi de la domination du Sevagi, pour renouveler nos provisions.

Nous n'étions qu'à une lieue de terre, quand nous découvrîmes six grandes Barques, qu'on crut d'abord être au Seigneur d'Achara ; Messieurs Petit, de la Serine & moy nous mêmes dans la Chaloupe, avec sept Matelots Maures, & un Interprete, mais en approchant du Port, nous reconnûmes les Barques pour des Paros de Corsaires, qui portoient plus de 1500 hommes.

Quoy que nos Mariniers fussent moins craindre que nous, parce qu'ils étoient Maho-

Mahometans , ils ne laissèrent pas de s'effrayer jusques à vouloir se jeter en mer , pour gagner la terre à la nage , mais nous les arrêtâmes malgré eux , les forçant de ramer vers le rivage , puisqu'il n'y avoit point d'autre moyen d'éviter le peril , ou notre imprudence nous exposoit ; notre resolution leur donna des forces , & ils nous éloignèrent en peu de momens de la portée du canon des Malabares , qui n'avoient cependant témoigné aucune envie de tirer sur nous.

On nous avertit en arrivant à terre , que ces Corsaires avoient pris depuis peu un Bot , c'est à dire un petit Vaisseau qui n'a qu'un mast , appartenant à la Compagnie , valant avec la charge environ vingt-cinq mille livres , qu'ils avoient vendu au Gouverneur d'Achara , & nous vîmes en effet ce bâtiment échoué dans la riviere.

Comme il n'étoit resté que trois François dans notre Vaisseau nous n'étions pas sans inquiétude , quoy que le Sevagi fut dans nos intérêts ; Monsieur Petit étoit plus embarrassé que les autres , comprenant bien alors qu'il avoit manqué , d'abandonner son bord pour aller dans

un

un lieu où la Compagnie n'avoit aucun intérêt : pour comble de chagrin les vents s'opposoient à notre retour, & ces extrémités firent résoudre le sieur Petit à se mettre dans un petit Canot de pêcheurs, conduit par deux hommes, & nous laisser à terre. Cette entreprise luy réussit heureusement ; il gagna son bord sans obstacles, & alors nous fûmes dire aux Pirates que nous ne venions en ce lieu que pour racheter le Bot qu'ils avoient pris ; que notre Vaisseau mettoit à la voile pour les couler à fonds ; que nous étions forts de vingt pieces de canon & de cent cinquante hommes : ils ne doutèrent point de cette menace, quand ils virent avancer le Vaisseau, & la crainte les fit aller vers le Sud avec une promptitude incroyable.

Quand ils nous eurent laissé le Port libre, nous finîmes nos affaires, & partîmes d'Achara avec les vents favorables, qui nous pousserent le même soir dans la rivière de Rajapour, dont je ne diray rien ici, parce que j'en ay parlé ailleurs. Nous en partîmes le lendemain, & à peine avions-nous fait une lieue qu'on découvrit un Vaisseau du côté du Nord, portant le pavillon blanc ; c'étoit le Vau-

II. Partie.

K tour,

218 RELATION D'UN VOYAGE
tour, appartenant à la Compagnie, qui
retournoit en France, & devoit passer
à Bantam, pour y laisser Monseigneur
l'Evêque d'Heliopolis qui alloit à Siam,
mais qui fut arrêté contre son intention
aux Isles Philippines par les Espagnols,
& conduit de l'Amerique en Espagne,
d'où il fut en Italie, & en France; com-
me on le peut voir dans les Relations
que Messieurs les Missionnaires ont fait
imprimer. Nous fûmes tous saluer ce
Prelat, & nous entendîmes la Messe dans
son bord le jour de saint Mathias. Les
vents nous traverserent le reste de notre
voyage, & quoy qu'il n'y aye que qua-
tre-vingt lieues de Rajapour à Surate,
nous ne pûmes nous y rendre que le
vingtième Mars.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du saint Esprit,

APrés avoir été un jour à la rade de
Surate, on nous ordonna d'entrer
dans le bassin de Sovaly: & comme rien
ne m'arrestoit dans le Vaisseau, je fus
saluer

DES INDES ORIENTALES. 219
saluer nos Directeurs Messieurs Blot &
Baron.

Le Vaisseau le Saint esprit, du Port
de 600. tonneaux, commandé par Mon-
sieur le Rond, qui apportoit Monsieur
Gueton Directeur général avec son fils,
arriva de France à la grande Rade, a-
près avoir été huit mois & demy en mer,
& couru le danger de s'embarasser dans
les Isles Maldives, d'où l'on ne se sauve
presque jamais.

Tout l'équipage étoit infecté du scor-
but, & à peine restoit-il ce qu'il falloit
d'hommes pour serrer les voiles ; dès
que l'on fut son arrivée, on envoya des
Pilotes pour le faire entrer à Sovaly, je
fus chargé du soin des malades, & l'air
de la terre joint aux remedes, remit en
peu de temps les plus desesperez en par-
faite santé.

Ce Vaisseau fut aussi-tôt préparé pour
Bantam, avec un autre plus petit nom-
mé la Perle, chargé de savon & de blé,
ce dernier fit voile au commencement
de May, & le Saint François étant par-
ty à la fin d'Avril pour aller en Perse,
j'eus ordre de m'embarquer sur le Saint
Esprit : nous ne faisions qu'attendre le
dernier ordre, lorsque le Navire fit eau

220 RELATION D'UN VOYAGE
abondamment, quoy qu'il fût neuf: il fallut le décharger & on jugea à propos de ne le point exposer à la mer, parce qu'on y trouva des défauts considerables. On ôta les canons pour le faire entrer dans la riviere, mais il toucha sur un banc de sable, & fut brisé dans l'espace de 24. heures.

La perte de ce Vaisseau chagrina tout le monde, on tâcha d'en tirer quelque chose, mais il en coûta la vie à des ouvriers qui tombèrent dans la riviere, & furent entraînés par le courant.



CHAPITRE XV.

Mort de Monsieur Blot

JE passay le temps des pluies à Surate, & quoy qu'il y eut quelque division entre les Directeurs, on ne laissoit pas de s'y divertir assez bien: mais alors nous fûmes affligez par la mort de M. Blot, un des plus considerables, qu'une fièvre violente emporta en neuf jours.

Suivant la coutume des Européens, on envoya prier les chefs des Anglois, & des Hol-

Hollandois d'assister aux funerailles; ils s'y trouverent avec tout leur monde, & quantité de Marchands Armeniens & Mahometans.

Tous les François étoient en dueil, les uns à cheval, & les autres dans des Palanquins, & un Carrosse couvert de noir porta le corps au Cimetiere de notre Nation, environ à un quart de lieuë de la Ville.

Comme les pluyes furent extraordinaire cet hyver là, il y eut des débordemens d'eaux terribles, & la riviere grossit de celle sorte, que les meilleurs cables ne pûrent resister à sa rapidité; il y eut des Vaisseaux qui échoierent, d'autres furent brisez, & un du Mogol fut entraîné en mer, avec un seul homme dedans, sans qu'on en aye entendu parler du depuis; un autre de 1800. tonneaux appartenant à ce même Prince, fut porté si avant sur la terre, que quand la riviere se retira il s'en trouva à une lieue.

Nous aprîmes à peu près dans ce temps que Monsieur de la Haye avoit passé à l'Isle de Ceylan, où l'on vouloit faire un établissement; mais ce dessein n'ayant pas réussi, il étoit allé à S. Thomé,

222 RELATION D'UN VOYAGE
dans le Royaume de Golconda pour
acheter des vivres, que ceux qu'il avoit
envoyez à terre ayant été maltraitez, il
y étoit descendu, & avoit emporté la
Ville d'assaut, qu'il defendoit coura-
gement contre toute la puissance du
Roy du pays. Cette nouvelle étoit sur-
prenante, mais plusieurs Lettres nous
la confirmèrent.

L'on équipa le Saint Jacques au com-
mencement d'Octobre, Monsieur Fer-
manel le commanda, j'eus ordre de m'y
embarquer, & nous partîmes sans sçau-
voir directement où nous allions, parce
que nos ordres étoient cachetés, & qu'on
ne devoit les ouvrir qu'à vingt lieues de
Surate. Nous jugeâmes que les Direc-
teurs avoient été secrètement avertis, que
la guerre étoit déclarée entre nous & la
Hollande : & comme nos forces n'étoient
pas égales dans les Indes, la crainte de
perdre le Saint François, les avoit obli-
gez à faire partir notre Vaisseau pour l'oc-
cident à son retour; on nous ordonnais
aussi de visiter tous ceux qui se trouve-
roient plus foibles que nous, & de prendre
tout ce que nous pourrions sur les
Hollandais. Quoy que les vents fûssent peu favo-
rables,

rables, notre voyage ne laissa pas d'être heureux, nous vîmes le Cap de Rasalgate, qui est à l'entrée du sein Persique, du côté du Midy, & après l'avoir doublé, nous côtoyâmes l'Arabie, & passâmes à la veue de Mascate Ville tres-importante, où les Portugais édifierent autrefois une Forteresse inaccessible, qui les rendoit Maîtres du sein Persique, mais ils la perdirent par l'avarice d'un Gouverneur qui vendoit aux Arabes les provisions qu'il avoit, un prix excessif, dans l'esperance qu'il luy en viendroit de nouvelles: mais avant cela il fut assiége par le Roy du pays, qui emporta la place, & contraignit les Portugais de se rendre à discréction; depuis ce tems là, ils ont toujours continué la guerre, sans pouvoir recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Nous passâmes en suivant toujours la côte, jusques au Cap de Mofandon, où le Golfe commence à devenir si étroit qu'on voit la terre des deux côtes; un peu au delà du Cap on découvrit un Vaisseau, que nous tâchâmes d'approcher suivant l'ordre que nous en avions. Comme il nous évoit, on tira un coup de canon à balle, après avoir arboré le pavillon, & le Capitaine vint nous dire que le Vais-

224 RELATION D'UN VOYAGE
scau appartenoit à des Marchands de Su-
rate , qui avoient un Pasleport de la Com-
pagnie .

Après cela nous découvrîmes l'Isle
d'Areque , qu'on prit d'bord pour celle
d'Ormus à cause du brouillard , mais cet-
te erreur ne dura pas long-temps , & pour
passer entre les Isles d'Areque & Qui-
chémiche , nous ancrâmes proche de la
derniere , à cause de la violence du vent .
Cette nuit fut cruelle , & nous crai-
gnions avec raison de perdre nos cables ,
& de perir contre les rochers . Au
point du jour on leva les ancrez , &
nous fûmes mouiller au Port du Bander-
Abassîy , ou Gameron , proche du Saint
François , qui n'y étoit que depuis deux
jours . Il venoit de Bassora , Ville d'A-
rabie , située sur l'Euphrate , dont les
Turcs s'emparerent l'année 1669 .

CHA-



CHAPITRE XVI.

De Gameron & d'Ormus.

LE Bander-Abassy, est une Ville du Royaume de Perse, qui porte ce nom, parce que le feu Roy Schah - Abas la fit reparer : elle s'appelloit autrefois Gameron, & est située au nord de la ligne, sous le vingt-septième degré ; elle est grande & peuplée de Marchands Persans, & étrangers : Tous les Vaisseaux de l'Inde y vont , & c'est le passage des marchandises que l'on distribuë en Perse. Les maisons n'ont que deux étages, & le haut est fait en terrasse, où il y a des cabinets , pour éviter le Soleil & jouir de la fraîcheur. Les rues sont étroites , les places peu vastes, & les personnes de qualité se retirent dans les montagnes , depuis Avril jusqu'en Septembre ; pendant ce temps-là les seuls Negocians demeurent à la Ville ; la situation de cette Place contribue beaucoup aux incommoditez de la chaleur ; il y a proche de ses murs du cô-

K 5

té de l'Est, une montagne, sur laquelle on trouve quantité de ces roses, qu'on appelle de Jéricho, qui s'ouvrent quand on les met dans l'eau, & se referment lorsqu'on les en retire. Les montagnes de l'Arabie sont de l'autre côté du Golfe, qui n'a pas plus de huit lieues de trajet, & la reflexion du Soleil tombe sur la Ville & dans le Port; où des Mariniers souffrent extrêmement, ayans pour furcroist d'incommodeté les vents embrayez du Midy, qui suffoquent de telle sorte, que plusieurs personnes en sont mortes subitement.

Il n'y a point de fontaine dans cette Ville, l'eau même des puits est salée, & si l'on en veut boire de bonne, il faut la chercher à une lieue de là. Cela n'empêche point qu'on ne la conserve fraîche dans les plus grandes chaleurs, en la mettant dans des vaissaux d'une espece de terre, qui rend l'eau comme la glace, quand on les expose au vent. Le teivoir du Bander-Abasly est sec, & produit peu de chose, mais il n'en est pas de même à quelques lieues de là, où y boit d'excellent vin de Chiras, & d'un autre blanc qui se fait en l'Isle de Quichemiche, où le raisin n'a point de pepins.

Les

Les Européens ont des Bureaux à Gameron, & la liberté du commerce y est toute entière. Tous les Perses sont Mahometans comme leur Prince, mais il y a des Gentils établis, auxquels on souffre des Pagodes & des bains publics. Ce fut là que je vis de ces arbres, dont j'ay dit ailleurs que les branches touchent la terre, & prennent racines, où 6000 hommes auroient pu se mettre à couvert; j'y trouvay aussi un Gentil, dont les cheveux avoient plus de quinze pieds de long, il étoit de ceux qu'on appelle Fauquirs.

Je ne demeuray pas assez à Gameron pour entrer dans une parfaite connoissance des mœurs des habitans; les hommes y sont assez civils, & les femmes amoureuses & bien-faites: ce n'est pas un crime parmy eux que d'en procurer le commerce aux Etrangers, & les plus considérables en font gloire.

Il y a trois Isles devant la ville de Gameron, dont la plus grande est au Nord, éloignée de trois lieues de la terre ferme: elle s'étend le long de la Côte vers Congo, Place distante de 15 lieues de Gamerton, d'où les Portugais tirent la moitié des Douanes; c'est cette première

228. RELATION D'UN VOYAGE
qu'on appelle Quichemiche. Areque est
au midi , elle est basse , inhabitée , & n'a
pas plus de trois lieues de circuit ; nous
pensames nous perdre entre ces deux Isles
en passant au Bander-Abasly.

L'Isle d'Ormus n'est qu'à un grand
quart de lieuë au midi d'Areque ; la ter-
re en est plus haute , mais elle n'a guere
plus de circuit : elle porte des montagnes
de sel , dont la blancheur se voit de loin.
Le terroir en est rouge , sec , & par conse-
quent sterile , il n'y a que de l'eau de ci-
terne , & l'on est obligé d'y en porter de
la terre ferme. Les Portugais s'y signa-
lerent par l'édification d'un Fort , que
l'on voit encore aujourd'huy avec toute
son artillerie. Le Roy de Perse les en-
chasta , avec le secours des Anglois ; & ce
Prince reconnoissant , leur donna en fa-
vcur de ce service , la moitié des Douanes
du Bander-Abasly. Il s'est contenté de dé-
posséder les Portugais , leur laissant la li-
berté de venir dans ses Ports , & d'y faire
le séjour qu'ils veulent. On pêchoit au-
trefois de tres-belles perles entre cette Isle
& la terre ferme , mais à présent l'on n'y
en trouve que de petites , & même rare-
ment.

CHA



CHAPITRE VI.

Départ de Cameron.

C^omme on ne nous avoit envoyez en Perse, que pour escorter le S. François jusques à Surate, nous ne demeurâmes au Bander-Abassî qu'autant qu'il le fallut pour regler les affaires dont les Officiers étoient chargez. Nous partîmes de cette rade le dixième Decembre, & ce fut avec beaucoup de peine que nos Vaisseaux sortirent du sein Persique, où les vents changeoient presque à tous momens; quelques jours après on découvrit quatre voiles, dont la veue nous étonna, croyant que c'étoit des Hollandois qu'il faudroit combattre: on fit mettre derrière un petit Vaisseau Marchand de Surate, qui accompagnoit le nôtre, mais il n'étoit pas besoin de ces precautions, & les Navires étoient François, commandez par Messieurs le Rond, Touillant, & de Jonchere; le quatrième qui venoit de Surate avoit un Capitaine Hollandois, qui servoit au

para-

230 RELATION D'UN VOYAGE
paravant de Pilote à la Compagnie, &
l'on eut peine de le laisser aller, quoy
qu'il eût son passe-port, & un congé de
nos Directeurs. Ces Messieurs qui sça-
voient de quelle importance étoit le S.
François, avoient encore dépeché ces
trois Vaisseaux, pour nous venir joindre,
avec ordre de nous rendre tous dans le
port de Bonbaje, afin d'éviter la Flote
Hollandoise, qu'on disoit être partie de
Ceilan pour venir à Surate.

Il y eut quelque différent entre les
Capitaines du S. François & du S. Paul,
parce que celuy qui commandoit le der-
nier portoit le Pavillon au grand mast,
avec ordre au Capitaine de l'autre d'ôter
le sien, dés qu'on le luy auroit signifié,
quoy qu'il l'eut porté pendant tout le
voyage, mais ces querelles ne produisî-
rent que d'inutiles ressentimens, & il fal-
lut obeir aux Maîtres.

Quoy que le vent fût contraire dans la
suite, nous passâmes le 6. Janvier 1673. à la
veue de Diu, où les Portugais ont une Vil-
le, qui fut il y a quelques années, pillée par
les Arabes ; Le vent Nord-est nous favo-
risa alors, & nous vîmes la terre de Ba-
gaim le dixième. On envoya chercher
des Pilotes pour nous conduire dans le
Port

Port de Bonbaye , qu'une pointe de rocher qui avance plus d'un quart de lieue dans la mer rend extremement dangereux. Enfin les guides nous y mènent heureusement le 12. du mois ; c'est un endroit admirable , où les rochers ne sont à craindre que lors qu'on ne connoist point le pays. Les Portugais le possédoient , & ce fut en faveur du mariage de l'Infante de Portugal avec le Roy d'Angleterre , qu'ils le céderent aux Anglois : Ces derniers y ont bâti une belle Forteresse , où celuy qui preside pour eux dans les Indes demeure ordinairement. Il y a un commencement de Ville , & les Anglois pour favoriser l'établissement du commerce , reçoivent tous ceux qui veulent y aller , sans distinction de Religion ny de pays , les laissant libres , & exempts de tous droits pendant l'espace de dix années. On nous y favorisa extremement , & je ne doute point que la Ligue qui étoit alors entre la France & l'Angleterre contre la Hollande , ne fut cause de ce bon traitement. Nous vismes dans le Port un grand Vaisseau Hollandois que les Anglois avoient pris en revenant de Perse.

3. Dès que nous fûmes à Bonbaje on en donna

232 RELATION D'UN VOYAGE
donna avis aux Directeurs de Surate , qui ordonnerent de nous y rendre incessamment. Nous partimes le 30. Janvier , & mouillâmes à la rade de Surate le 2. Février. Le saint Jean de Bayonne y étoit avec la Flute de Monsieur Guillio , tous deux de la Flote de Monsieur de la Haye ; ils alloient à S. Thomé conduire Monsieur le Directeur Baron , qui partit le 8. accompagné encore du S. Jacques , pour aller au secours de Mr. de la Haye , qui étoit assiége par l'armée du Roy de Golconda , dans la Ville qu'il avoit prise.

Je receus à mon retour de Perse des Lettres de mon pere , que M. Caré Prêtre m'apporta ; il les avoit laissées à M. Petit , pour me les rendre , étant obligé d'aller en diligence à S. Thomé , porter à M. de la Haye des ordres de France , d'où il étoit venu par terre.

Dès que M. Baron fut parti , M. Guetton se prépara au voyage de Perse , où il devoit aller en qualité d'Ambassadeur ; quand son équipage fut prest , il s'enbarqua , malgré les bruits qui courroient que la Flotte Hollandoise étoit le long de la coste ; & comme le temps que je devois servir la Compagnie étoit plus qu'accomply , je le
lui

lui representai avant son départ, & j'obtins un congé, pour aller où je voudrois : il parut de Sovaly le 20. Février, & je me disposay avec joye à quitter Surate, pour satisfaire ma curiosité.



CHAPITRE XVIII.

Départ de Surate.

Mon dessein étoit en quittant Surate, de visiter toutes les Villes que les Portugais ont le long de la Côte jusques à Goa , pour passer ensuite dans le pays de Bengala , & comme il est toujours avantageux d'être recommandé par des personnes de mérite , je m'adressay au R. P. Ambroise de Preuilly , Capucin , qui me donna une Lettre pour le P. Jouan de Fonseca , Recteur du Collège des Jésuites de la Ville de Daman , où je devois aller d'abord , par laquelle il le suppliait de me favoriser de ses recommandations dans les autres endroits que j'avois envie de voir.

Je pris congé de tous mes amis , & partis de Surate le 3. Mars , dans un petit

234 RELATION D'UN VOYAGE
petit carosse tiré par deux bœufs, accompagné seulement de celuy qui le conduisoit. Nous couchâmes près d'une maison où mon guide trouva ce qu'il luy falloit. Le lendemain nous arrivâmes à Gandivi, & quoy que j'eusse un passe-port, les Gardes firent quelques difficultez pour mes hardes : Le Gouverneur plus équitable me les fit rendre, & je partis avant le jour, pour gagner de bonne heure le bord de la riviere de Daman, où mon guide me laisa. Je passay cette riviere, & la Langue Portugaise que je scavois, me rendant tout facile, on me mena chez un Indien, qui faisoit profession du Christianisme, & logeoit les Voyageurs. Sa maison étoit de paille, & l'endroit où je devois coucher tout découvert, pour mieux joüir de la fraîcheur. Cet homme s'occupoit à faire de l'eau de vie des Tary, & sa maison étoit proche des murs de la Ville, dont il faut dire quelque chose avant que de passer à ce qui me regarde.

Elle fut bâtie par les Portugais, qu'ils ont conservée jusques à présent ; il y a vingt lieues de Surate, & environ quinze-vingt de Goa : elle est petite, mais forte

forte & propre ; les ruës en sont droites, on ne les pave point, afin de marcher plus commodement pendant les pluies. Toutes les maisons sont bien bâties, & les Eglises extrêmement parées, sur tout la Paroisse & la Chapelle de la Misericorde. Il y en a quatre autres, des Jésuites, des Jacobins, des Augustins & des Recolets ; les habitans de Daman passent pour les meilleurs Cavaliers de l'Inde, ils ont une fois résisté à 40000. hommes, que le grand Mogol envoyoit pour les assieger. C'est un Gouvernement fort considérable, & celuy qui le possèdoit quand j'y fuss appelloit, Manuel Fortado de Mendonça, cousin germain, mais bâtard du Viceroy. La rivière passe au pied des murs de la Ville, elle est bonne quand les Vaisseaux y font entrer, & s'il en a pery quelquefois, ce n'a été que dans des débordemens rapides, qui les entraînent à la mer, quand on n'a pas la prévoyance de les bien attacher. Il n'y a qu'une portée de canon de la mer à la Ville, & l'on voit sur l'autre côté du rivage, le Fort de Saint Jérôme, qui sert extrêmement à la défense de Daman ; les Portugais l'estiment plus que le reste des Places qu'ils possèdent

236 RELATION D'NU VOYAGE
dent en Orient, & il n'y a que des Sol-
dats blancs dans la Garnison, le temps
ny la faveur n'ayant pû y faire entrer les
Noirs. Le nombre est toujours de qua-
tre cens, indispensablement obligez d'y
coucher toutes les nuits, & s'ils y man-
quent sans la permission du Gouverneur,
qui ne l'accorde que rarement, ils sont
privez de leur solde ce jour là, pour la
premiere fois, & caslez sans retour pour
la seconde. Le Gouverneur ne dépend
point de celuy de la Ville ; ils sont trois
ans dans ce poste, comme par tous les
autres Gouvernemens des Portugais.

L'air de Daman est extremement a-
greable, & les principaux habitans ont
des Aldea, où ils vont passer le temps
de la recolte.



CHAPITRE XIX.

De mon séjour à Daman.

UN peu avant mon arrivée à Da-
man, le Sieur Saint Jacques, fils
d'un Medecin François, & un autre
jeune homme de notre nation s'y é-
toient

toient mariez. Le dernier avoit épousé la sœur bastarde d'une Dame importante, nommée Dona Petronilla de la Cerdña, mariée en seconde noces à un Gentilhomme de la première qualité. Monsieur Saint Jacques avoit épousé la fille de cette Dame qui s'appelloit Dona Rosa de Mello, dont le nom convenoit à sa jeunesse & à sa beauté. Comme j'avais entendu parler d'eux à Surate, je crus être obligé de les visiter. Les Jésuites auxquels j'étois recommandé me reçurent extrêmement bien, & je vis le Gouverneur, qui après de grandes honnêtetés me proposa de reître à Daman, où il n'y avoit que des Médecins Gentils, qui n'ont pour tous avantages que quelques réceptes, qu'ils font servir indifféremment à toutes sortes de maux. Je demanday un peu de temps pour me déterminer, étant toujours occupé de cette avidité de voyager ; le Recteur des Jésuites me conseilla d'accepter le party que le Gouverneur m'offrois, m'assurant qu'il contribueroit de sa part, autant qu'il luy seroit possible, à mon avancement.

Le lendemain je fus voir les François dont j'ay parlé, qui me témoignèrent beaucoup de joie de mon arrivée : Je paſſay

238 RELATION D'UN VOYAGE
passay quelques heures avec eux ; & pendant qu'ils me regalerent d'une collation qu'on appelleroit en France un grand festin , Monsieur saint Jacques demanda à mon infçu à sa belle mere la permission de m'arrêter chez eux : & comme je me disposois à les quitter , je vis apporter mes hardes , & il fallut me rendre aux emprestemens de ces deux François.

Comme on est circonspect chez les Portugais , pour ce qui regarde les femmes , je ne parlay point du tout de celles de mes hôtes ; mais le lendemain ils me proposerent eux-mêmes de les saluer , j'en fis quelque difficulté , & passay tout de jour chez des malades pour ne patroître pas trop empresté . Cependant je les vis à la fin dans leur appartement , avec la liberté Françoise , qui ne leur déplut pas . Elles me firent quantité de questions , la Seignora Petronilla fut celle qui s'attacha le plus à m'entretenir , & nous passâmes une partie de la nuit ensemble . Je les vis tous les jours qui suivirent ; Petronilla me témoigna des bontez extraordinaires : & quoy qu'elle eut trente-neuf ans , il luy restoit assez de charmes pour plaire . Elle avoit la taille ad-
mira-

mirable, les traits du visage reguliers, & pleins d'agrément, les yeux vifs, l'esprit doux & brillant, & l'humeur complaisante ; nous passions tous les soirs ensemble, & jamais on ne s'est moins ennuyé que je fis pendant trois semaines.



CHAPITRE XX.

De Trapor.

DOna Petronilla demeuroit ordinairement à Trapor, & n'étoit à Daman que pour quelque temps, son mary l'attendoit avant Pâques, & elle me pria de vouloir faire le voyage, qui n'étoit que de dix lieues ; j'y consentis avec plaisir, & le Gouverneur de Daman me l'ayant permis, je partis avec toute cette famille. Le Lundy de la semaine Sainte nous couchâmes à Danou, dont le fils ainé de Dona Petronilla étoit Seigneur ; c'est la qu'est cette montagne qu'on appelle Pic de Danou, parce qu'elle est haute & faite en forme de pain de sucre : & comme il n'y a point d'autre ter-

240 RELATION D'UN VOYAGE
terre élevée entre Bassiam & Surate, elle
sert à faire connoître le pays à ceux qui
abordent à cette côte ; il y a une petite
rivière qui ne porte que des Barques.

Nous trouvâmes le mary de Dona
Petronilla à Danou, qui me receut avec
beaucoup d'honnêteté, & le Mercredy
nous fûmes à Trapor, ou Tarapour ;
c'est une petite Ville située sur le bord
de la mer, à moitié chemin de Daman &
de Bassiam, elle appartient aux Portugais,
& a un Gouverneur qui releve de
celuy de Daman. Les habitans en sont
riches, la rivière n'y porte que des Ba-
teaux & des Barques mediocres, qui
n'y entrent qu'avec peine. Il y a une
Paroisse, une Chapelle de la Misericorde,
& une Eglise de Jacobins ; l'aprés-
midy du Vendredy Saint nous eûmes
un Sermon sur la Passion, dans lequel
on fit plusieurs pauses, pour montrer au
peuple tous les points de ces sacrez myste-
ries. Les femmes sont séparées des hom-
mes par une balustrade cachée d'un ri-
deau ; mais si on ne les voit pas, elles font
entendre leurs cris, & les coups qu'elles
se donnent toutes les fois que le Pre-
dicateur dit quelque chose qui excite à
la compassion. Cependant avec ces dou-
leurs

leurs affectées, plusieurs abusent de la sainteté de ces jours, en donnant lieu à des avantures où la sagesse n'a guere de part. La Procession sortit après le Sermon, elle étoit precedée de plusieurs Penitens, ayant le visage couvert & le dos nud, qui se fouetttoient si violement que leur sang rejaillissoit partout où ils passoient. Les Bourgeois alloient ensuite chacun un flambeau à la main, & l'on portoit après les Prêtres l'Image de Jesus-Christ représenté tel qu'il étoit à la descente de la Croix, il étoit environné d'une vingtaine de petits negres, masquez & armez de lances, qui avoient à leur tête un Centurion precedé de tambours & de trompettes. Après avoir fait le tour de la Ville, ils poserent le Crucifix dans le Sepulchre, qu'on avoit préparé. Ces sortes de cérémonies, qui inspirent la devotion parmy nous, avec une conduite plus réglée, font rire chez les Portugais ; & j'avoüe que j'eus de la peine à m'en empêcher. J'assisstai le Samedy à l'Office où je ne vis rien de particulier ; mais le Dimanche de Pâques, après avoir accompagné le tres-saint Sacrement, depuis l'Eglise des Jacobins jusques à la Paroisse, j'entendis un Sermon

H. Part.

L

qui

342 RELATION D'UN VOYAGE

qui me parut si extraordinaire, que je ne
peux m'empêcher d'en rapporter quel-
que chose icy. Le Predicateur étant
monté en chaire, fit le signe de la Croix,
& dit; vous sçavez, Messieurs, que le
Sermon du jour de Pâques se fait pour
trois raisons : la premiere, pour sou-
haiter les bonnes Fêtes aux Auditeurs:
la seconde, pour leur demander les œufs
de Pâques : & la dernière pour les faire
rire. Pour satisfaire au premier point,
je vous souhaite de bons jours à tous:
pour le second, si vous m'envoyez des
œufs je les prendray : & pour le dernier,
je vous diray que je rencontray hier le
gros Gregoire, à qui je demanday, dis-
moy, voleur, feras-tu toujours le per-
sonnage de Pilate à la Passion; tout le
monde fit alors un éclat de rire, & l'O-
rateur descendit, laissant à chacun la li-
berté de se retirer, sans leur donner seu-
lement la benédiction. Je passay les Fê-
tes à Trapor, & malgré tous les efforts
qu'on fit pour m'arrêter davantage, je
revins à Daman, comme je l'avois pro-
mis au Gouverneur.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Retour à Daman.

Dona Petronilla m'avoit procuré la connoissance du Pere Jouan de S. Michel Superieur des Jacobins , avant que d'aller à Trapor , & elle me donna encore une lettre pour l'engager à me servir. Comme j'avois laissé mes hardes dans son Convent , ce fut là que j'allay d'abord ; le Pere m'y arresta jusqu'à ce que je fusse étably , ou que j'eusse demeuré assez long-temps pour voir la Ville , si je ne pouvois me refoudre à y demeurer entierement : J'y restai environ quinze jours , & pendant ce temps le Gouverneur mit tout en usage pour m'arrêter à Daman , & les habitans s'étans joints à luy , l'on me fit des offres si avantageuses que je ne pus honnêtement refuser des personnes qui témoignoient tant d'empressement pour m'avoit .

Je quittay donc le Convent pour prendre une maison en mon particulier, travaillant à me faire des amis, avec qui il

L 2 me

244 RELATION D'UN VOYAGE
me restoit toujours assez de loisir pour me divertir, parce que la Ville n'est pas grande, & qu'ainsi toutes mes visites se pouvoient faire en peu de temps. Pendant les premiers jours de mon établissement, j'eus l'honneur d'être appellé chez une illustre Dame nommée la Senhora Francisca Pereira, pour une sienne petite fille qu'elle cherisloit tendrement, & qui étoit dangereusement malade. J'eus le bonheur de réussir dans cette cure, & depuis ce temps cette généreuse personne eut tant de reconnaissance & de bonne volonté pour moy, que je puis assurer qu'elle a plus contribué que pas un autre à me faire rester à Daman aussi long-temps que je fis. Neanmoins quelque estime que les habitans de cette Ville eussent pour moy, mon naturel porté à voyager, pour acquerir tous les jours de nouvelles connaissances, en voyant continuellement quelque chose de nouveau, me fit résoudre à quitter Daman. Je me servis pour cet effet de l'occasion de la Flote, que les Portugais envoyent tous les ans à Cambaje. Elle passa sur la fin de Decembre à Daman pour retourner à Goa, elle étoit commandée par Joseph de Mello, & elle fut prête à faire voile le dernier jour de l'an.

CHA-



CHAPITRE XXII.

Départ de Daman.

Tous mes amis ayant essayé en vain de me retenir plus long-temps à Daman, je pris congé d'eux, & m'embarquay sur une des Galiotes de la Flote le dernier de l'an 1673. & nous mîmes à la voile le premier de Janvier 1674. pour aller à Baçaim attendre le reste des Galiotes qui n'étoient pas encore venus de Cambaje.

Nous arrivâmes à Baçaim le lendemain après midy, j'allay à la Ville, où je trouvay le sieur Seguineau Medecin François, qui étoit venu de Madagascar dans le mesme Vaisseau qui m'avoit porté à Surate : Il s'y étoit depuis peu étably & marié, & je receus de luy toutes les honnestetez imaginables.

La Ville de Baçaim est à 20. lieues au Midy de Daman, & est quatre fois plus grande. Les Eglises y sont riches & magnifiques, les maisons tres-belles, les places grandes, & les ruës fôrt droites.

246 RELATION D'UN VOYAGE
tes & fort propres : les murailles n'en
sont pas fortes, mais la riviere qui les arro-
se, & qui porte & contient feurement
les plus grands Vaisseaux dans toutes
saisons, attire le negoce dans cette Ville,
& la rend tres-considerable.

L'on y trouve plus de Noblesse qu'à
Goa, d'où vient le Proverbe Portugais,
Fidalgos de Baçaim, c'est à dire Gentil-
homme de Baçaim ; les terres d'alentour
sont fertiles & produisent du ris abon-
damment. L'on voit dehors & assez
près des Portes la fameuse Eglise de *Nostra
Senhora do remedio*, qui après avoir été
long-temps consacrée aux fausses Divini-
itez, est devenuë un Temple, où le vray
Dieu est adoré. Sur le maître Autel est
l'Image miraculeuse de la tres-sainte Vier-
ge. L'on dit qu'un voleur voulant autre-
fois prendre la riche couronne qu'elle a
sur la teste, se cacha dans l'Eglise, & quand
les portes furent fermées, monta sur
l'Autel pour executer son dessein impie,
qu'alors la Couronne & le sacrilege de-
vinrent immobiles, & qu'il fut pris en
cet état lorsque l'Eglise fut ouverte.
L'endroit du front de l'Image, où ce
scelerat avoit appuyé son pouce, est
resté si éclatant, que l'on diroit de loin
que

que c'est une étoile brillante ; cette clarité paroît moins lors qu'on s'en approche, & si l'on vient à la toucher, on n'y remarque plus rien d'extraordinaire. Les Gentils & les Maures , aussi bien que les Chrétiens , font tous les jours des vœux en ce saint lieu pour l'heureux succès de leurs affaires : & comme l'on y apporte continuellement des offrandes, il y a des richesses immenses.

Nous ne restâmes à Baçaim que jusqu'au septième , que levant les ancras nous prîmes la route de Goa , où nous arrivâmes le quatorzième au soir. Je descendis à terre le lendemain , & ayant trouvé des avantages considérables dans cette grande Ville , dont j'ay déjà parlé, j'y restay jusques en l'année 1676. Alors des affaires extraordinaire qui me survinrent , ne me permettant pas de reiter plus long-temps aux Indes , malgré le desir que j'avois de continuer mes voyages , il me fallut partir pour retourner en Europe. Je profitay de l'occasion qui se presenta d'un Galion Portugais , dans lequel je m'embarquay , ayant obtenu la permission du Viceroy & du Capitaine.



CHAPITRE XXIII.

Mon départ des Indes.

LE 27. de Janvier 1676. le Vaisseau nommé *San Pedro de Ratel*, du port de plus de 1500. tonneaux, commandé par le sieur Simon de Sousa, partit de la Barre de Goa pour Lisbonne. Auffitôt que nous fûmes à la voile, le Capitaine me fit appeller, & me pria de vouloir prendre le soin de son équipage, pendant le voyage, m'assurant qu'il avoit refusé des Chirurgiens de sa Nation qu'on luy avoit voulu donner, & qu'il n'avoit pris qu'un Barbier pour le seigner & raser, se confiant que je ne refuserois pas de prendre la peine de tout ce qui regarderoit les malades. Cette proposition m'étoit trop avantageuse pour ne la pas accepter, je remerciai tres-humblement celuy qui me la faisoit, & dés lors je fus consideré comme le Medecin du general & de l'équipage.

Le vent nous favorisa jusques à la ligne équinoxiale, où nous fûmes arrestez quelques

ques jours par les calmes, mais le vent s'étant remis au beau, nous continuâmes notre route heureusement jusques au 13. degré au Sud. Le vent devint alors inconstant ; mais comme il n'étoit pas violent, nous ne laissions pas d'avancer toujours. Nous passâmes beaucoup à l'Est de l'Isle Dauphine, & sur la fin du mois de Mars, nous approchâmes de la hauteur du Cap de Bonne Esperance, où nos Pilotes avoient dessein d'aller reconnoître la terre, afin que leur estime en fût plus juste de là en avant. Le vent qui étoit à l'Est, & par consequent en poupe, se fortifia un peu pendant la semaine Sainte, & il augmenta de telle sorte le Mercredy Saint, qu'on fut obligé de quitter l'office, pour ferrer promptement les voiles, le vent ne nous permettant d'avoir que la seule Misene à my-mast. L'agitation du Vaissieu étoit grande, mais cependant nous allions toujours, & nous étions assez loin de la terre pour n'en point craindre les accide-
dens. Le matin du Jeudy le vent chan-
gea tout d'un coup à l'Ouest, avec tant de violence que nous doutâmes si notre Vaissieu y pourroit résister. Il fallut changer de route & obéir au vent : &

250. RELATION D'UN VOYAGE
quoy que nôtre Bâtiment fut fort bon,
il y entroit tant d'eau que les deux pom-
pes pouvoient à peine suffire pour le vui-
der. Les plus habiles & les moins timides
étoient effrayez, mais apres 24. heures de
crainte, le vent s'étant remis à l'Est a-
vec moderation, on remit le Cap sur
la terre, que nous vîmes le matin du
Samedy Saint sur les neuf heures pro-
che le Cap des Eguilles, où nos officiers
ne voulurent pas descendre, parce que
nous n'avions besoin de rien. Il fallut
nous y arrester cependant à cause des
calmes, jusques au lendemain des Festes,
qu'à l'aide d'un vent de Nord-Est, nous
doublâmes le Cap de Bonne Esperance
sans le voir, parce que nous nous étions
mis au large pour éviter de nouveaux cal-
mes. Nous trouvâmes vers cet endroit
les débris d'un Vaisseau, que la dernie-
re tempête avoit apparemment fait perir,
& sur la nuit on en découvrit un qui
tenoit une route opposée à la nôtre. Com-
me il est toujours dangereux de negli-
ger quelque chose sur la mer, nos Offi-
ciers firent mettre les armes en état, mais
il parut si loin de nous à la pointe du
jour, que ces précautions furent inuti-
les.

Le

Le Scorbute commença dès le mois d'Avril à persecuter notre équipage ; & quelque soin qu'on prit d'en arrêter le progrès, il ne se passoit gueres de jours qu'on ne jettât quelque corps à la mer. Les calmes se joignirent à cette peine, & après les avoir effluyez, un vent heureux nous poussa vers le Brésil, où nous avions ordre d'aller, & nous en découvrîmes la terre à l'endroit de la Baye de tous les Saints, le 19. de May au matin. Des Pêcheurs qui nous virent, vinrent avant midi à notre bord, & nous résolûmes d'entrer dans le Port le même jour sous la conduite de ces hommes, qui penserent nous faire perdre sur un banc de sable, où par bonheur nous ne touchâmes que légèrement. Un Vaisseau aussi grand que le nôtre y avait fait naufrage pendant la nuit, quelques années auparavant, sans qu'il se fut sauvé que très-peu de personnes, de plus de mille qui étoient dedans. Le jour qui nous favorissoit, la douceur du temps, notre diligence, & plus que tout cela la bonté Divine, nous empêcherent d'être brisez. Nous nous éloignâmes du banc, & ayant passé la nuit à l'ancre, nous entrâmes le vingt-cinme de May dans le Port, & allâmes

252 RELATION D'UN VOYAGE
mes mouiller devant la Ville, qui porte même nom que la Baye, après avoir perdu vingt-cinq hommes depuis Goa jusques en ce lieu, y en ayant encore plus de trois cens si fatiguez du Scorbute, que pour peu que nous eussions tardé en mer, ils auoient infailliblement pery.



CHAPITRE XXIV.

Mon arrivée au Bresil, & sa description.

endant le temps que j'ay fejourné au Bresil, je liay amitié avec un Marchand Espagnol d'origine, mais étably depuis long-temps dans cette côte. Il me procura beaucoup de bonnes habitudes, & me rendit des services considérables. Quoy que plusieurs personnes ayent écrit du Bresil, je ne laisseray pas de dire icy brievement ce que j'y ay remarqué.

Le Bresil est la côte Orientale de l'Amérique, où les Portugais, qui en ont fait l'entiere découverte, ont bâti des Villes qu'ils possèdent tranquillement, après avoir vigoureusement & long-temps résist

sisté aux Hollandois. C'est un pays fort agreable, l'air y est bon & temperé par des pluies frequentes, qui moderent les ardeurs du Soleil. Il y a quantité de fruits qui croissent dans les campagnes sans être cultivez, comme les citrons, limons, oranges, ananas, bananes, goujaves, & plusieurs autres. L'on y trouve aussi du raisin, mais moins communément qu'en Europe.

Les cannes de sucre y viennent en telle abondance que les habitans en feroient beaucoup davantage s'ils croyoient en avoir le debit. C'est de là que l'on tire aussi cet excellent Tabac, qui se fait distinguer d'avec celuy des autres lieux, & c'est encore dans le Bresil que les melons d'eau, ou patequas sont d'une bonté extraordinaire. L'ail & l'oignon n'y viennent point, & il est inutile d'en semer; ceux qui en veulent le font venir de Portugal.

Il y a beaucoup de cocos au Bresil, moins gros que ceux des Indes Orientales, qui servent à faire des boëtes & des tabaquieres, parce qu'ils sont fort épais, & parmy ceux-là on en trouve de si petits, que chacun n'est propre qu'à faire un grain de Chapelet.

On

On ne tire point là du Tary des Coccoiers pour en faire du sucre & de l'eau de vie, comme en Orient, parce que les cannes produisent suffisamment de l'un, & qu'on y porte de meilleure eau de vie de Lisbonne.



CHAPITRE XXV.

Suite du Brésil.

Oltre le bois qui porte le nom du pays, on y voit encore des arbres extraordinaires, entre lesquels est celui qui distille le baume, qu'on appelle de Perou ; l'on en fait de petits coffres pour serrer les bijoux des Dames, qui parfument tout ce que l'on met dedans. L'on recueille du bled dans la partie Meridionale de cette côte, mais les terres de la Baye de tous les Saints en sont dépourvues comme beaucoup d'autres. On en dit deux raisons : la première, parce que la terre n'y est pas disposée : & l'autre, qui est peut-être la meilleure, à cause d'une quantité effroyable de fourmis, qui mangent le grain avant qu'il puisse prendre racine.

ne. Quoy qu'on seme par tout du millet & du ris, le Mandioc, ou la farine qu'en en fait est la nourriture ordinaire des Bresiliens; les François l'appellent *Cassave*, & les Portugais *Farina de Pao*.

La racine de Mandioc se cultive comme les Batates, la coupant par morceaux, & l'enfouissant dans la terre, elle devient fort grosse; sa couleur est blanche: & si l'on en mange avant qu'elle soit préparée, on court risque de perdre la vie; on luy ôte sa qualité dangereuse en la mettant dans l'eau, & l'y laissant jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement amollie, on la tire alors pour la faire secher, la faisant encore tremper & secher de nouveau, & réitérant autant de fois qu'il est nécessaire pour la dépouiller de ce qu'elle a de mauvais, & quand elle est ainsi préparée on la reduit en farine grosse comme de la poudre à canon, elle est toujours pesante & presque insipide, & cause des obstructions à ceux qui n'y sont pas accoutuméz. L'on fait de cette farine de petits gâteaux, qu'on appelle *Bejous*, ils sont plus appetissans, mais leur qualité n'est pas meilleure.

Comme l'on apporte à la Baye du bled, du Rio de Janeiro, & de la farine de Por-

256 RELATION D'UN VOYAGE

Portugal, l'on n'y manque pas de pain, & il y est seulement un peu plus cher. L'on y trouve aussi abondamment de l'huile, du vin, des toiles, des étoffes, & de toutes les autres choses nécessaires à la vie, qu'on y fait venir d'Europe. La viande, le gibier, & le poisson s'y trouvent communement, & l'on y donne à un prix fort médiocre les fruits & les confitures. Ce pays ne laisse pas d'avoir ses incommoditez; il y a de certains petits vers, dont je parleray dans le traité des maladies, qui suivent cette Relation, & des fourmis de plusieurs sortes; ceux dont la couleur est rouge, & la grosseur médiocre sont répandus par tout, & couvrent les campagnes, par des monceaux, que l'on prendroit de loin pour de petits Villages. Les Villes n'en sont pas exemptes; ces animaux y font une guerre perpétuelle aux rats & aux serpens, & la grandeur des uns succombe infailliblement sous le nombre des autres.

CHA:



CHAPITRE XXVI.

Des habitans du Bresil.

Pour ne pas faire une distinction ennuyeuse, je diray en peu de mots, que les Bresiliens originaires idolâtrent encore, & qu'il y a beaucoup de Sorciers parmy eux, ou qui passent pour tels; ils sont superstitieux, ils n'ont point de temples ny de festes particulières, & ils invoquent le Diable. Ils portent les cheveux longs, leur teint est basané, vont nuds, sont braves, adroits, & ennemis irreconciliables de ceux qui les ont offensez. Leurs armes sont des flèches, qui au lieu de fer ont des arrestes de poision: & si quelques-uns se servent de fer, ce n'est que depuis qu'ils frequentent les Europeens. Ils sçavent cultiver la terre, & s'occupent ordinairement à la chasse & à la pesche: ils mangent de toute sorte de viande, supportent constamment la faim, & ne font gueres de provision. Leur naturel les porte à la guerre, qu'ils se font continuell-

nuellement. Quand ils prennent leurs ennemis prisonniers, ils les engräßigent, les tuënt publiquement, & les mangent avec une cruauté inouïe. Ils n'enterrent point leurs morts, & leur coutume est de les devorer, souvent même avant qu'ils soient expirez. Quand les maladies paraissent mortelles, ils tuënt ceux qui souffrent, de peur qu'ils ne maigrissent, & pour n'en rien perdre, ils font secher les os & les mangent en forme de bouillie. Lorsque nous les appelions cruels, ils répondent que nous sommes des impies, de laisser manger nos amis & nos parens aux vers, dans le sein de la terre, pendant que nous leur pouvons donner notre corps pour sepulture.

Les Portugais qui sont au Bresil y vivent comme dans les autres lieux où ils sont habituez. Ils ont bâty des Forts, font la guerre à ceux qui ne leur veulent pas obeir, & sont en etat de ne craindre ny les Bresiliens, ny ceux d'Europe, qui voudroient les troubler.

Comme les farouches Bresiliens n'épargnent pas les Portugais qui tombent entre leurs mains par le sort de la guerre, ou par quelque surprise, les autres ne sont pas moins rigoureux quand ils les peu-

peuvent attraper, & au lieu d'une mort, ils leur en font souffrir mille dans l'esclavage, ce qu'ils peuvent éviter en se soumettant volontairement aux vainqueurs, ou fuyant en d'autres pays, quand ils sont les plus foibles. Les Portugais soigneux d'étendre leurs conquêtes, envoyent continuellement des Partis contre les Barbares, & fortifient soigneusement les lieux dont ils sont maîtres. Lors que j'y étois on disoit qu'ils s'étoient avancez jusques à plus de 80. lieus de la mer. Ils ont soin d'instruire les Bresiliens qui vivent parmy eux, libres ou esclaves dans le Christianisme, & il y en a même qui ont épousé des femmes de ce sang barbare, qui pour être blanches & bien faites, ne laissent pas d'avoir toujours quelque chose de sauvage, qui les fait distinguer des autres. Le grand nombre d'esclaves que les Portugais ont en ce pays, & la maniere cruelle dont ils les traitent, ne leur donnant pas le nécessaire, & les châtiant avec excesz pour les moindres fautes, fait qu'il arrive souvent de grands desordres dans leurs Villes & par les campagnes. La plûpart de ces captifs sont des Negres qu'on amene d'Angola & de Guinée pour travailler au sucre & au tabac,

bac, on les vend au marché comme des bêtes, & ceux qui ont de grandes terres en achetent plusieurs centaines, qui sont gouvernez par des Commis, souvent plus cruels que les Maîtres: d'autres qui n'ont pas de biens à cultiver laissent la liberté à leurs captifs de travailler à ce qui leur plaît, moyennant certaine somme qu'ils exigent d'eux tous les mois, ou toutes les sémaines. Le mauvais traitement que les uns reçoivent, & la taxe qu'on impose aux autres, à laquelle ils ne peuvent pas toujours satisfaire, les oblige quelquefois à courir les champs, où ils pillent tout ce qu'ils rencontrent, pour se venger des tourmens qu'on leur a fait souffrir. S'il y a du danger à la campagne, il ne s'en trouve pas moins à aller de nuit par la Ville; & quelque soin que l'on ait de châtier séverement ceux que l'on peut prendre, les autres ne laissent pas de continuer leurs brigandages.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

De la Ville & du Port de la Baye de tous les Saints.

LA Baye de tous les Saints est située sous le quinzième degré au Midy de la ligne ; le Port qui communique son nom à la Ville , est un des plus grands & des plus commodes de tout l'Ocean : Il y a quelques bancs de sable à un des côtez de l'entrée , que l'on peut éviter en prenant des Pilotes du pays , lors qu'on approche la côte . L'entrée & le fonds sont presque Est & Ouest , l'on ne tourne que tres-peu vers le Nord pour aller mouiller devant la Ville , & quand on est une fois entre les deux Caps , l'on n'a plus rien à craindre . On peut jeter les ancles feurement par tout , & la Baye est si grande qu'elle pourroit contenir plusieurs milliers de Vaisseaux . Elle est environnée par tout de terres hautes , dont la veue est fort agreeable , & plusieurs petites rivieres s'y viennent perdre . L'on s'occupe fort à la Baye à la

262 RELATION D'UN VOYAGE
à la pesche de la Balaine , depuis Juin
jusques en Septembre : Peu de gens igno-
rent que ce poisson prodigieux se prend
avec un petit dard , attaché à une forte
fisselle ; les Pescheurs croisent dans des
Batteaux , pour observer quand la Balai-
ne paroîtra ; quand elle est blessée elle
fuit , tant qu'elle est en vie on lâche la
corde qui tient le dard , quand elle a
perdu tout son fang elle meurt & nage
sur l'eau ; l'on approche alors , & la
marée étant haute on la tire à terre
pour la dépecer . L'on brûle dans
tout le Bresil l'huile qui se tire de
ce poisson , les Negres & les pauvres
gens en mangent la chair , & l'on ne
voit que rarement des personnes riches
s'en nourrir .

Lors qu'on a avancé deux lieues dans
ce Port , l'on trouve la Ville qui porte
le même nom : les Vaisseaux mouillent
devant à une demie lieue de terre . Cet-
te Ville est à droit en entrant , elle est
située sur une haute montagne , dont elle
occupe le haut & le bas , ce qui fait que
la plupart de ses rues sont en penchant .
Elle est la plus grande de celles que les
Portugais possèdent au Bresil , & le siège
du principal Gouverneur de cette côte .

Quoy

Quoy qu'il n'ait pas d'autorité sur les autres il marche devant tous, & l'on parloit, lors que j'y étois, que l'on y devoit envoyer un Vice-roy, aussi absolu dans le Bresil, que celuy de Goa l'est aux Indes : l'on attendoit aussi un Evêque pour remplir le Siege, qui vaquoit depuis plusieurs années, & l'on croyoit que lorsque le Gouvernement ieroit changé en Vice-royauté, l'Eglise deviendroit Metropolitaine. Il y a un Parlement, dont le ressort s'étend par toute la côte, l'autorité n'en est pourtant pas tout à fait absolue, & les affaires criminelles sont réservées à celuy de Lisbonne, aussi bien que les causes civiles, dont les sommes passent mille livres. Cette Ville est grande & peuplée, les Eglises y sont magnifiques, le Palais du Gouverneur, qui occupe l'endroit le plus élevé, est superbe, le Parlement s'y assemble ; toutes les maisons en sont bien bâties, le commerce y attire toute sorte de Nations, & l'on y trouve des marchandises de toutes les sortes.



CHAPITRE XXVIII.

Mœurs du Pays.

JE ne scay si le libertinage est aussi grand par tout le Bresil qu'il l'est à la Baye de tous les Saints , où les femmes mêmes qui passent pour avoir quelque vertu , ne font point scrupule de parer leurs esclaves , pour les mettre en état de vendre plus cher les infames plaisirs qu'elles donnent , & l'on peut dire que le vice y regne souverainement . Tous les étrangers y sont considerez , & particulierement les François : la jalou sie qu'ils causent , les rend quelquefois odieux , & leur produit souvent de terribles affaires , ainsi qu'on le verra par l'exemple suivant .

Un jeune François , qui praticoit la Medecine au Bresil , fut appellé par une Dame pour traiter sa fille qui étoit malade ; comme elle étoit jeune , bien faite , & riche , le Medecin n'épargna pas ses soins pour la guerir promptement , il eut le bonheur de plaire à la malade & à sa mere ,

mere , de sorte que la santé étant rétablie
on luy proposa de l'épouser , & les Nop-
ces se firent sans éclat . La fortune de ce
jeune homme luy attira des ennemis , qui
exciterent un Gentilhomme , mary de la
soeur aînée de sa femme à le faire assassiné ,
luy representant qu'il y avoit de la lâche-
té à souffrir dans sa famille un jeune Chi-
rurgien , qui usurpoit le nom de Mede-
cin , & qui peut-être étoit herétique .
Cet homme qui avoit plus de richesses
que de bon sens , suivit les avis qu'on luy
donna , se plaignant d'abord de la honte
qu'il recevoit , par une alliance si mé-
prisable ; & n'oubliant rien pour inspirer
ses sentimens aux autres parens : mais les
ayant trouvez plus moderez que luy , il
vint à la Ville avec un nombre de ses amis ,
attaqua de nuit la maison de sa belle-sœur
& y massacra un jeune homme qu'ils pri-
rent à la taille pour celuy qu'ils cher-
choient , & qui s'étoit caché au premier
bruit , se retirant après cette belle execu-
tion . Le monde accourut aux cris des
femmes , & cette action passant aussi-tôt
aux oreilles du Juge criminel , il envoya
des Gardes chez le François pour empê-
cher un second attentat , qu'on fut sur le
point d'entreprendre , quand le Gentil-

II. Partie. M homme

266 RÉLATION D'UN VOYAGE

homme scût que le mort n'étoit pas son beau frere. Pour éviter des suites plus facheuses, il fallut que le François quittât le Bresil, & il partit pour Lisbonne, après avoir été gardé soigneusement jusqu'à son embarquement. J'ay scû depuis, étant à Lisbonne, qu'il sollicitoit un ordre du Prince pour y faire venir sa femme avec les effets qu'elle avoit au Bresil.



CHAPITRE XXIX.

Départ du Bresil.

LA grande Flote qui part tous les ans de Lisbonne pour toutes les Villes du Bresil arriva au mois de Juin. Le General alla au Rio de Janeiro pour esouter les Vaisseaux qui y étoient envoyez, & cependant nous nous préparâmes à partir aussi-tôt qu'il ferroit de retour, ce qui ne fut qu'à la fin du mois d'Aoust. Comme nous étions chargez & prests à faire voile, dès que les Vaisseaux des derniers venus furent pourvus de rafraîchissemens, nous levâmes les ancles & sortimes

mes au nombre de trente voiles, de la Baye de tous les Saints, le troisième Septembre au matin. Vingt-deux des Vaisseaux de notre Flote étoient pour Lisbonne, huit pour la Ville de Porto.

Les vents commencerent à nous traverser dès le premier jour, & continuèrent à nous être contraires près d'un mois, en sorte que nous ne pûmes doubler le Cap de saint Augustin qu'à la fin de Septembre. Les Vaisseaux destinez pour Porto étant les meilleurs voiliers de la Flote, se séparerent de nous, dans l'esperance d'arriver plutôt en Portugal, mais cette séparation leur coûta cher, & les Corsaires d'Alger en prirent deux, ainsi que nous l'apprimes à notre arrivée à Lisbonne.

Le vent changea à la hauteur du Cap de saint Augustin, & nous fut favorable, jusques à celle du Cap Vert. Ce fut à peu près dans ce temps, que nous vîmes en passant l'Isle appellée *Fernand de Norogna*, du nom de celuy qui en fit la découverte. Autrefois ceux qui manquoient d'eau, y alloient pour en faire, mais quelques voyageurs y ayant laissé des chiens, ces animaux y ont multiplié de

M 2 celle

268 RELATION D'UN VOYAGE
telle sorte qu'ils l'ont rendu inaccessible.

Depuis les dix degréz ou environ de la ligne, le vent changea encore, & nous fut opposé tout le reste du Voyage, mais comme il n'étoit pas violent, nous avancions toujours un peu, jusques à ce qu'une tempête épouvantable nous battit sous le 36. degré, où plusieurs Vaiffeaux de notre Flote perdirent des masts, des vergues & des voiles. Enfin après avoir bien souffert, nous découvrîmes à l'Eſt l'Isle *Terceira*, qui appartient aux Portugais, où leur Roy a été gardé long-temps, & d'où on ne l'auroit pas tiré, si l'on n'eût apprehendé que quelqu'un l'enlevât. Ce fut le vingt - unième de Novembre que cette Terre parut à nos yeux ; & si la faison n'eût pas été si rude nous nous y fussions rafraîchis : mais comme il n'y a point de Port, & que les Rades ne sont pas sûres, nous passâmes outre, & découvrîmes le soir du vingt-troisième l'Isle de saint Michel, devant laquelle nous passâmes la nuit à la Cape. Le lendemain tous les Vaiffeaux envoierent leurs Chaloupes à terre chercher des rafraîchissemens, sans pourtant mouiller l'ancre, afin d'être plus prests à faire voile, s'il se levoit quelque orage,

ce

ce qui est assez ordinaire dans cette saison. L'Isle de saint Michel , la Terceira , & les adjacentes , sont aux Portugais , il s'y recueille beaucoup de bled , dont la meilleure partie se transporte en Portugal. Nos Chaloupes étant revenuës le soir du vingt-quatrième nous poursuivîmes nôtre route avec un vent Nord-ouït qui ne dura pas long-temps , se changeant à l'Est , & puis au Sud , avec tant de force , que cette tempête me parut la plus cruelle de celles que j'avois veuës. Elle dura dix jours avec une violence inconcevable. Nôtre Vaisseau s'ouvrit & fit eau de toutes parts , tout sembloit nous conduire à la mort , & quelque soin que nous prissions de faire du bruit le jour , & d'allumer des feux pendant la nuit , l'obscurité qui étoit presque toujours égale , & la grandeur de la tempête dispersa tous les Vaisseaux , & le nôtre resta seul , après avoir perdu toutes les voiles , à la reserve d'une Misene , que tout l'équipage offrit par vœu à la très-sainte Vierge , dont nous éprouvâmes visiblement la protection dans cette rencontre. Nous étions dans un desordre qui ne se peut exprimer , & les vagues hautes comme des montagnes

270 RELATION D'UN VOYAGE
passoient continuellement par dessus
nôtre Vaisseau. Le jour rendoit tou-
tes ces choses en quelque facon suppos-
tables , mais nôtre trouble redoublloit
la nuit , & nous étions toujours dans l'at-
tente d'une mort cruelle. Un nouvel
accidentacheva de nous ôter l'esperance,
& fit trembler les plus intrepides.

Nous avions des mafts de hune & de
vergues , pour changer en cas de besoin,
cela étoit fortement attaché au milieu du
pont , & n'avoit point branlé depuis que
nous étions en mer : Nos deux Chalou-
pes étoient là-dessus posées. L'une dans
l'autre , & la petite étoit pleine de co-
chons qu'on apportoit du Brefil pour en
faire des presens en Portugal , parce qu'ils
étoient d'une grandeur extraordinaire :
le roulement du Vaisseau étant fort grand
& ayant duré tant de jours , les cordes
qui attachoient toutes ces choses se rom-
pirent , & le tout suivit le mouvement
du Navire , que nous crûmes être brisé au
premier choc , que ces mafts , ces vergues ,
& ces batteaux donnerent contre le bord :
chacun tourna alors ses voeux vers le
Ciel , en attendant le dernier moment.
Comme il y avoit parmy nous des perfon-
nes de différentes Nations , & que chacun
se

se plaignoit, & invoquoit le secours du Ciel en sa langue, cela formoit un bruit triste & lugubre, qui augmentoit le trouble & la frayeur. Enfin l'on arrêta tout cela d'abord que le jour parût, parce que personne n'avoit osé l'entreprendre pendant l'obscurité, de peur de se faire écraser, comme les pourceaux l'avoient été, & par la bonté Divine le temps s'éclaircit, le Soleil parut, les vents s'appasierent, & le danger cessa.



CHAPITRE XXX.

Suite du Voyage, & l'arrivée de la Flote à Lisbonne.

APrés avoir reparé tous les desordres que la tempête avoit causé, nous changeâmes plusieurs fois de route pour chercher les autres Vaissœux, mais nos soins étant inutiles, nous mêmes le Cap sur la terre pour gagner le Port de Lisbonne.

Le soir de l'onzième Décembre notre Sentinelle découvrit un grand Vaissœau qui venoit à nous, que nous apprehen-

272 RELATION D'UM VOYAGE
dâmes être un Corsaire d'Alger, ce qui obligea nos Officiers à se mettre en défense, si l'on les attaquoit ; la nuit qui survint ne nous permit pas de reconnoître ce Navire ; & comme il porta le feu jusques au jour, nous en fimes de même pour témoigner plus d'assurance. Nous restâmes en veue jusques au lendemain, & chacun ayant travaillé de son côté pour s'approcher, nous reconnûmes que c'étoit un des Vaisseaux de la Flote. Nous allâmes de compagnie le reste du jour, & le lendemain 13. du mois nous vîmes la terre de Portugal, & approchâmes sur le soir de la Barre de Lisbonne, où nous ne pûmes entrer à cause que le vent devint contraire. Nous croisâmes devant sans mouiller l'ancre, le reste de la Flote se joignit à nous le 14. excepté deux vaisseaux, qui arriverent quelques jours après, & le 15. au matin nous entrâmes heureusement dans le Port avec une joie qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Nous allâmes mouiller les ancrés devant le Palais du Prince, qui étoit monté sur une terrasse pour nous voir entrer, pendant que le rivage étoit bordé d'une foule innombrable de peuple qui solemnisoit notre arrivée par ses acclamations.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Du Port de Lisbonne.

E restay six mois à Lisbonne pour voir les beautez de cette grande Ville, j'eus l'honneur d'y voir Monsieur Fabre, premier Medecin de la Reine de Portugal, de qui cette Princesse, & tous les grands du Royaume avoient une estime toute particuliere ; il eut la bonté de m'offrir sa maison , & je receus de luy des services si considerables , pendant mon sejour en cette Ville , que le feul moyen qui me reste pour les reconnoître est d'avoüer ingenûment que je ne puis le faire dignement.

Quoy qu'il y aille tous les jours des François à Lisbonne, & que ceux qui n'y ont pas été en puissent aisement apprendre les particularitez par une infinité de livres qui en traittent : j'espere cependant qu'on ne trouvera pas mauvais que j'en dise icy un mot en passant.

Le Tage, que les Portugais appellent **Tajo**, est assez fameux par sa grandeur, &c

M 5 par

274 RELATION D'UN VOYAGE
par l'or qui se trouve dans le sable sur le-
quel il roule; il arrose plusieurs belles
Provinces, passe au pied de la celebre Vil-
le de Lisbonne & y forme un des plus
beaux & des meilleurs Ports du monde.

Il est située entre les trente-neuf &
quarante degréz au Nord, on le recon-
noît de loin par une montagne, qu'on ap-
pe *La Ragna*. Quand on passe la Barre, il
faut prendre garde à des bancs de sable qui
y sont du côté du Midy. L'on trouve avant
que d'y arriver la Ville & le Fort de Cas-
cais; cette Place est à cinq lieues de Lis-
bonne, bien gardée, & a un Port où il entre
de grands Vaisseaux, mais qui n'y peuvent
rester feurement, quand les vents d'Ouest
& de Sud-Ouest soufflent. Cascais est un
Marquisat dont un des plus grands Sei-
gneurs du Royaume porte le nom. L'on
rencontre immédiatement après cette Pla-
ce, la Barre dont le passage est dangereux,
& où il n'est pas rare de voir perdre des na-
vires, quand on néglige de prendre des
Pilotes du pays. Un peu après à deux
lieues de Cascais il y a deux Forteresses,
dont l'une est bâtie sur des Pilotis, au
milieu de la riviere, elle s'appelle à *Torre
do Bougio*; & l'autre est le Fort de S. Gian,
ou Saint Julian; ces Places sont bien gar-
dées,

dées, & c'est entre elles & sous la portée de leur canon que doivent nécessairement passer tous les Bâtimens qui vont à Lisbonne, ou qui en sortent. A moitié chemin de là à la Ville, on voit la tour de Belem ou Bethléem bâtie dans la rivière, qui est étroite en cet endroit ; cette Place n'est pas moins bien gardée que les autres, & l'on y tient des Commis qui visitent tous les Vaisseaux sortant du Port, pour voir s'ils en ont le congé. Près de cette Tour est un grand Bourg devant lequel les Navires mouillent en attendant leurs dernières dépêches. Il est bien peuplé, & l'on y trouve toute sorte de rafraîchissements. Il y a un Convent de Bernardins, qui est une des plus rares pieces du pays, il est consacré à J. C. naissant, s'appelle Bethléem, & communique ce nom au Bourg & à la Tour : il fut autrefois fondé par le Roy Dom Manuel, sous le regne duquel on découvrit les Indes Orientales, l'on voit dans l'Eglise plusieurs superbes Mausolées des Roys & Reines de Portugal.

De l'autre côté de la rivière & vis-à-vis de Bethléem il y a une grande maison où les Vaisseaux qui viennent de quelque pays souffrancé de peste, débarquent

276 RELATION D'UN VOYAGE
Ieurs marchandises pour y faire quarantaine. Depuis Bethléem jusques à la Ville on trouve grand nombre de belles maisons, qui rendent l'entrée de la riviere fort agreable.



CHAPITRE XXXII.

De Lisbonne.

Lisbonne est la Cour des Rois de Portugal, c'est une des plus belles & des plus riches Villes de l'Europe, on y trouve tout ce que les pays étrangers ont de plus precieux. Elle a sept montagnes dans l'enceinte de ses murailles ; sur l'une de ses montagnes est le Château : il y a quantité de belles Eglises & bien fondées. Celle des Jacobins est remarquable à cause d'une Chapelle, sur l'Autel de laquelle est un grand Crucifix en relief enfermé d'une grille de fer, le tres-saint Sacrement y est toujours exposé dans la playe du côté, & l'on voit fix cierges de cire blanche & sept lampes brûler continuellement devant. La Chapelle de la Cathedrale où le saint Sacrement

ment réposé est aussi d'une magnificence extraordinaire.

L'on garde dans le Convent appellé à *Madre de Deos*, un Suaire de N. S. J. C. cette précieuse relique est montrée au public, l'après midy du Vendredi Saint.

Les rues de Lisbonne sont fort étroites, il n'y a que celles qui ont été bâties depuis peu où des Carrosses puissent aller, & c'est peut-être pour cela que les littières sont beaucoup plus en usage.

Le Palais Royal est sur le bord de la riviere, & tout auprès est la maison du Prince, qui ne l'a point encore quittée, parce qu'il ne peut occuper le Palais qu'en prenant le titre de Roy, que son frere porte encore, tout captif qu'il est dans le Château de Cinthra, à quatre ou cinq lieus de Lisbonne. Devant ce Palais est la grande Place Royale, appellée *Tereiro do Pao*, où se font ordinairement les courses de bagues & de taureaux.

Il y a dans Lisbonne plusieurs autres grandes places, de tres-belles maisons, & quantité de fontaines, qui ne servent pas moins à l'embellissement de la ville, qu'à la commodité des habitans. Les Portugais évitent, autant qu'ils peuvent, la France pour les habillemens, leurs fem-

278 RELATION D'UN VOYAGE
femmes sont petites & propres, les Da-
mes de la premiere qualité vont le visage
découvert, les autres ont des voiles, mais
elles sçavent bien le relever quand il leur
est avantageux de se faire voir.



CHAPITRE DERNIER.

Départ de Lisbonne, & retour en France.

AYANT VEU ce qu'il y avoit de plus remarquable à Lisbonne, je m'embarquay sur un Vaisseau de Bayonne qui partoit pour France; nous mouillâmes les ancrés le 22. Juillet 1677. devant la Tour de Belem pour y faire voir nôtre congé, & le lendemain nous sortîmes en pleine mer; mais le vent étant devenu contraire & violent la nuit suivante, nôtre mast de Misene se fendit, en sorte qu'il fallut relâcher pour le raccommoder. Nous ancrâmes le lendemain au petit Port de Cascais, où j'allay à terre avec le sieur du Cafè Bayonnois, avec qui j'avois déjà lié amitié: nous y restâmes jusques au vingt-huitième, qu'il se fallut rembarquer pour se mettre en mer.

Le

Le vent continuant à nous être contrarie, il nous fallut aller fort au large; nous doublâmes le Cap de Finisterre le quatrième d'Aoust, & nous cotoyâmes les terres d'Espagne jusques au quinzième, que celles de France, parurent, & en même temps un Vaisseau qui venoit sur nous. Comme nous n'étions que vingt-cinq hommes & que nous n'avions que six petites pieces de canon, nous changeâmes de route; mais en fuyant celuy-là, nous en appercûmes un autre, qui fit que nous reprîmes notre chemin, & courûmes sur terre à dessein d'y échoüer, si nous étions pressiez. Nous passâmes la nuit dans des apprehensions continues, & le jour ayant paru nous ne vîmes plus qu'un des Vaisseaux: nous approchâmes alors de la Barre de Bayonne, qui est tres-dangereuse; cependant nous entrâmes heureusement dans la riviere. Ainsi après tans de perils & de souffrances que traîne toujours après soy un long Voyage, j'eus la satisfaction de mettre pied à terre en France, le seizième d'Aoust

1677.

Fin de la Relation.

TRAI-

TRAITE
DES
MALADIES
PARTICULIERES
AUX PAYS
ORIENTAUX,

ET

DANS LA ROUTE;

Et de leurs Remedes.



TRAITE
DES MALADIES
PARTICULIERES
AUX PAYS
ORIENTAUX,
ET DANS LA ROUTE,

Et de leurs Remedes.

CHAPITRE I.

Du Vomissement.


Vomissement est le premier des maux qui arrivent à ceux qui s'embarquent ; il est causé par le mouvement du Vaisseau, & par l'air salé de la mer.

Ce mal pour être commun, n'est pas toujours sans danger, j'ay quelquefois vu des personnes en être si fatiguées, qu'il y avoit

284 TRAITE' DES MALADIES
avoit à craindre pour leur vie, & d'autres qui pendant un voyage de trois mois & demy, ne s'en pouvoient garantir qu'en gardant continuellement le lit.

Pour éviter le vomissement, il sera bon de se purger avant que de s'embarquer, particulièrement si l'on s'est adonné à la débauche. L'on peut en diminuer la violence si l'on est déjà sur mer, en gardant le repos, & se tenant entre les ponts, pendant les premiers jours du voyage, sans pourtant s'abstenir de boire & de manger à l'ordinaire, quand même on devroit le rendre aussi-tôt, parce que l'on est bien moins fatigué en vomissant, l'estomac étant plein, que lors qu'étant vuide, il fait d'inutiles efforts, qui peuvent quelquefois causer de très-dangereuses hémorragies.

L'on doit aussi dans les commencemens se nourrir, s'il se peut, de viandes de bon suc, & de facile digestion, boire peu de vin, & se priver entierement d'eau de vie, l'expérience faisant voir qu'elle nuit beaucoup dans ces occasions, bien loin d'y apporter du soulagement.

CHA



CHAPITRE II.

Du Scorbust ou mal de terre.

LE Scorbust, que nos Mariniers appellent mal de terre, est le plus cruel de ceux qui affligent les Voyageurs, il est contagieux, & celuy qui se contracte en mer ne se guerit jamais que sur terre.

Les causes ordinaires de cette maladie sont, l'air sec & brûlant de la mer, les alimens salez, & par consequent de mauvais suc, le chagrin qui suit presque toujours ceux qui sont dans de longues routes, la soif que l'on souffre assez souvent, lorsque l'on a plus de besoin de boire, & le peu de soin que les Matelots ont de se tenir propres.

Les officiers & les autres personnes de quelque autorité, sont moins sujettes à ce mal que le commun des gens de mer, parce qu'elles se nourrissent de meilleures viandes, & ont plus de soin & de moyen de changer souvent de linge.

Le Scorbust commence presque toujours



286 TRAITE^E DES MALADIES
jours à paroître aux gencives, qui deviennent enflées, noires, & puantes, en sorte que non seulement il y faut faire de profondes incisions, mais encore en ôter souvent une quantité considérable de chair baveuse & corrompue, & déchausser si fort les dents, que l'on les voit toutes trembler & quelquefois tomber.

Ce mal se fait encore voir, par des noirceurs qui viennent aux bras, aux jambes, & aux cuisines, & enfin par tout le corps, sur quoi il faut remarquer que la maladie est d'autant plus dangereuse que ces tâches sont plus étendues & plus prochaines du cœur.

Cette corruption des gencives & des autres parties, est précédée, ou du moins immédiatement accompagnée de dégoûts, lassitudes, défaillances, syncopés, douleurs de tête, des bras & des jambes, flux de ventre, mais rarement de fièvre apparente, le poux ne marquant presque jamais que peu ou point d'émotion.

Le sang devenu terrestre & grossier, par les raisons que j'ay cy-devant dites, ne pouvant plus librement circuler dans les petits vaisseaux, qui sont répandus dans

dans les gencives, dans les extremitez, & dans toute la peau ; commence à s'y arreter, & ces parties ne recevant plus d'esprits, il n'est pas surprenant que la corruption s'y mette , d'où procedent les tumeurs & les noirceurs , & à proportion que cette corruption s'augmente & s'approche du centre, la circulation venant à être empêchée dans les plus grands vaisseaux ; l'on voit croître la violence des accidens , particulièrement les syncopes devenir fréquentes, qui sont pour l'ordinaire les presages assurés d'une mort prochaine.

Pour éviter ce mal, qui desole les équipages , les Officiers d'un Vaisseau doivent lorsqu'ils s'embarquent, prendre garde de ne recevoir que de bonnes vituailles , & non pas du biscuit moisî & des viandes corrompus; ce qu'ils ne font pourtant pas pour n'oser contredire à ceux qui les fournissent, ou pour épargner quelque chose , si eux même les achetent.

Ils doivent aussi avoir soin lorsqu'ils sont en mer , de tenir leur Vaisseau bien net , le faisant balayer & laver tous les jours avec de l'eau salée , l'arroisant & le parfumant aussi deux ou trois fois la semaine, avec de fort vinaigre, pour puri-

286 TRAITE DES MALADIES
purifier l'air & le rendre plus subtil.

Les particuliers doivent, s'il leur est possible, faire provision de jus de citron, de verjus, roslolis, confitures, & fruits secs, particulierement de pruneaux, s'abstenir autant que faire se pourra, d'alimens gâtcz, de chair & de poisson, s'ils ne sont frais, ou bien désalez ; manger souvez du ris, de l'orge, du gruau avec des pruneaux & de la bouillie ; boire de bon vin bien trempé, & ne point endurer de soif, si faire se peut, changer de linge, se laver tres-souvent la bouche & le corps, pour en ôter l'ordure qui s'engendre aisement lorsque l'on suë beaucoup, & qui empêchant la transpiration, ne contribuë pas peu à la production du Scorbüt.

Mais si l'on en est déjà attaqué, & qu'il paroisse aux gencives par quelque legere noirceur, il ne faut rien negliger, parce que ce mal fait de tres-grands progrés en peu de temps ; il sera bon, si l'on abonde en sang, d'en tirer d'abord deux petites palettes, pour luy donner plus de facilité de circuler, sans tourefois ôter les forces, dont on a pour lors un tres grand besoin, l'on pourra ensuite se purger, laissant quelques jours en-

entre ces deux remedes. Les lavemens feroient d'un grand secours, si l'on en pouvoit prendre frequemment, mais cela n'est gueres possible sur mer, où l'on ménage trop l'eau, pour l'employer à cet usage.

Il faut ensuite prendre du jus de citron ou du vinaigre, avec du sel, & s'en laver soigneusement la bouche, frottant les gencives assez fort pour en tirer à chaque fois le sang grossier qui y est arrêté.

Si le mal se fait voir par des lividitez des bras, des jambes, & des cuissots, il les faut souvent laver avec de l'eau de mer, chaude, & les frotter assez rudement pour exciter une legere douleur, il est aussi tres-utile de les étuver avec du sang de Marsoin, lorsque l'on en prend, l'experience ayant fait voir qu'il a une propriété particulière, pour empêcher le progrez de ce mal, qui est tout ce qu'on peut esperer tandis qu'on est en mer, n'étant pas possible de le guerir parfaitement que sur la terre, où tous ceux qui ont le bonheur d'arriver, recouvrerent infailliblement la santé en peu de temps, & presque sans le secours des remedes, pourveu qu'il leur reste assez de force & de vigueur pour supporter

II. Partie.

N

les

290 TRAITE DES MALADIES
les syncopes, & autres accidens violens,
que leur cause le changement d'air.

Enfin si malgré les remedes, le mal augmente, & si le cœur est déjà infecté par les vapeurs malignes, qui luy sont envoyées des parties où est la corruption, il faut se servir des cordiaux de toutes sortes, dont on ne manque pas de faire provision, lors que l'on va en de longs voyages; mais sur tout, d'abord qu'on s'apperçoit du Scorbute il faut entierement s'abstenir des legumes grossiers, ne manger rien de salé, & si l'on n'a ny chair ny poisson frais, ne se nourrir pendant le reste du voyage que de ris, d'orge, & de gruau, & je puis assurer que ce régime de vivre est seul suffisant, avec un peu de bon vin bien trempé, pour arrêter le cours du mal, ce que tous les cordiaux ensemble ne scauroient faire, si l'on ne s'abstient des alimens saléz & de mauvais suc.

Il est avantageux aux malades de descendre à terre dans un pays chaud, ou dans la saison de l'Eté, & s'il arrivoit au contraire que le Vaisseau mouillât dans un endroit où il fit froid; il faudroit les enfermer & les tenir bien chaudement, parce que la sueur aide fort à leur gue-
ri-

rison ; laquelle doit d'ailleurs presque toute consister dans le bon régime, ne leur donnant que des viandes de bon suc & de facile digestion.

Il est utile, lorsqu'ils commencent à se rétablir, de les seigner, purger, baigner dans l'eau tiède, & leur donner des lavemens, qui leur profitent presque autant que tout le reste.



CHAPITRE III.

Des coliques de Madagascar.

C Eux des nôtres qui aimoient le vin, n'en trouvant pas dans l'Isle Dauphine, faisoient leurs débauches avec de l'eau de vie, ce qui joint aux chaleurs du climat & aux frequens voyages qu'ils faisoient dans l'Isle, échauffant la bile, produisoit ensuite les violentes coliques dont ils étoient si souvent attaquéz, & que ceux qui vivoient sobrement ne ressentoient que rarement, ou foiblement.

Ces coliques sont de celles qu'on appelle en France, de Poitou, elles étoient accompagnées de fièvre, grande alte-

ration, épreinte, & quelquefois difficulté d'uriner. La violence des douleurs causoit souvent des convulsions & des paralysies en diverses parties du corps, qui duroient même quelquefois long-temps, après que la colique avoit cessé.

Pour la guerison de ce fâcheux mal, l'on faisoit heureusement les saignées du pied, l'on employoit avec un pareil succéz les lavemens anodins, les fomentations, les demy-bains tièdes, & les pilules de laudanum, sans lesquelles les malades n'avoient presque jamais de repos. Mais comme les humeurs étoient fortement enracinées dans les tuniques des intestins, les remedes plus efficaces ne faisoient qu'irriter le mal, & il falloit s'abstenir des purgations même les plus benignes, l'expérience faisant voir qu'on ne les pouvoit seurement mettre en usage tant que les douleurs se faisoient sentir.

Les Negres qui ne sont pas si incommodez de la chaleur que les nôtres, qui font les voyages avec bien moins de fatigue, & qui n'ayant point d'autre eau de vie que celle que nous leur donnions n'en beuvoient que rarement, & en petite quantité, n'étoient pas si sujets aux

co-

DES PAYS ORIENTAUX 293
coliques que les François, & en étoient
gueris avec plus de facilité.



CHAPITRE IV.

De la maladie Venerienne en l'Isle Dauphine.

C Ette maladie & tous ses symptomes n'étoient pas moins communs parmy les François que chez les Negres, les uns & les autres étant également débauchez. Les nôtres se faisoient guerir par les Chirurgiens de la Compagnie avec les remedes ordinaires.

Les Negres ne font point de cas des precurseurs de ce mal, que je ne nomme pas pour raison, & ils ne songent à se faire traiter que quand ils sont tout-à-fait infectez, & qu'il n'y a plus lieu de differer.

Le mercure, l'esquine & le guajac leur sont inconnus. Si le mal est recent, ils n'usent que de purgations, & s'excitent à suer ; & s'il est inveteré, ils appliquent un fer rouge, assez grand pour brûler la plante des pieds & y faire une

N 3 pro-

294 TRAITE DES MALADIES
profonde escarre, laquelle étant tombée
ils laissent supurer les ulcères pendant
trente ou quarante jours, gardans cepen-
dant une très exacte diète, & prétendent
par ce moyen évacuer toute l'humeur
verolique & être parfaitement guéris ;
mais comme ces Insulaires sont fort in-
temperans, l'on ne peut scavoir au
vray s'ils sont parfaitement guéris, par
l'usage de ce cruel remède.



CHAPITRE V.

Des Maladies des Indes, & premiere- ment des fiévres.

Les Fiévres malignes sont rares dans les Indes, les simples continués y font plus fréquentes, entre les intermittentes les tierces & doubles tierces sont les plus communes, leur guérison est difficile, & presque jamais elles ne sont sans danger.

Les Médecins Gentils, que l'on appelle, Pandites, sont gens sans étude, sans science & sans aucune lumière de l'anatomie, qui n'ont pour toute connois-
fan-

sance, qu'un certain nombre de recep-
tes que leurs peres leur ont laissé par
succession, lesquelles ils employent sans
y rien changer, toutes les fois que les
Maladies pour lesquelles elles sont pro-
pres, se presentent sans avoir aucun é-
gard à l'âge, au sexe, au tempera-
ment, & aux forces de leurs malades.
Ils sont fort timides & laissent souvent
perir des personnes pour n'osier se ser-
vir d'un remede qui leur paroit douteux,
lors même qu'ils jugent le mal mortel,
& la guerison impossible sans cela.

Cependant la longue experience qu'ils
ont du pays, fait qu'ils réussissent sou-
vent mieux que les Etrangers, & que
ceux-cy sont obligez en certaines occa-
sions de suivre leur methode, s'ils ne veu-
lent se mettre en un peril évident d'a-
voir un mauvais succez.

L'on ne donne jamais aux febricitans,
dans les Indes, ny chair, ny œufs, ny
bouillon gras, & ce seroit risquer la vie
du malade, que de faire autrement : l'on
ne leur donne pour boisson que de l'eau
simple, & pour nourriture, que du Can-
gé, qui se fait en la maniere suivante.

L'on fait bouillir demi-livre de ris,
dans quatre ou cinq pintes d'eau, jus-

296 TRAITE' DES MALADIES
ques à ce que le ris soit bien crevé, ce qui arrive dans moins d'une heure, l'on passe alors le tout à travers un linge, exprimant fortement le ris, pour en tirer toute la substance, & cela devient en consistance d'une bouillie claire. L'on donne de ce Cangé aux malades cinq ou six fois par jour, environ une petite écuelle à chaque fois, le faisant chaufler quand on le doit prendre, & y mettant un grain de sel pour luy donner un peu de goût. Je diray plus bas dans quelles occasions on met du poivre dans les Cangez.

Le Cangé ne fert pas moins à desalterer les malades qu'à les nourrir, il ne fait pas tant de corruption comme nos bouillons & nos consommez, & il me semble que ce régime a bien plus de rapport à celuy des Anciens, qu'à celuy qui est en usage parmi nous, plustost par la complaisance des Medecins que par leur ordre: en effet n'est-ce pas une chose étrange de voir des personnes prendre beaucoup plus de nourriture étant malades qu'elles ne faisoient en parfaite santé, puisque sept ou huit consommez & les œufs frais qu'on leur donne dans leurs plus violentes maladies, ont bien plus de suc & beaucoup meilleur, qu'un peu de pain

& de

& de viande qu'elles mangeoient lorsqu'elles se portoient bien. Le Cangé a encore cela de bon qu'il ne degouste pas des malades comme font les bouillons, lesquels ne peuvent gueres produire de bons effets étans pris avec tant d'aversion & de repugnance.

Si la fièvre est continuë, l'on ne donne que du Cangé aux malades, si elle est intermittente, l'on leur permet de manger au temps du repos, un peu de pain & des confitures, mais jamais de viande ni d'œufs, finon après que la fièvre a entierement cessé, & qu'il n'y a plus de recidive à apprehender.

La Saignée est fort usitée dans les Indes, on la fait avec un heureux succez, & l'experience qu'on a de son utilité, fait qu'un Pandite la fait reiterer jusqu'à vingt fois, sans que les malades en murmurent, étant bien plus obéissans aux ordres de leur Medecin, qu'on ne l'est en France, où les malades, les parents, & les gardes préférivent pour l'ordinaire au Medecin ce qu'il doit ordonner.

La Saignée du pied se fait fort communément, & avec beaucoup de fruit, & j'ay remarqué que non seulement aux

Indes, mais encore dans tous les autres pays où j'ay été, & en France même il y a peu de maladies où elle ne soit plus utile que celle du bras.

Les Indiens se servent de cornets & de sanguës dans les maladies où il n'est pas sûr de seigner.

Les lavemens sont fort en usage, & comme l'on les compose, avec le fené, la cassie, & les tamarins, de même que les purgations, l'effet des uns n'est gueres moindre que celuy des autres, où l'on n'ajoute d'extraordinaire que des syrops simples de chicorée, de roses, de limons ou de capilaires. Les remedes Chimiques sont inconnus aux Pandites, qui sont surpris, lorsqu'ils voyent un Etranger faire de si grandes évacuations, avec des remedes de si peu d'apparence.

Les Pandites, voyant un febricitant rendre les urines blanches, assurent aus-
si-tôt, que la fièvre procede de cause
froide, & sans avoir égard au delire, &
à la phrenesie, qui sont ordinairement
marquez par ces sortes d'urines, ils don-
nent du poivre aux malades dans leurs
Cangez, & leur en appliquent en quanti-
té, sur la tête pour rechauffer le cerveau,
qu'ils disent être refroidy, n'ordonnant
la

la saignée qu'aprés que les urines paroissent colorées ; aussi puis-je assurer que de ceux qui entrent en delire avant que d'avoir été feignez , qui font des urines de cette sorte , l'on en voit rarement échaper , s'ils n'ont le bonheur de tomber entre les mains de quelque Européen , qui raisonne plus juste que ces Gentils ; sur quoy je rapporteray un exemple.

J'étois à Daman depuis quelques mois & malgré l'envie des Pandites , j'étois appellé dans les meilleures maisons de la Ville. J'avois déjà traité avec un heureux successez la fille ainée d'une des premières Dames du pays , cependant une de ses petites filles , qu'elle aimoit tendrement , étoit malade d'une fièvre continuë avec delire , sans que je l'eusse veuë , cette Dame en étant détournée par un Pandite qui la servoit depuis long-temps , mais les choses allant de pis en pis , elle resolut de m'appeller à l'inscù du Gentil , j'y allay le neuvième jour de la fièvre , & la trouvant violente aussi bien que le delire , & les urines blanches , desquelles je tirois une conséquence bien différente de celle du Pandite ; après avoir remontré le danger où étoit la ma-

N 6 lade ,

Jade, âgée seulement de sept ans, j'ordonnay la saignée: l'Indien arriva dans ce moment, & soutint en ma présence que la cause de la fièvre étant froide, la petite mourroit infailliblement, si on la saignoit, je méprisay ces foibles raisons, & mon sentiment étant suivy, je retranchay d'abord le poivre des Cangez, en fis ôter plus de demi-livre subtilement batu, qui étoit sur la tête de la malade, je fis reîterer la saignée jusques à six fois, & la fièvre ayant cessé, après quelques purgations la petite revint en parfaite santé, contre le sentiment de ce Gentil, qui avoit assuré sa perte infaillible.



CHAPITRE VI.

Du Mordechi.

LA maladie que les Orientaux appellent Mordechi, n'est proprement qu'une indigestion, elle est fréquente dans les Indes, où les chaleurs & les sueurs continuëlles rendent les estomachs débiles!, elle n'est pas pour cela moins dangereuse, & l'on en voit très-souvent mou-

mourir des personnes, en peu d'heures, si ellés ne sont promptement secouruës.

Les excez du boire & du manger, & les alimens de difficile digestion , pris particulierement le soir, sont les causes ordinaires de ce mal. Ses signes sont grande alteration , douleur de tête , inquietude , fièvre , delire , flux de ventre & vomissement : le poux est fort & inégal , les urines rouges ou blanches , mais toujours claires , tous ces signes ne se rencontrent pas toujours dans un même sujet , mais comme le mal est dangereux , il ne faut rien negliger aussitôt qu'on a lieu de le soupçonner.

Le premier & le principal remede que l'on fait à ceux que l'on croit ou que l'on craint être attaquez du Mordechi , est de leur brûler les pieds , en appliquant un fer rouge & délié comme une broche , en travers sous le talon à l'endroit le plus calleux , l'y laissant seulement jusques à ce que le malade ait témoigné par ses cris qu'il l'a senty , on l'ôte d'abord , frapant quelques coups sur le lieu brûlé , avec une pantoufle , pour empêcher qu'il ne s'éleve des vesies , sans y rien mettre davantage .

L'application de ce fer ne fait pas un grand

302 TRAITE^E DES MALADIES
grand mal, & pourveu qu'on ne soit pas empesché par d'autres raisons, l'on peut marcher aprés, aussi librement qu'au paravant, neantmoins elle arreste la violence du Mordechi, en dissipé souvent tous les accidens sur le champ, & s'il arrive que la fievre continuë encore, elle peut estre traitée sans danger avec les remedes ordinaires.

C'est encore dans ces sortes de fiévres, que les Indiens mettent beaucoup de poivre dans les Cangez des malades, aussi bien que sur leur teste, & ce n'est ordinairement que par ce régime & par la brûlure, qu'ils la guerissent, sans y employer la saignée, qui seroit infailliblement mortelle dans les commencemens, & la purgation n'est mise en usage s'il arrive qu'elle soit nécessaire, qu'après que la violence du mal est dissipée & qu'il n'y a plus du tout de fiévre.

Je ne doute pas que bien des gens ne trouvent bizarre cette maniere de brûler les pieds, & ne la méprisent peut-être, veu le peu de rapport qu'elle paroît avoir avec le mal, pour la guerison duquel elle est employée. J'ay eu les même sentimens en arrivant aux Indes, mais il a fallu se rendre à l'experience, & je l'ay

Pay pratiquée tant sur moy que sur beaucoup d'autres , toujours avec un heureux succès , après avoir inutilement tenté la guérison de quelques personnes attaquées de ce mal , sans y employer ce remede.



CHAPITRE VII.

Des flux de ventre.

Les flux de ventre de toutes les espèces , sont frequens , de guérison difficile , dangereux , & souvent mortels , non seulement dans les Indes , mais encore dans dans la route . Quoy que les Indiens soient attaquéz de ce mal , les Européens y sont plus sujets , & en guérissent plus difficilement à cause de leurs excez de vin & d'eau de vie , qui ne sont pas en usage chez la pluspart des Orientaux .

Si la dissenterie est accompagnée de fièvre , ce qui arrive ordinairement , les Pandites ne donnent à leurs malades que du Cangé & du ris fort cuit , sans sel , avec égale quantité de lait caillé aigri , ce

304 TRAITE^E DES MALADIES
ce qu'ils prétendent estre un remede sou-
verain pour ce mal , & duquel cepen-
dant je n'ay jamais veu que de funestes
effets ; ils reiterent plusieurs fois la sa-
ignée, ne purgent point du tout , & ne
se servent pas mesme de lavemens ano-
dins , quelques violentes que soient les
épreintes ou les trachées, de crainte ,
disent-ils , d'augmenter le mal , ils n'em-
ployent que des remedes purement astrin-
gens , pour arrêter promptement le flux
de ventre , sans remedier à la cause , &
enfin comme les malades tombent pres-
que toujours dans une insomnia fâcheu-
se par la vehemence des douleurs , ils
leur donnent plusieurs prises d'opium ,
sans aucune préparation , en mettant
jusques à dix grains pour châque dose.

Quoy que les Indiens soient accoutu-
mez à l'opium , les Pandites ne voyent
que très-peu des leurs gueris par son mo-
yé, non plus que par leurs autres remedes ;
mais si cette methode est pernicieuse aux
Orientaux , elle a été encore plus fu-
neste à ceux de notre nation , qui ont
voulu hasarder de se faire traiter par ces
Medecins Gentils , & je puis assurer
n'avoir jamais veu entre leurs mains au-
cun des nôtres , malade de dislenterie , qui
n'y

n'y ait pery. Ce que les personnes qui connoissent l'effet de l'opium, nauront pas de peine à croire, c'est pourquoy j'ay toujours eu une si grande repugnance à me conformer aux manieres cruelles de ces Gentils, que j'ay plutôt souffert que ceux que je traitois, les appellaient & receuoient leurs remedes de leurs propres mains, que de les donner moi-même: ainsi qu'il arriva pendant mon sejour dans le Malabar, à un Religieux que je traitois, qui étant malade d'une grande dissenterie avec fievre, voyant que ce qu'il avoit pris jusques alors, ne le guerissoit pas, me pria d'agréer, qu'on appellât un Pandite, lequel étant venu fit prendre au Pere cinq ou six prises d'opium, mêlé avec de l'huile & du jâgre, par le moyen duquel la maladie prit fin par la mort du malade.

J'avois d'ailleurs un sensible déplaisir, de voir le peu d'effet que produisoient les remedes dont je me servois, & un tres-grand desir d'en découvrir qui procureroient efficacement la guerison de mes malades. Je voyois des Portugais qui ne se servoient que de cangé, de ris, de pain & d'eau ferrée, pour le regime de vivre, dans les flux de ventre, & qui n'admettoient que des remedes astringens,

306 TRAITE' DES MALADIES.
gens, apres quelques legers purgatifs,
rejetans entierement le caillé & l'opium
des Pandites. Cette methode me pa-
roissoit plus seure que celle des Indiens.
mais elle ne me satisfaisoit pas.

Enfin j'eus le bonheur d'apprendre
d'une personne qui étoit dans les Indes
depuis plusieurs années, un remede fa-
cile à preparer & à prendre, par le mo-
yen duquel, avec le regime qui luy est
propre, j'ay guery un tres-grand nom-
bre de personnes aux Indes, dans la rou-
te, & en France depuis mon retour.

Il est vray que comme diverses cau-
ses peuvent produire le flux de ventre,
il y a quelque changement à faire tant
au remede qu'au regime, mais cela n'est
pas mal aisné, & pourveu qu'un malade
ne soit pas dans la dernière extremité,
de quelque nature que soit son mal, il
peut guerir par ce moyen.

CHA-

CHAPITRE VIII.

*De ceux que les Portugais appellent
Esfalfados.*

L'On voit souvent dans les Indes de ces sortes de malades que les Portugais appellent Esfalfados; ce sont des personnes qui ont épuisé leurs forces aux débauches des femmes; ce qui n'est pas difficile dans un climat, où par leurs sueurs continues, il se fait une grande dissipation des esprits: Les Indiens qui sont plus modérés que les Portugais sont aussi plus rarement attaqués de cette commodité.

La cause est ce que j'ay déjà dit; les signes sont, grande sécheresse, chaleur, alteration, insomnie, nausée & fièvre continuë, le poux est inégal, paroissant fort & élevé & tout à coup si foible, qu'on a peine à le trouver: les urines fort rouges mais toujours claires.

Comme ce mal est commun & qu'en ordonnant des remèdes contraires, on ferroit des fautes irreparables, le prudent Mede-

308 TRAITE' DES MALADIES

Medecin doit soigneusement interroger en particulier son malade touchant sa conduite, sur tout si c'est quelque jeune homme qui n'ose s'expliquer en presence de ses parens, parce que la fiévre trompe souvent des Medecins, & l'on a veu des personnes mourir, pour avoir été saignées seulement une fois en cét état.

Toute la guerison consiste à retrablier les forces en nourrissant les malades avec des viandes de bon suc & de facile digestion, comme des œufs frais, & des panades faites avec le suc des vian-des exprimées ; il leur faut donner pour breuvage de bon vin, plus ou moins trempé, suivant qu'ils y sont accoutumez, & non pas de l'eau ny de la pif-fanne, sans avoir aucune apprehension d'augmenter la fiévre, puisqu'au contraire cela fert à la dissiper bien-tôt.

CHA-

CHAPITRE IX.

De la petite Verole.

L'On ne connoît point d'autre peste aux Indes que la petite verole, elle y est contagieuse comme en Europe, & quoy qu'elle dût y être moins dangereuse, à cause que la chaleur ouvrant les pores facilite l'expulsion du venin, elle y fait néanmoins de plus grands ravages, parce que les Pandites n'aydant jamais la nature par aucun remede, elle succombe souvent sous le poids des humeurs. Ces Gentils étoient tous scandalisez, de nous voir ordonner la saignée & les lavemens, avant l'eruption des pustules, & quoy qu'ils en vissent un heureux succez, ils ne pouvoient se resoudre à imiter notre conduite.

Les Malabares sont plus cruels que tous les autres Orientaux, envers ceux qui ont la petite verole, & non contens de ne les pas secourir, crainte de gagner le mal, ils mettent les malades dehors & loin des maisons, les exposent sous quelque

310 TRAITE DES MALADIES
que arbre, & n'en prennent point d'autre soin, que celuy de leur porter tous les jours du Cange, qu'ils laissent près d'eux, sans le leur faire prendre, ne les touchant point qu'ils ne soient entièrement gueris & cela fait, comme on le peut aisement juger, que la pluspart en meurent.



CHAPITRE X.

Des morsures de Couleuvres.

Entre les Couleuvres des Indes, quelques unes sont si pernicieuses, que ceux qui sont infectez de leur venin, meurent aussi-tôt, sans qu'il soit possible de les secourir : telles sont les vertes, dont j'ay parlé dans ma relation du Malabar. Le poison des autres étant plus lent, donne le temps d'y remedier. L'on se sert dans l'Inde d'une pierre que l'on dit se trouver dans la tête de quelques Couleuvres, & que pour cette raison on appelle en Portugais, *Pedra de Cobre*, ou pierre de Couleuvre ; l'on l'applique sur la playe, où elle s'attache, sans qu'il soit

soit besoin de l'y faire tenir, & lors qu'elle est imbibée d'autant de poison qu'elle en peut contenir, elle tombe d'elle-même, l'on la met dans du lait, où elle se décharge de ce qu'elle a attiré, & l'on continue ainsi à l'appliquer, jusqu'à ce qu'elle ne s'y tienne plus d'elle-même, ce qui marque qu'il n'y a plus de danger. Lors qu'on a mis cette pierre dans le lait, elle y laisse tout le venin, & le lait paroît remply d'ordures, & chargé de diverses couleurs. J'ay souvent veu l'effet de ces pierres, l'on en trouve peu de bonnes, & beaucoup de contrefaites qui n'ont aucune vertu. Ainsi lorsqu'on n'a pas une bonne pierre, & qu'on a été mordu d'une couleuvre, il faut promptement scarifier la partie, puis tirer le sang avec un cornet ou une ventouse, mettre sur la playe des remedes propres à attirer continuellement le venin au dehors, la laisser long-temps ouverte, faire diete, mettre toujours du jus de citron dans ce que l'on mange, boire de bon vin, & user frequemment de la poudre de vipere, si l'on en a : ce sont là ce me semble les meilleures cordiaux dont on peut user en ces occasions.

Com-

Comme le poison de ces animaux est extremeinent subtil, & que le coeur est souvent infecté avant qu'on ait pû faire de remedes, l'on voit perir miserablement un tres-grand nombre de personnes.

C'est la connoissance du danger qui porte quelquefois des gens, à se coupér eux-mêmes les parties offensées ; ainsi que le fit un certain Naher pendant mon séjour à Tilscery : cét homme ayant un peu trop bû de Tary , trouva un petite Couleuvre Capel, la prit par la queue & s'en joüa si long-temps, qu'enfin elle le mordit au doit indice , le Naher malgré son yvrognerie , connoissant le danger où il étoit de perdre la vie , tua le serpent , & se coupa le doigt sur le champ.



CHAPITRE XI.

Du mal que les Portugais appellent Bicho.

LE mot de *Bicho*, en Portugais, signifie un ver de terre, ou une petite bête-

bête : l'on s'en sert aussi pour exprimer trois différentes incommoditez qui sont particulières au Bresil. La première est causée par une espece de ver for long & délié, lequel s'engendre dans les jambes, y cause de cruelles douleurs, produit des ulcères avec grande corruption, & enfin la grangrene, si l'on néglige d'y remédier, en ouvrant légèrement la peau, & tirant le ver, le tournant au tour d'une éguille, ou d'une petite brochete, doucement, de crainte qu'il ne se coupe, parce qu'il ne peut plus être tiré sans faire une grande ouverture ; lorsqu'il est dehors, il faut deterger l'ulcere & le cicatriser avec les remèdes ordinaires.

Le Bicho de la seconde espece, est un si petit ver, qu'il est imperceptible aux yeux les plus clair-voyans. Il s'en trouve quantité dans les masures, dans les lieux où l'on bâtit, & dans tous ceux où il y a de l'ordure & de la poussière : ils s'attachent aux pieds, entrent par les pores sans se faire sentir, se mettent entre la peau & la chair, & souvent entre les ongles. Les Negres & les Bresiliens qui vont pieds nus, en prennent facilement, & les Européens, pour avoir des bas & des souliers, n'en sont pas pour-

tant exempts. Ces petits vers ne font d'abord aucune douleur, & si l'on n'a un grand soin de visiter tous les jours ses pieds, l'on seroit long-temps sans s'en appercevoir : ils croissent dans la peau, font gros comme un pois dans quinze jours, & se font remarquer par leur couleur noire. Il les faut ôter si-tôt qu'on s'en apperçoit, parce que plus ils sont gros, plus il y a de difficulté à les tirer & que par un long séjour ils corroient la partie, & y font des ulcères si malins, que l'on voit assez souvent des Negres avoir les pieds tous décharnez, & les os découverts. L'on ne peut se garantir de ces petits vers, tout le monde en prenant indifféremment, mais ceux qui ont soin d'y prendre garde, n'en souffrent pas beaucoup, en les tirant de bonne heure ; s'ils ont causé de la corruption & fait des ulcères, ils doivent être guéris par les remèdes ordinaires ; après en avoir ôté tous les vers, ou les ayant fait mourir avec du tabac pulvérisé.

Les Portugais habituez au Bresil appellent encore Bicho, une inflammation du fondement, qui est également fréquente & dangereuse dans ce pays ; elle est toujours suivie du mal de tête, d'épilepsies,

tes, grande chaleur en la partie malade, &c quelquefois de la fièvre. Si l'on la néglige il s'y fait en peu de jours des ulcères venimeux, qui ont donné lieu au nom de Bicho.

Ceux qui se lavent souvent ces parties, sont moins sujets à cette incommodité que ceux qui ne le font pas. D'abord qu'on s'en croit attaqué, il faut étuver plusieurs fois le jour, la partie avec une décoction de limons, à laquelle on ajoutera quelques grains de sel. L'on introduit aussi heureusement dans l'intestin, des petits quartiers de limon, & cela arrête quelque-fois le mal tout court dans son commencement ; s'il y a déjà une corruption notable, l'on a de coutume de détrempé de la poudre à canon dans de l'eau rose, ou de l'eau de plantain, & de ce liniment l'on en imbibe de petits linges, que l'on met dans le fondement. Après l'avoir bien étuvé avec la décoction de limons, quoys qu'il y ait de la fièvre, il faut bien se donner garde de saigner dans cette occasion, l'expérience ayant fait connoître que ce remede est fort préjudiciable ; l'on peut seulement donner frequemment des lavemens anodins ou dé-

316 TRAITE' DES MALADIES
terfifs, suivant que la corruption ou l'in-
flammation, sont plus ou moins gran-
des, & purger doucement sur la fin.



CHAPITRE DERNIER.

*De l'Essence de Perse, & de la
Cephalique.*

Endant mon séjour au Bander-A bas-
sy, je connus un Etranger qui avoit
de tres belles lumieres, & qui avoit prat-
qué la Medecine dans les pays Orientaux,
durant plusieurs années ; j'eus occasion
de luy rendre quelques services, & cela
l'obligea à m'enseigner la preparation de
deux Remedes, par le moyen desquels
il s'étoit acquis une grande reputation.
Le premier est, l'Essence de Perse, que
je nomme ainsi, à cause que c'est dans
ce Royaume que j'en ay eu le secret.

Elle est un preservatif admirable con-
tre l'Epilepsie, & l'Apolexie, si l'on
en prend une ou deux fois la semaine,
sur tout pendant l'hyver une cuillerée
à jeun, seule, ou meslée avec deux
cuillerées d'eau de betoine.

Si

Si l'on en donne une ou deux cuillerées, seule, aux épileptiques, au temps de leur accez, elle le finit sur le champ. Elle fait quelques fois le même effet, aux personnes qui sont actuellement surprises d'apoplexie, & l'on peut leur en donner en même quantité, & s'il est nécessaire reiterer plusieurs fois en un même jour, sans rien apprehender.

Elle remedie à toutes les vapeurs des femmes, leur en donnant au temps du besoin une cuillerée, seule ou mêlée avec deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, selon que la vapeur est plus ou moins forte.

Elle provoque les mois, en prenant pendant quelque temps, une cuillerée à jeun.

Elle facilite l'accouchement, en donnant trois cuillerées seule, au temps des plus fortes douleurs.

Si l'on en prend une ou deux cuillerées seule ou mêlée, avec quatre cuillerées de bon vin, au commencement du frisson, & que l'on continué pendant trois ou quatre accez, elle guerit tres souvent les fievres intermittentes.

Appliquée exterieurement, elle guerit les contusions, les playes recentes, ôte

la

318 TRAITE DES MALADIES
la pourriture des ulcères, & si l'on en
met d'abord sur une partie brûlée, il ne
s'éleve pas de vescies.

L'autre remede que j'appris de cet
Etranger, & que j'appelleray comme
luy, Pestence Cephalique, est beaucoup
plus efficace que le precedent, contre
l'Apoplexie, il ne se donne qu'au temps
du besoin & non par précaution, on en
prend une petite demi-caillerée à cha-
que fois, & l'on peut sans crainte reite-
rer s'il le faut.

On en peut donner en même quanti-
té aux épileptiques, & aux fèvres qui
ont des vapeurs que cette essence appai-
se soudainement, aussi bien que les col-
iques.

Elle empesche la douleur des dents,
si l'on met sur l'endroit de la douleur
un peu de coton qui en soit imbibé.

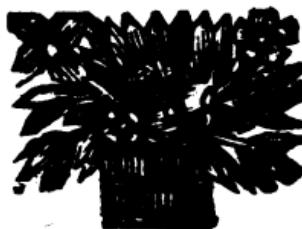
Elle appaise la douleur des gouttes,
en frotant la partie malade. S'en servant
en la même maniere elle resout les nu-
meurs froides : il n'y a presque point
de dardres qu'elle ne guerisse, si l'on les
en frote legerement pendant quelques
jours, une ou deux fois le jour.

Il faut remarquer que quelque chose
que j'aye pu dire des vertus de ces deux

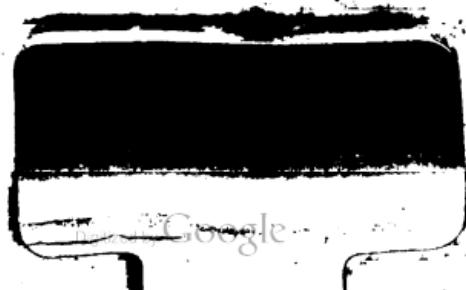
DES PAYS ORIENTAUX 319
remedes, quand il s'agit des maladies internes , il ne faut pas pour cela negliger les remedes dont on a coutume de se servir en ces occasions.

Ceux qui voudront user de ces essences , les trouveront fidelement preparées chez Monsieur Ruviere Apotiquaire du Roy, proche saint Roch.

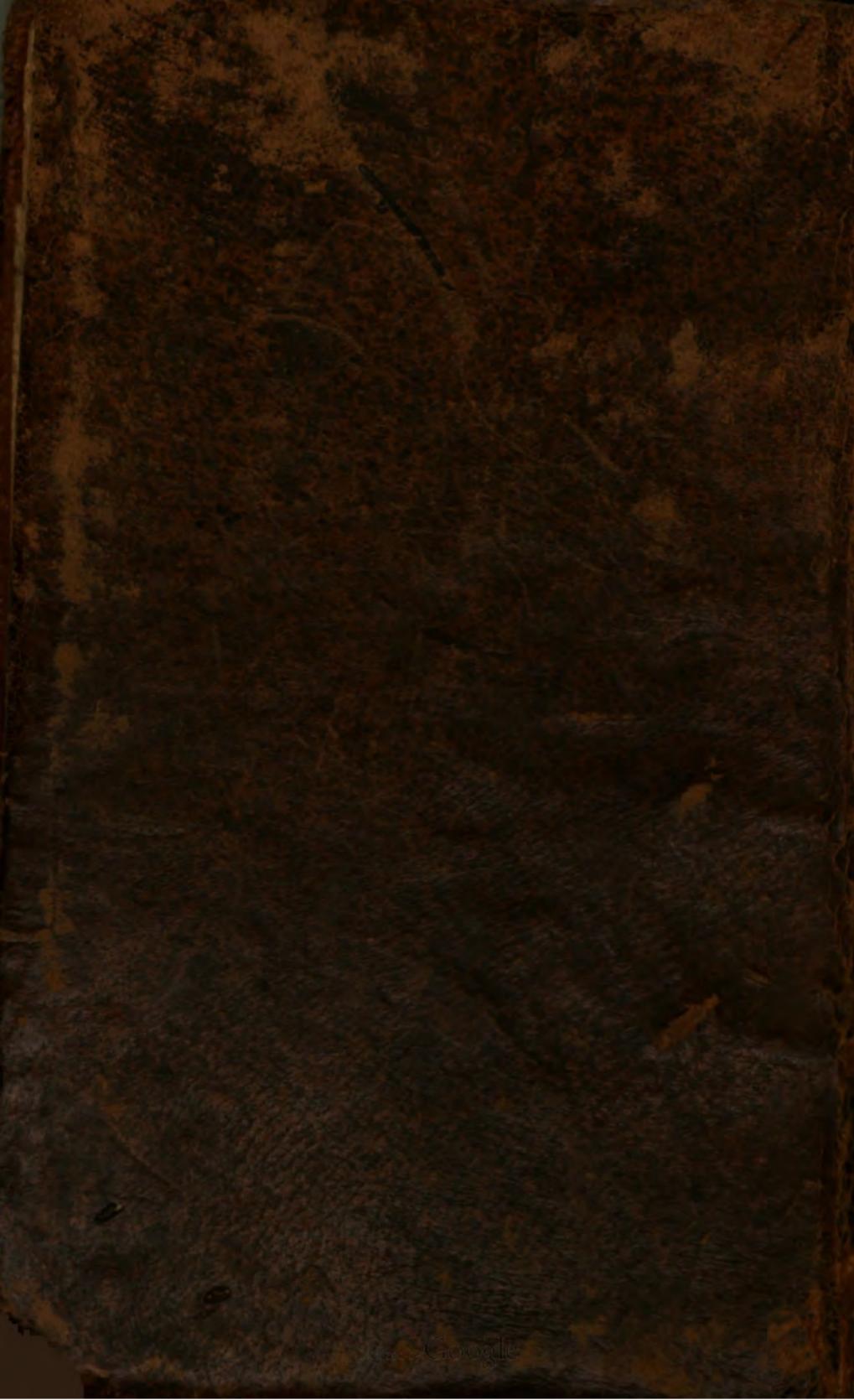
F I N







Digitized by Google



Digitized by Google